

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non inscrits ne sont pas rendus.

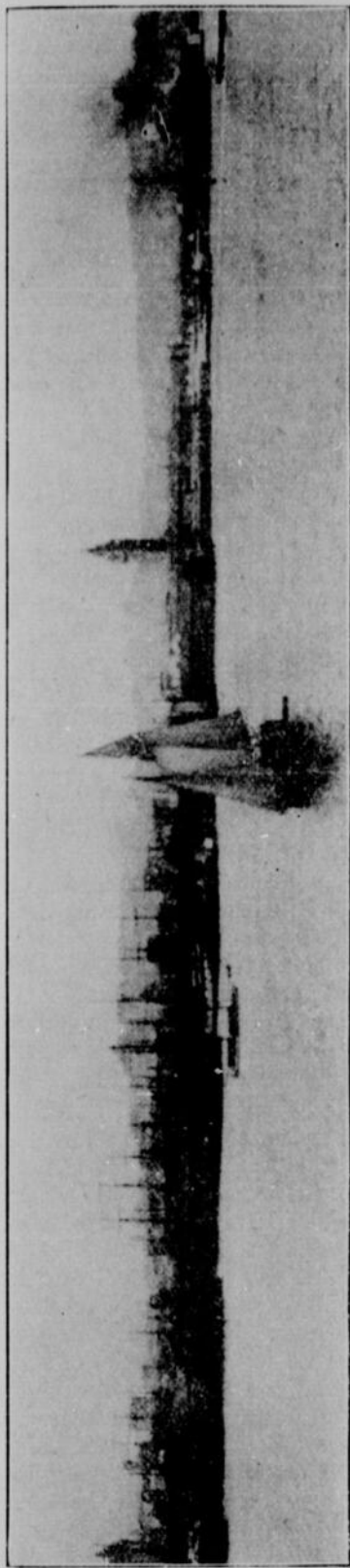
LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

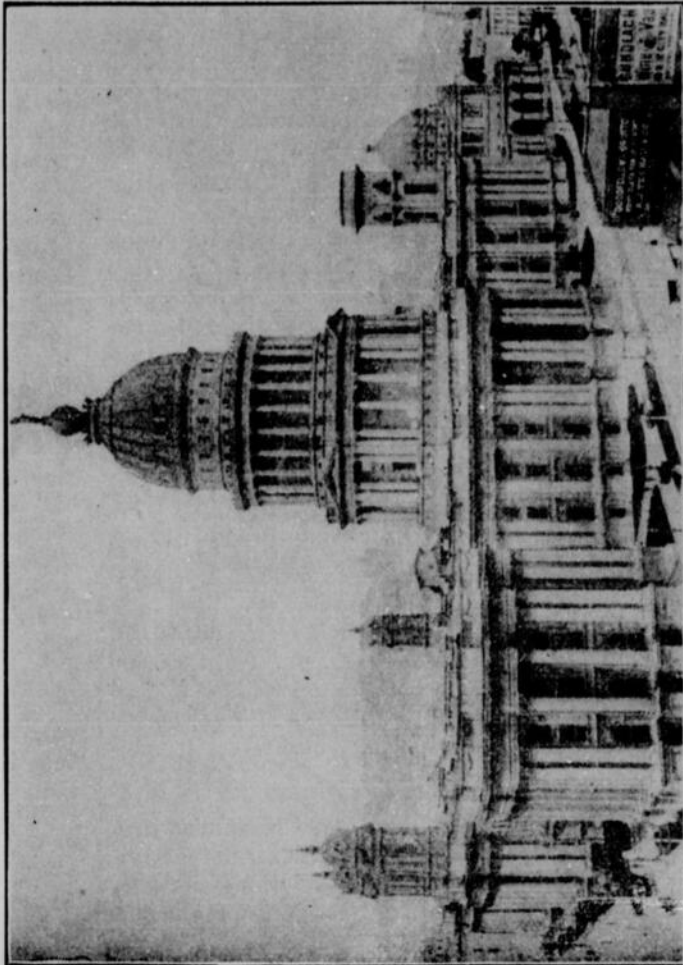
Publié toutes les semaines à Montréal, par
E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.
G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.
51 rue Sainte-Catherine-Ouest
Téléphone EST 4415 Côté de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

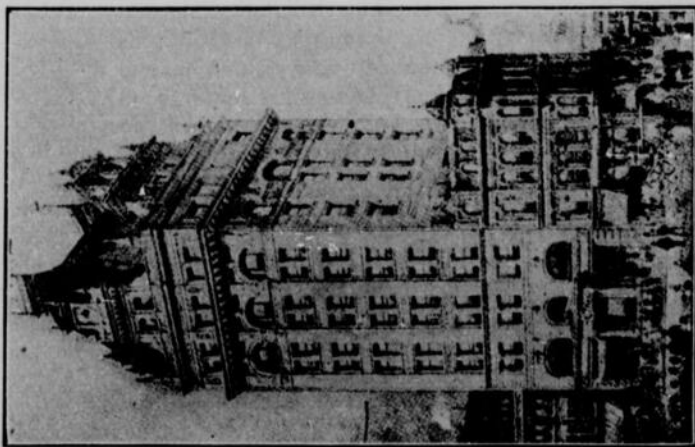
Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.
Au numéro: 5 cents.
Pour les autres pays de l'Union Postale:
Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.



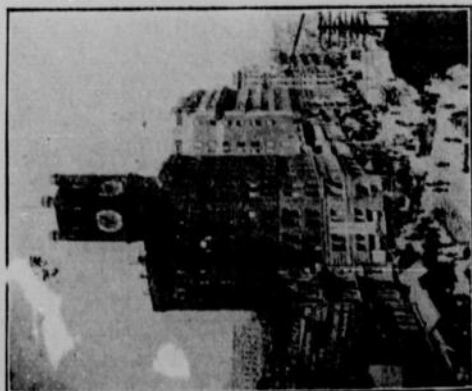
Une vue du port de San Francisco, montrant le Terminal du ferry, qui fut détruit.



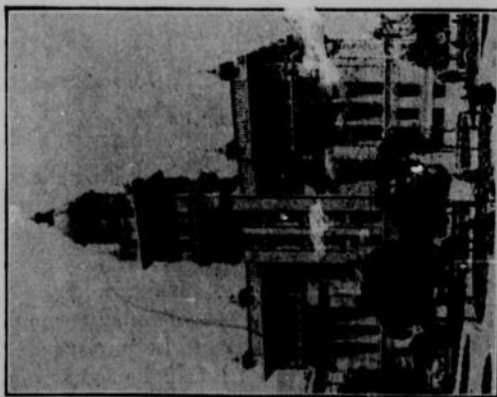
L'hôtel-de-ville de San Francisco, qui, ayant coûté \$7,000,000, fut détruit par le tremblement de terre.



L'édifice de la "Mutual Bank", détruit par le feu.



L'édifice du journal le "Chronicle" que le séisme effondra.



Le palais de justice dont, temporairement, l'on fit une morgue.



Une vue du quartier des affaires de San Francisco, prise de "Nob Hill". On voit la partie de la ville qui fut détruite par le tremblement de terre du 18 avril, et par le feu qui s'ensuivit.

Sommaire du N° 1150, du 12 mai 1906

Planche hors texte — Paris, par G. A. Nantel —
Bibliographie — La croisade de la tempérance
— Chronique — Echos de la semaine — Sir L.
A. Jetté — Un tremblement de terre au Canada
en 1663, par Ferland — A travers la mode
— Notre-Dame de Bonsecours de l'Islet — Le
père Plessis au Monument National, par Jean
Canadien — Le parler canadien, ses dangers, par
Lionel Montal — Feuilletons: Sans famille; La
Guerre noire — Musique: Histoire triste, par
T. Dubois; Ce que dansait grand'mère, gavotte,
par J. Walter — Deux pages humoristiques —
Triste histoire, par O. Lemyre — Le mois de
mai, par le chanoine d'Agrigente — Notre
courrier — Géographie illustrée du jeune âge
— Dans le monde de la musique, etc.

PARIS

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE — BUDGET — DE L'EAU,
ENCORE DE L'EAU, POUR FAIRE
UNE BELLE VILLE.

Et comme cette recette est fixée à cette somme
pour rencontrer toute la dépense, ordinaire et ex-
traordinaire, — les déficits accumulés n'étant pas
tolérés à l'hôtel de ville qui, pour ce motif et bien
d'autres, est sous le contrôle du gouvernement, —
Paris a donc dépensé en 1901, 69,667,643 dollars.



Le Panthéon

Il y a là de quoi se payer de l'eau en abondance
pour l'habitation, pour la rue, pour le boulevard
armés par de véritables ruisseaux qui dégorgeant
de partout; de quoi s'éclairer à "giorno" à l'électri-
cité plus généralement au gaz; de quoi tenir pro-
pres d'innombrables squares, places et jardins qui
sont couverts des fleurs les plus rares, les plus va-
riées et les plus harmonieusement mariées qu'il soit
possible d'imaginer et il reste encore quelques pi-
caillons dans la sacoche de Paris pour donner de
l'asphalte à ses trottoirs, du sable
fin à ses allées, de bons et solides
bloes de bois finement découpés
aux centaines de kilomètres de son
incomparable voirie qui en de-
mande insatiatement pour faire
rouler sans trop de heurts les 30,-
000 voitures de toutes descriptions
menant en tous sens, à toutes
les heures, à leurs plaisirs, à leurs
affaires, les 100,000 étrangers qui,
chaque jour, en moyenne, y pas-
sent en courant, et les Parisiens
pressés, et les Parisiennes en re-
tard, que les omnibus, les tram-
ways et le métro ne peuvent dépo-
ser à la porte même de leur hôtel,
du bureau ou du théâtre.

* * *

On sait que le fameux et pres-
que déjà passé Chamberlain fut,
s'il ne l'est pas encore, le maire de Birmingham. Il
n'y a pas longtemps, ses fidèles commettants le re-
cevaient à un meeting municipal, et lui faisaient
part de leurs doléances sur l'état sanitaire, sur la
toilette plutôt négligée et malpropre de leur cité.
Ils s'avisèrent de mentionner Paris comme un ex-
emple de belle administration à suivre.

Chamberlain, qui sait toujours trouver dans ses
souvenirs de lecture le trait de conviction, d'em-
porte-pièce, qui le rend maître d'un auditoire, ne
broncha pas: "C'est vrai, dit-il, que Paris est une
ville admirable qui attire des milliers d'étrangers
chez elle, que la clientèle, l'anglaise et l'améri-
caine surtout, la visite et fait la prospérité de

quelques-unes de ses entreprises, mais ne perdez pas
de vue que Paris dépense pour l'entretien de sa
beauté près de 15,000,000 de livres sterling."

C'est en effet un gros chiffre que 350,000,000 de
francs, qui est bien aujourd'hui, au bas mot, la dé-
pense de Paris, mais Paris y trouve-t-il son compte,
fait-il là un placement somptuaire et de pur amour-
propre ou un placement de rapport dont se pourrait
contenter le plus avide des hommes d'affaires?

A cela je réponds que la beauté de Paris en fait
le cœur de l'Europe qui voyage et lui achète lar-
gement; que l'on cite plus d'une de ses rues qui ne
pourrait subsister sans l'étranger, qu'enfin, si Lon-
dres dépasse Paris en commerce et comme entrepôt
gigantesque de l'empire colonial britannique, Paris
est la métropole incontestable du monde entier
qui y prend rendez-vous pour les conversations dip-
lomatiques, pour les études scientifiques supérieu-
res, pour les travaux artistiques de tous genres,
pour les séjours royaux et princiers, et, en général,
pour tout ce qui tient aux plaisirs et au repos des
esprits fatigués comme aux jouissances raffinées
et extravagantes des blasés accourus de tous les
points du globe, à la recherche de bruyantes satis-
factions et d'inénarrables folies.

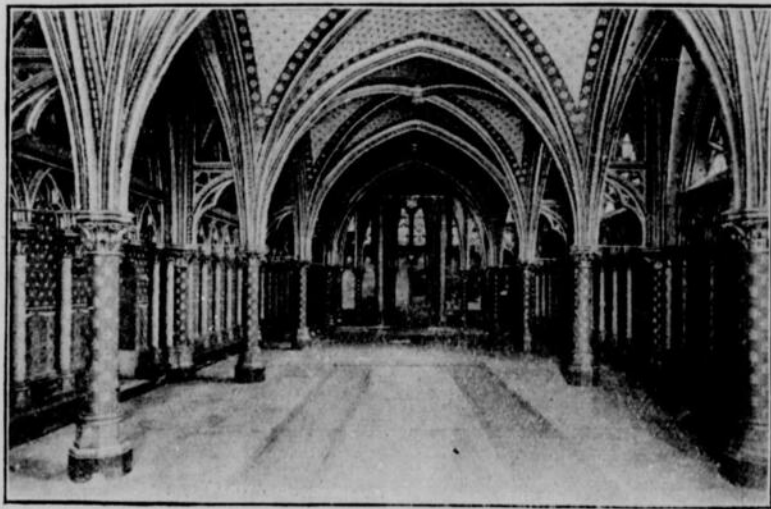
Il faut que tout le monde vive, suivant un dicton
bien parisien, et c'est bien à Paris que la tradition
indéracinable et des méthodes séculaires ont appris
à chaque état, à chaque métier, à profiter des au-
baines qui peuvent arriver de tous côtés, sous tou-
tes les formes.

D'après la "Monographie d'Alphand", les béné-
fices que la population parisienne a recueillis de
l'Exposition de 1889, furent les suivants:

Les omnibus, voitures	FRCS
et bateaux	25,000,000
Les cafés, restaurants	25,000,000
de l'Exposition	20,000,000
Les hôtels	14,000,000
Les théâtres, concerts,	
etc.	6,000,000
Les magasins, bazars,	
etc.	300,000,000

Mais Paris est constamment un
bazar universel; il forme par lui-
même une exposition mondiale où
affluent les étrangers, qui en font,
le maintenant à grands frais, le
principal étalage: toutes les clas-
ses trouvent dans ces bourses, de
près ou de loin, d'inappréciables
bénéfices.

Or pour tous ces grands effets de l'hospitalité
offerte au monde, il faut qu'une ville soit prête et
n'attende pas d'efforts subits et souvent ruineux,
des moyens indispensables de logement et d'alimen-
tation, des ressources de plaisirs et d'attractions
qui coûtent trop cher pour ne durer qu'une saison.
Des torrents d'eau doivent chasser les torrents de
poussière qui aveuglent et souillent une ville et en
ruinent à jamais la réputation: l'eau, c'est le grand
secret des attraites de Paris.



Intérieur, bas côtes de la Sainte Chapelle

Paris ne s'est pas fait en un jour, ni sans y met-
tre plus que le juste nécessaire pour attacher les
deux bouts ensemble.

Que de villes seraient de petits Paris, si elles vou-
laient se donner la peine de réfléchir, de se tracer
un plan d'améliorations et d'embellissements à
poursuivre, lentement, suivant la mesure de leurs
forces, mais sans cesse ni relâche comme a fait
Paris.

G. A. Nantel

(A suivre)

Bibliographie

L'OPINION D'UN PÉRIODIQUE ANGLAIS

L'"Outlook", de Londres, consacre, dans son nu-
méro du 13 janvier dernier, un article des plus
élogieux à l'ouvrage de M. A. D. DeCelles, "Papi-
neau et Cartier". Nous regrettons, faute d'espace,
de ne pouvoir en donner la traduction textuelle et
intégrale. Force nous est de nous arrêter à quel-
ques passages qui nous ont plus particulièrement
intéressés:

"Louis-Joseph Papineau, orateur, réformateur,
rebelle et exilé, est l'une des figures les plus connues
dans l'histoire des Franco-Canadiens. Quoiqu'il
ne fût pas de la vieille noblesse, son père avait ac-
quis de la valeur comme avocat et de la réputation
comme politique; il avait acheté une seigneurie sur
l'Ottawa-Inférieure où mourut son fils, si bien doué
et où, d'ailleurs, est encore la résidence de famille.

"Le sujet de l'admirable livre de M. DeCelles est
né en 1786, s'est distingué au séminaire de Québec,
se fit avocat et fut élu député en 1812, à l'Assemblée
provinciale, où, dès le début, il se créa une grande
réputation.

"M. DeCelles a tracé cette vie à travers un quart
de siècle, pendant lequel Papineau a été le plus
brillant, sinon le plus sage des politiques Franco-
Canadiens, avec la sympathie naturelle d'un com-
patriote, sans toutefois manquer de signaler les fau-
tes de son héros, fautes tout à fait politiques et qui
peuvent être, pour les résumer sommairement, at-
tribuées à la surabondance de son tempérament et
à l'insuffisance de son lest. Dans la vie privée, ce
Français, beau, éloquent et cultivé, était une per-
sonne loyale et irréprochable...

"Il était intraitable et rempli d'aspirations na-
tionales inacceptables au politicien pratique. En
1854, il retourna à sa superbe résidence, et jusqu'à
sa mort, dix-sept années après, à l'âge de 85 ans, il
mena une vie retirée et intellectuelle, maître de ses
facultés jusqu'à la fin.

"M. DeCelles nous a donné une peinture admi-
rable d'une carrière étrange et pittoresque. Tout le
monde a entendu parler de Papineau, et presque
tous les Canadiens connaissent bien ses actions,
mais peu sa personnalité...

"Georges-Etienne Cartier était, à tous les points
de vue, l'opposé de son compatriote. Né en 1815,
fils d'un marchand aisé, il s'arma du mousquet tout
enfant, dans l'échauffourée de Papineau, et il ne
pardonna jamais à ce chef intraitable de l'avoir
poussé à une telle folie, etc.

"Tout le volume est écrit dans un style clair et
correct, et il contribuera considérablement à main-
tenir le niveau élevé de la série de publications dont
il fait partie.

* * *

La "Revue des Poètes", de Paris, a donné à la
Sorbonne, le dimanche, 29 avril, une fête en l'hon-
neur des poètes canadiens, sous la présidence de M.
Hector Fabre. Voici la note que nous a transmise
à ce sujet M. Adjutor Rivard, secrétaire du bulletin
du "Parler Français":

Je reçois de Paris une nouvelle qui vous intéres-
sera et que vous aimerez peut-être à communiquer
aux lecteurs de l'Album Universel.

La "Revue des Poètes", de Paris, donnera, à la
Sorbonne, le 29 avril, une fête en l'honneur des poètes
canadiens, sous la présidence de M. Hector Fabre.
"Nous aurons sur l'estrade, m'écrit M. Eugène de
Ribier, le distingué directeur de la "Revue",
des invités de marque; par exemple, notre cher et
illustre ami, François Coppée, qui a promis d'assis-
ter à notre fête. Une conférence sur les "Poètes
canadiens" sera faite par M. Jean Lionnet, prési-
dent de "la Canadienne". Des poèmes de MM.
Fréchette, W. Chapman, P. LeMay, etc., etc., se-
ront dits par des artistes de la Comédie-Française
et de l'Odéon..."

Si vous annoncez cette fête à vos lecteurs, vous
ferez en même temps mieux connaître cette excel-
lente "Revue des Poètes". Qui aime les vers fran-
çais, doit lire la "Revue des Poètes". Vraiment, il
ne se publie rien de mieux.

"Revue des Poètes" (directeur: M. Eug. de
Ribier), revue mensuelle, 25, rue de Sontay, Paris
16e. Abonnement: 7 francs.

Notre galerie nationale

Dans ce numéro, nos lecteurs trouveront une no-
tice biographique concernant Sir L. A. Jetté,
lieutenant-gouverneur de la province de Québec,
dont nous donnons le portrait en frontispice. Par-
lant du représentant de Sa Majesté en cette pro-
vince, nous ne pouvons nous passer d'entretenir
nos lecteurs de Spencer Wood, résidence officielle
de ce haut fonctionnaire. Et nous avons cité quel-
ques-uns de nos meilleurs auteurs canadiens, ce
dont on nous saura gré, pensons-nous.

CROISADE DE LA TEMPERANCE

Texte publié sous les auspices d'un comité d'ecclésiastiques désignés par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal

L'action chez les jeunes

Les jeunes dont nous parlons ici, ce sont l'élite dont se compose l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française.

Nous n'avons pas à présenter aux lecteurs de l'Album ces vaillants jeunes gens, qui se recrutent un peu partout dans la province de Québec, et qui se préparent, dans la prière, l'étude et l'action, à une vie efficacement militante pour le bien de la religion et de la patrie.

Une plume plus alerte et plus jeune dira sans doute quelque jour, dans ces colonnes, avec les développements convenables, le but de cette organisation, ses moyens d'action et ses travaux.

Ce sera là une page éloquente!

Notre rôle est plus modeste. "Chroniqueur" de la Tempérance, il y aurait faute de notre part à ne pas relever le concours précieux que ces jeunes amis apportent à la grande croisade.

Leur dernier geste, pour nous servir d'un mot à la mode, mérite d'être signalé et... "reproduit".

Il s'est accompli avec entrain et brio.

L'acteur était un étudiant en médecine de notre Université. Ce qui prouve, en passant, que les étudiants catholiques ni ne dédaignent ni ne négligent de s'exercer à l'étude et à la solution des questions du jour.

Un autre étudiant, futur avocat celui-là, M. Eugène R. Angers, nous a donné un compte rendu de cette conférence. Il l'a fait naturellement dans le "Semeur", l'organe officiel de l'A. C. J. C'est de cette très intéressante publication périodique, que nous allons l'extraire en partie pour le profit de nos lecteurs.

Donc, après avoir étudié durant le cours de l'année la question bien actuelle de l'alcoolisme, les camarades du cercle Saint-Louis crurent bon d'aller donner des conférences dans les milieux ouvriers, bien dédommagés d'avance par l'espoir de pouvoir semer quelques bons conseils parmi la population ouvrière, et contribuer, toute minime et humble fusse cette contribution, à l'oeuvre si éminemment sociale entreprise par Sa Grandeur Mgr Bruchési.

Le camarade Georges H. Baril a débuté à Hochelaga, dans la salle du collège, gracieusement mise à sa disposition par les Frères, devant un auditoire d'environ cinq cents ouvriers. La soirée présidée par M. le curé Langevin n'a point manqué d'intérêt; joignant à l'utile, l'agréable, le cercle Saint-Louis avait inscrit au programme et de la déclamation et du chant.

Après avoir exposé le but de l'association et ses moyens d'agir, le camarade Baril a expliqué sa venue au milieu des ouvriers. "Connaissant, dit-il, l'intention de Mgr Bruchési de commencer une croisade contre l'alcoolisme, le cercle Saint-Louis a voulu cette année être prêt à secourir les efforts de Sa Grandeur. Après avoir démontré, statistiquement en mains, la suprématie de l'alcool, ce roi du jour, le conférencier s'efforce de faire ressortir les maux causés par ce poison lent mais sûr; poison physique, poison moral, poison intellectuel."

Il met devant les yeux les ravages que produit dans l'organisme humain l'ingurgitation immodérée des liqueurs spiritueuses; il prouve par des faits l'hérédité de ces ravages et de là passe aux effets désastreux de cette intoxication à l'égard de la race. Reprenant le même échelon, il considère ces ravages au point de vue moral, puis intellectuel; et ici encore la statistique vient appuyer ses dires.

Parlant de la ruine et de la misère dans la famille, le conférencier touche du doigt ces drames si nombreux de la vie réelle.

"Est-ce un mauvais rêve, Messieurs, que j'ai fait là, où est-ce un fait de la vie réelle? Sont-ils si rares à Montréal ces drames de l'alcoolisme? Est-il si rare le fait de la femme qui doit travailler pendant que son mari boit au cabaret? Pourquoi sont bâtis les orphelinats et les hospices? pour qui nos religieuses sont-elles obligées de tendre la main sur la rue? si ce n'est bien souvent pour de pauvres enfants délaissés par leurs parents ivrognes? Est-il si rare le fait de familles riches qui tombent dans la misère à la suite des orgies du père?"

Savez-vous qu'en Belgique, en France, en Angleterre, près de 80 pour cent des familles sont ruinées par la boisson, ce rapport nous est fourni par les sociétés de Saint-Vincent de Paul. Savez-vous qu'en France l'ouvrier dépense 2 francs d'alcool sur 4

qu'il gagne, c'est-à-dire la moitié de son salaire? En Belgique, l'ouvrier dépense (dis-je, convertis en monnaie canadienne) \$30.00 en boissons, \$5.00 en tabac, \$30.00 en journées perdues et \$5.00 en soins de médecin; ce qui fait \$80.00 par année, lesquels, placés à intérêt composé de 4 p. c. donneraient en vingt ans la jolie somme de \$2,400.00, et en quarante ans \$8,000.00. N'avons-nous pas raison de dire que l'alcool cause la ruine de la fortune?"

Puis le camarade Baril cite quelques exemples tous aussi tristes les uns les autres, et tous aussi probants.

"En présence de tous ces faits, que je vous ai mis sous les yeux, dit-il en terminant, quelle conclusion devons-nous tirer? C'est n'est-ce pas? qu'il faut faire la guerre à l'alcool, combattre, par tous les moyens possibles, ce fléau qui fait tant de ravages. Pour cela il faut l'attaquer jusque dans ses derniers retranchements. Il importe d'abord de réagir contre la funeste habitude de la traite à tout propos. On ne peut plus rencontrer un ami sur la rue sans lui offrir un coup; on ne conclut pas un marché est fêté par le petit verre. Est-ce nécessaire, cela? N'existe-t-il pas d'autres marques d'estime qu'on puisse donner à un ami? n'existe-t-il pas d'autres marques de satisfaction de la part du vendeur? et enfin, n'existe-t-il pas d'autres modes de réjouissance? Messieurs, le premier cri de ralliement doit être: "A bas la traite!"

Ensuite, puisqu'il importe de terminer par des idées pratiques, je vous soumets ces quatre propositions:

Premièrement — Demandons la diminution du nombre des buvettes dans la ville de Montréal.

Deuxièmement — Exigeons qu'il n'y ait pas plus de buvettes dans l'est que dans l'ouest de la ville. Ayons autant d'orgueil national que les anglais. Ils tiennent à cacher leurs défauts, montrons-nous supérieurs à eux, en faisant des efforts pour corriger les nôtres. En ceci, rappelons-nous bien que nous sommes leurs égaux.

Troisièmement — Que les buvettes soient placées sur les rues principales seulement, afin qu'il n'y ait plus de coupe-gorge où l'on enivre un homme pour mieux l'assommer et le dévaliser.

Quatrièmement — Enfin, demandons la suppression des chambres dans les buvettes, la défense de mettre des rideaux aux fenêtres et de peindre les vitrines, afin que l'on sache bien ce qui se passe à l'intérieur de ces débits et surtout que l'on connaisse bien ceux qui boivent. C'est ainsi que le sentiment d'honneur et d'orgueil en retiendront un grand nombre.

Quand nous aurons au conseil de ville, des citoyens résolus de faire réaliser ces quatre projets, la lutte contre l'alcoolisme aura avancé d'un grand pas; et nous pourrons espérer, soyez-en sûrs, de voir enrayer les progrès de ce fléau qui menace notre peuple.

A l'oeuvre donc, Messieurs, guerre à l'alcoolisme! c'est pour Dieu et la Patrie que nous marchons.

M. le curé Langevin a vivement remercié le camarade Baril, et a de plus insisté auprès de lui pour que le cercle Saint-Louis envoyât de temps à autres ses membres continuer, devant ses paroissiens, cette série d'études sur l'alcoolisme.

Le camarade Baril a reçu un concours puissant dans la personne de M. l'abbé Bourassa, de Saint-Louis de France. Celui-ci a bien voulu illustrer la conférence de ses projections lumineuses, mettre bien en relief sur la toile les maladies et les dégénérescences produites par l'abus des spiritueux, et buriner ainsi dans l'imagination des auditeurs des tableaux bien préventifs, qui s'objectent souvent trop vite quand ils ne font que l'objet des paroles qui passent et ne s'adressent qu'à l'esprit.

Un cas perplexe

C'est étonnant comme on manque de suite dans ses idées souvent. Ce n'est pas tant de vouloir une fin, s'arrête trop parfoir à des résolutions vagues et théoriques; il conviendrait de chercher avant tout des résolutions pratiques aux graves problèmes sociaux qui passionnent tous les jours la pauvre humanité.

Ce grave problème, par exemple, que le danger de l'alcool pose devant l'opinion, en notre pays, qui

sont ceux qui veulent pratiquement travailler à le résoudre? Ah! l'on en parle volontiers dans les discours d'apparat et l'on verse tout aussi volontiers des flots d'encre pour redire les louanges de ceux qui ont si noblement de fait entrepris la croisade sainte. Mais quand arrive la question plus pratique de s'enrôler dans les cadres de l'armée des tempérants, ou bien celle — une fois qu'on est enrôlé — d'être fidèle à ne plus payer la "traite", à ne plus entrer dans l'auberge sans nécessité, et surtout, à voter contre le trop grand nombre de licences dans un lieu donné... C'est autre chose!

Et pourtant le trop grand nombre de licences accordées constitue l'une des plus tentantes occasions pour les aubergistes mêmes, de violer la loi et d'autoriser les abus.

En effet, cet homme qui tient un hôtel et auquel vous imposez, par un vote irrégulier et trop facile, une concurrence désastreuse, cherchera nécessairement à se "reprandre" autrement. Il vendra de la boisson aux ivrognes avérés, il en vendra même le dimanche en risquant de payer l'amende. Que voulez-vous? il faut vivre!

Ce qu'un bon aubergiste fera de moins mal en de telles conjectures, je veux dire en face d'une concurrence effrénée, ce sera de vendre son hôtel et sa licence à un autre, lequel, sans doute, sera moins scrupuleux. Ce n'est guère plus rassurant pour le bon ordre social.

Remarquez qu'en laissant mal son auberge, qu'en autorisant, qu'en laissant faire tout au moins, les désordres que nous signalons, l'aubergiste sait bien d'ordinaire qu'il s'expose à des mesures de répression. Mais il risque quand même. Fort de l'appui tacite que lui donnent indirectement ses amis influents, il se dit: "Bah, je paierai l'amende, voilà tout. Les profits par ailleurs compenseront les pertes".

* * *

Ainsi raisonnait sans doute X, un hôtelier influent, dont l'établissement, situé dans le faubourg d'une grande ville, offrait cette particularité au reste assez commune aux établissements de ce genre, d'avoir deux issues pour sortir aussi bien que pour entrer: une grande porte, face à la grande rue, et une autre, une petite, à l'arrière, débouchant sur une rue secondaire.

Le dimanche la grande porte restait fermée... mais la petite s'ouvrait complaisamment devant les habitués. Et les habitués étaient nombreux! On buvait ferme et l'on payait comptant. Que vouliez-vous qu'il fit, ce brave homme? Autant lui qu'un autre, n'est-ce pas? et la concurrence était si active.

Or, voici qu'un beau dimanche d'avril — je vous prie de noter que cette histoire est vécue et que nous pourrions en toutes lettres citer des noms! — l'évêque de la ville vint au faubourg confirmer les enfants.

Cérémonie toujours touchante que celle-là. Elle évoque dans l'âme de ceux qui vieillissent tant de souvenirs. Ces enfants qui poussent... c'est le flot qui monte. Bientôt, on le sent mieux à certain jour, la vague qui porte notre génération ira se briser sur le roc de l'éternité!

L'évêque profita des bonnes dispositions des gens accourus en foule, les exhorta à la pratique des vertus chrétiennes et sociales, et, tout spécialement, insista sur la tempérance...

* * *

La cérémonie terminée, l'évêque dut sortir en compagnie du curé pour rendre visite à une famille compagne que ses largesses envers l'église et les pauvres désignaient à l'attention du prélat.

Justement la voiture de Monseigneur avait à passer devant l'hôtel de X; notre "quidam" de tout à l'heure, devant la grande porte d'abord... puis, après le tournant de la rue, devant la petite.

Tout de suite, sans qu'il l'eût cherché, l'évêque constata, en voyant sortir de l'auberge par la fameuse petite porte des gens en gaieté que la loi du pays avait bien que celle de l'Eglise était bel et bien violée au su et à la vue du public.

Avisant un homme de police, qui placidement près de la petite porte, regardait entrer et sortir les gens, il le héra de la main en donnant ordre au cocher d'arrêter ses chevaux.

(La suite à la page 64)

CHRONIQUE

En France

La presse associée tenue par le capital anglo-américain n'a guère eu à s'occuper, ces temps derniers, de choses d'Angleterre, d'Allemagne ou de Russie. C'est à peine si elle nous a signalé quelques faits d'un ordre bien secondaire comme du budget de M. Asquith, de l'assassinat de Gapon et de la dernière démission de M. de Witte. En revanche elle s'est vivement intéressée aux affaires intérieures de la France. Et certes, pour une fois qui ne sera sans doute pas coutume, elle a eu raison. Nous devons l'en féliciter et lui déclarer — res miranda populo, — qu'elle s'est tenue au-dessous de la vérité.

* * *

Le 1er mai est passé sans trop de désordres, le premier mai, date redoutable aux ministères français qui, très souvent — et ce sera peut-être le cas pour celui de MM. Sarrien et Clémenceau — trouvent dans les chocs et les contre-chocs des houles populaires de cette journée, le coup de lame qui les emporte. Mais n'anticipons pas sur les événements.

* * *

Nous ajoutons peu de foi aux récits de conspirations royalistes ou impérialistes contre la 3^{ème} République. La police elle-même s'est amusée, de tout temps, à monter ces complots pour faire preuve d'utilité publique ou pour sauver l'Etat par une vigilance traditionnellement empruntée au civisme des oies du Capitole.

Nous croyons les royalistes ou les impérialistes trop faibles en France pour se mettre à la tête d'un mouvement sérieux, capable de renverser un régime qui s'appuie encore, tant bien que mal sur l'armée. Et si l'armée elle-même désire un changement, après les fiches de délation et les actes honteux d'antimilitarisme dont certains ministres se sont rendus coupables, elle ne se sent que médiocrement entraînée vers les chefs de régimes passés. Elle désire plutôt rester républicaine avec les progressistes de la trempe de Ribot que s'exposer à prendre parti dans une guerre civile résultat certain d'un coup d'Etat en faveur du duc d'Orléans, fort contesté parmi les classes bourgeoises ou du prince Victor, chef de la maison impériale mais rejeté, pour causes intimes, du sein de groupes influents qui lui préfèrent l'officier de mérite qu'est le gouverneur Napoléon, protégé de Nicolas II.

* * *

Toute cette agitation, tous ces mouvements d'organisation soi-disant ouvrières dirigés par des meneurs qui ne sont rien moins que des travailleurs, ces complots vrais ou supposés, ces recherches à domicile, ces perquisitions à grand bruit, ces arrestations de gens paisibles, souvent, n'ayant que le tort de leur nom ou de leur fortune, ce sont les préliminaires nécessaires à une élection générale. Il y aura répression par la force armée, et tout sera dit.

Mais faut-il conclure d'un premier mai tranquille forcément, où s'est soumise au contact de la baïonnette ou sous la bouche des fusils, une population profondément remuée par la propagande socialiste révolutionnaire, faut-il conclure au rétablissement de la paix sociale, de l'ordre dans les affaires publiques et privées des Français ? Non, le 1er mai a passé, le 6 mai s'est terminé par le succès indéfini des partis radical ou conservateur que l'on appelle libéral en France, mais la révolution socialiste est restée intacte, inentamée, forte de tous ses organes irrités et s'alimentant à toutes les sources qu'aucune force armée n'empêchera de couler, du collectivisme à outrance et de la rage sectaire contre l'état social existant.

* * *

Depuis des années, sous l'oeil complaisant du Bloc et de ses souteneurs, la propagande néfaste a fait son oeuvre et malgré l'armée, malgré les ordres d'une répression implacable, la fausse doctrine s'est infiltrée partout. La vie de la France, intellectuelle, commerciale, industrielle, la vie des champs même, va s'employer à se défendre contre eux qui ont juré de l'atteindre et ont réussi à faire croire que de sa disparition, viendrait l'égalité des sorts et le mieux être du prolétariat.

Un de nos confrères de Paris, "l'Echo de Paris", a confié à des hommes de compétence et d'impartialité incontestables, la tâche d'enquêter sur tous les faits et gestes des organisations de travail et des ouvriers de l'Etat employés aux ports militaires de la France, à Toulon, à Marseille, à Brest. Le résultat de leurs recherches, appuyés sur des faits inattaquables, a créé une très profonde impression en France et à l'étranger.

* * *

On attribue trop volontiers l'agitation des derniers jours aux manoeuvres des partis, aux besoins des organisations électorales, au soulèvement des cléricaux contre la loi de séparation et contre la prise des inventaires, quand, de fait, ce que nous avons vu et ce que nous allons voir, prenant de jour en jour des développements effroyables, est la seule conséquence de la propagande révolutionnaire socialiste menée avec une hardiesse et une persévérance vraiment dignes d'une meilleure cause.

Notre confrère résume d'une façon saisissante les hautes oeuvres de "la Révolution qui vient" — c'est l'expression dont il se sert — depuis ces derniers temps :

"Dans le Nord comme dans le Midi de la France, l'ordre est, en effet, impunément troublé par des grévistes ou par des factieux, la loi ouvertement violée; les attentats, les meurtres, les incendies désolent plusieurs départements; la liberté du travail, la liberté individuelle, la discipline militaire, les propriétés privées, les existences mêmes ne sont plus respectées.

"A Fouquières-lès-Lens, des vitres sont brisées dans les corons des mineurs qui ne veulent pas se mettre en grève; des fils de fer sont tendus par les grévistes sur le passage des rondes de cavalerie; la gendarmerie et la troupe sont insultées et lapidées.

"A Harnes, dans le quartier du Petit-Moulin, un gréviste lance une bombe contre l'habitation d'un travailleur, un panneau de la porte est arraché et projeté dans un champ voisin; c'est par miracle que les habitants de la maison ne sont pas tués.

"Aux mines de Courrières, une cartouche de dynamite est placée à la jointure de deux rails et fait sauter un coussinet; un peu plus loin, un coin est enfoncé dans le mécanisme d'une aiguille pour la fausser; des grévistes qui s'étaient rendus aux abords de la fosse No 9 s'emparent de deux "rouffions". Ils les obligent à porter un drapeau rouge et une pancarte. De temps en temps, ils forment le cercle autour d'eux, les font mettre à genoux et les obligent à crier: "Je suis un lâche, un fainéant. Vive la grève!" Les soldats finissent par les dégrader.

"A Anzin, les grévistes sont maîtres du pays; ils envahissent les corons, brisent les vitres pénètrent sur les voies ferrées, dans les gares.

"A Billy-Montigny, un gréviste est tué par un travailleur.

"A Saint-Waast-la-Haut, près de Lille, un rail est brisé sur une longueur de plusieurs centimètres; trois cartouches de dynamite, qui n'avaient pas explosé par pur hasard, sont retrouvées sur la voie ferrée.

"A Hénin-Liétard, une cartouche de dynamite fait sauter à demi la maison d'un boute-feu.

"Pour empêcher les charbons belges d'entrer en France, les grévistes tentent de faire sauter le pont du chemin de fer jeté sur la Honnelle, rivière qui forme la limite entre la France et la Belgique.

"Près d'Abbeville, les grévistes incendient le château d'un patron, qui n'échappe à leur fureur que par la fuite, et pillent les logements de plusieurs contremaîtres.

"A Roubaix, une agression se produit contre M. Méline, à l'issue d'une réunion politique.

"Une mutinerie éclate à bord du croiseur "D'Assas", au cours de sa traversée de retour des mers de Chine. Un premier maître d'équipage est frappé par un matelot; le lieutenant qui commande en second est insulté et outragé; des marins s'interposent et donnent raison au mutin.

"A Toulon, Jean Bruno, gréviste, est tué d'un coup de stylet par Ricordi, non gréviste; une bombe est trouvée dans les appartements de la sous-préfecture; le commissaire de police est arrêté et enfermé par les grévistes dans la Bourse du travail; les cafés sont saccagés; les particuliers, attaqués ou insultés.

"Sur tous ces points du territoire français, l'autorité est impuissante ou désarmée; la plupart des auteurs de ces violences ou de ces attentats restent inconnus ou impunis; à peine quelques arrestations sont-elles opérées. Dans le Nord comme dans le Midi, la terreur règne!"

Nous avons dit un mot de la grève des employés postiers et téléphonistes. Elle n'a duré, à Paris, où elle semblaient localisée, que deux ou trois jours. La grève des postes et téléphones est bien la moins populaire de toutes puisqu'elle s'attaque à Monsieur tout le monde. Le ministère n'a donc pas eu grand mal à reconstituer ce double service au moyen des pioupious de l'armée et en jetant sur le pavé, sans autre avis, deux cents à trois cents pauvres diables des pelés, des galeux, sans appui, sans sympathies, il eut vite fait de tout ramener à l'ordre. Cette grève n'était pas révolutionnaire, comme tant d'autres; fomentée par certains fonctionnaires supérieurs, elle avait pour but le relèvement du salaire des sous-agents ou facteurs à Paris. Voici comment les grévistes ont formulé leurs demandes :

A la population parisienne.

Les sous-agents des postes et télégraphes sont en grève.

Depuis des années on leur promet d'améliorer leur sort, et depuis des années les promesses restent vaines.

Il faut que le public sache ce que c'est qu'un traitement de :

1,100 francs par an, c'est-à-dire à peine 3 francs par jour.

Qu'au début de leurs fonctions, on les oblige à assurer les plus pénibles charges de la vie.

Le Parlement vient de voter quarante millions pour améliorer les services qui craquent de partout, mais il n'a pas pensé un seul instant à relever la situation misérable des sous-agents.

C'en est trop; ils n'y tiennent plus; voilà pourquoi aujourd'hui ils cessent le travail.

Ils demandent à gagner le traitement minimum de 5 francs par jour.

Que la population parisienne, qui connaît bien le dévouement de ses facteurs, juge si leurs prétentions sont exagérées.

Et si, comme nous n'en doutons pas, elle estime qu'elles sont au contraire des plus légitimes, qu'elle les soutienne.

LE CONSEIL SYNDICAL.

Ces réclamations ne semblent pas exagérées, si on les compare aux exigences des grévistes de révolution pour lesquelles il ne s'agit pas de salaires mais simplement de la main mise des ouvriers sur la régie même des établissements de leurs patrons.

De plus, admirons donc l'esprit ou l'état d'âme de cette démocratie qui gouverne la France. Elle trouve, par sa loi des retraites ouvrières plus de 300,000,000 de francs pour des vieillards auxquels le gouvernement ne doit rien et ce même gouvernement n'a pas les moyens de rémunérer convenablement les serviteurs qui donnent tout leur temps, toutes leurs forces au service de l'Etat. Doux pays, doux pays! dirait Forain.

* * *

Le télégraphe nous a annoncé l'arrestation de Griffuelhes, secrétaire général de la Confédération générale du Travail, qui prépare le "chambardement général".

On sera curieux de connaître les idées de ce général de la Révolution socialiste, auquel personne ne peut nier, au moins, le grand mérite d'une franchise tout à fait démocratique.

Un journaliste, M. Gaston Due, de "l'Echo de Paris" est allé l'interviewer à ses nouveaux bureaux et l'entretien vint à rouler sur la protection des lois en préparation :

—Des lois! interromp vivement Griffuelhes. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire? Nous sommes en dehors de la loi, au-dessus de la loi. Nous existons par notre seule force et nous n'attendons rien que de cette force.

—Alors, c'est le retour aux barbaries primitives, la disparition, d'un seul coup, de deux cents siècles de civilisation, la lutte acharnée des classes, à coups de fusil, à coups de poing, à coups de dent?

—Mais oui. La civilisation! pourquoi nous intéresserait-elle? Les travailleurs, qui l'ont faite avec leurs bras, n'en jouissent que dans une proportion infinitésimale.

—Donc, pas de merci?

—Non.

—Pas d'entente entre le capital et le travail?

—Non.

—Pas de désarmement de votre part, quelles que soient les concessions faites au travail par le capital?

—Non.

—La guerre à mort?

—Oui".

* * *

La guerre à mort. Ces quatre mots pourraient résumer toute ma conversation avec M. Griffuelhes. Ils répondaient à toutes mes objections, à tous mes

raisonnements. J'avais beau montrer que la grève générale serait une folie, puisqu'elle ruinerait définitivement et le patron et l'ouvrier, que l'antimilitarisme était un crime, puisqu'il livrait la patrie sans défense aux étrangers formidablement armés qui l'environnent; j'avais beau rappeler que la première révolution fut obligée de devenir nationaliste, car si, vainqueur à Valmy, Brunswick était entré à Paris, il aurait rétabli l'autocratie que si la France devenait un foyer révolutionnaire trop dangereux, les souverains voisins interviendraient sans doute, et que les libertés conquises depuis trente ans par la classe ouvrière: le suffrage universel, la République elle-même, pourraient être emportés par la tourmente. Le suffrage universel? C'est, d'après les syndicats confédérés, un leurre agité par la société bourgeoise devant les yeux de l'ouvrier, afin de mieux le tromper et de le conduire, toujours docile, à l'atelier et à la guerre, c'est-à-dire au travail forcé ou au massacre. La République? Elle ne vaut pas mieux que les autres gouvernements bourgeois, monarchie ou empire.

—Que nous importe tout cela! répondait toujours le secrétaire général de la Confédération! Rien ne nous intéresse, ni dans la société, ni dans la civilisation, ni dans la patrie que vous servez ou que vous défendez. Faites-vous casser la g... pour elles si vous en avez envie.

—Nous refusons, nous, d'en faire autant. Bien plus, nous ne voulons qu'une chose, les détruire. Nous sommes malheureux, opprimés; nous n'avons rien à perdre; nous refusons de transiger avec la société actuelle, parce que nous savons que nous serons bafoués, bernés, trompés, comme, avant nous, les ouvriers l'ont toujours été. Défendez-vous si vous pouvez; vous n'avez, en effet, rien à attendre de nous et l'anéantissement de la société, de la civilisation et de la patrie, créées par vous et pour vous".

* * *

A Paris, le premier mai a donné lieu à une effervescence ouvrière caractérisée, mais non à une révolution comme on s'y attendait. C'est grâce à un déploiement de force militaire énorme, auquel on pourrait mesurer la peur du gouvernement de la République, qu'une grande effusion de sang a été évitée. La cavalerie a chargé une centaine de mille manifestants ouvriers socialistes. Paris semblait en état de siège. De part et d'autre, il y eut des centaines de blessés, mais un seul mort: un sergent de ville. Sans l'armée, tout porte à croire que la situation du gouvernement français aurait été des plus graves. Que doivent en penser les amateurs du système des fiches délatrices? L'attitude modérée et ferme à la fois de la glorieuse armée française prouve, en cette circonstance, que MM. les libertaires décadents de la République ne sauraient s'en passer; bien que, parfois, ils chantent l'Internationale.

* * *

En Italie Nos derniers échanges de renseignements très au long de l'opinion italienne sur la Triplice qui en serait à son apogée, ainsi que le rapportait la presse associée à la clôture de la conférence d'Algésiras. Citons entr'autres le "Secolo":

Qui dit que Guillaume allait jusqu'à considérer les Italiens comme des vassaux. Cependant les Italiens savent distinguer l'empereur de la nation allemande. Ils admirent la pensée allemande, mais n'ont pas grande estime pour l'empereur qui, monté trop jeune sur le trône, à la suite de la mort de son sage père, crut refaire l'ancien Empire maître du monde connu. Les penseurs allemands devraient montrer à Guillaume que son attitude n'est qu'une parodie et qu'il n'est pas plus maître du monde que ne le fut le vieux Barberousse, que les Lombards coalisés ont heureusement rejeté au delà des Alpes.

L'histoire nous montre qu'il n'y eut jamais d'empereur maître du monde. Seuls les Romains se sont approchés de cet idéal et sont tombés, impuissants à réaliser ce rêve des poètes, à commencer par Virgile. Les empereurs allemands n'ont jamais réussi à n'être les maîtres que d'une partie de l'Allemagne et de quelques provinces italiennes, dont ils ont toujours été chassés.

Suivant le "Secolo", les ministres italiens se sont abaissés devant Guillaume; mais le peuple italien a toujours opposé une invincible antipathie à la Triplice et il est heureux aujourd'hui de la voir morte d'elle-même, car les alliances de nature ne durent pas et se brisent.

Le "Secolo" fait la critique de Guillaume qui touche à tout mais ne réussit à rien ni comme peintre, ni comme musicien, ni comme prédicateur, ni enfin comme diplomate dans ses efforts pour brouiller la France et l'Italie et pour obtenir la tutelle du Maroc.

Echos de la semaine

Philanthropie tapageuse

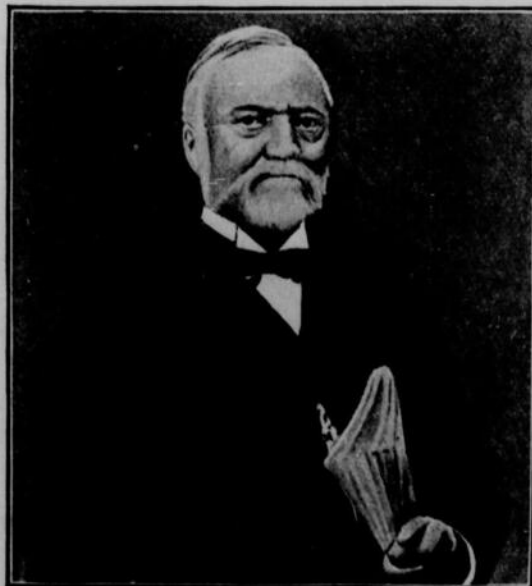
FIN avril dernier, la capitale du Dominion a eu la visite du riche philanthrope, roi de l'acier, philanthrope, Mécène des arts et fondateur de bibliothèques. Durant son passage à Ottawa, où il était venu exprès, le puissant américain a inauguré la bibliothèque dont il a doté cette ville, au coût de \$100,000, et sur demande spéciale de l'ex-maire W. D. Morris.

Si l'on se souvient que Montréal, sans l'avoir demandé, refusa une pareille faveur, ci-après, on com-



La bibliothèque Carnegie, d'Ottawa

prendra mieux nos réflexions. Mais, d'abord, donnons un bref détail de la bibliothèque Carnegie, située au coin de l'avenue Laurier et de la rue Metcalfe. Elle dispose de plusieurs salles de toutes assemblées, comités, etc., la plus grande de toutes étant spécialement intéressante à visiter. Le parquet en est en marbre; les boiseries en chêne rouge canadien; et les lambris en marbre italien blanc et noir. La bibliothèque Carnegie d'Ottawa, peut, dit-on, contenir 30,000 volumes et asseoir de 100 à 125 lecteurs. Dernièrement, l'inspecteur Howe, des assurances contre l'incendie, en a fait l'inspection, et a déclaré que l'immeuble est intégralement à l'épreuve du feu. Sur le plancher en mosaïque, face à l'entrée principale, on peut lire: "Cette bibliothèque a été donnée à la ville d'Ottawa par Andrew Carnegie". Le président du comité de la nouvelle institution est M. l'échevin Champagne. M. Lawrence J. Burpee est bibliothécaire en chef, assisté de Mmes Ruby Rothwell, McDonald, Lynch et de M. O. E. Proulx. Evidemment, ce don est intelligent, généreux, et nous en comprenons toute la valeur, cependant, faisant tout notre possible pour ne point paraître grincheux, nous ne pouvons nous empêcher de déclarer qu'il nous semble s'inspirer d'un certain amour de réclame. Pour que M. Carnegie eût passé à juste titre pour un philanthrope convaincu, il eût dû ne pas inaugurer la dite bibliothèque, se dispenser d'être l'hôte de gouverneur général, et, ne pas banqueter en comité officiel. Certes, en cette occasion il a servi à ses auditeurs des paroles pacifiques, mais, quand on voit ce qui se passe, quand on n'ignore pas l'influence des grands capitalistes, qui pour sauvegarder leurs intérêts poussent parfois à la guerre, que penser? Utopie, que ces paroles d'après dîner, diamétralement opposées aux sorties belliqueuses de Guillaume II, direz-vous? Sans doute, et nous le pensons avec vous, ce qui est fâcheux



ANDREW CARNEGIE

à avouer. Au moment où nous écrivons ceci, nous apprenons que M. Carnegie est à Montréal, où il appelle une bonne digestion par un nouveau discours. Qu'ils sont heureux ces millionnaires!

Démonstration significative

LE premier mai, vers les 7 heures du soir, comme nous passions devant le "Empire Hall", près du carrefour que forment les rues St Laurent et Ste Catherine, nous assistâmes à la première manifestation socialiste assistée de Montréal. Deux cents hommes environ paisiblement groupés à la porte du "hall", s'approprièrent à se mettre en marche, précédés d'une bannière qui, à distance, nous rappela une icône russe. Rien, au moment où nous vîmes les manifestants, ne semblait présager des désordres, qui, du reste, n'eurent pas lieu, n'ayant jamais été prémédités, comme semblait l'anticiper M. le maire Ekers, par trop timoré. Nous vivons dans le pays le plus démocratique du monde, l'ouvrier est chez nous mieux traité que partout ailleurs, pourquoi donc, le craignons-nous? Chez nous, quoiqu'on en ait, nous sommes tous plus ou moins socialistes, parfois sans nous en douter. Car, le socialisme est une sorte de culte social, si mal défini, que ses plus ardents zélés seraient en peine d'expliquer en quoi consiste le vrai socialisme. Ailleurs, ce terme peut comporter une idée de revendications populaires, de révolte, ici, il n'en va plus ainsi, et nous le répétons, le peuple canadien étant intuitivement socialiste, il met en pratique les belles et paisibles conceptions du socialisme chrétien. Aux bords du St Laurent, l'ouvrier et le prolétaire sachant que justice leur est rendue, n'ont pas lieu de vouloir chambarder quoi que ce soit, pourquoi, alors, redouterions-nous leurs promenades en groupes, même le premier mai. Une chose cependant est à souhaiter, c'est que de vils étrangers, amateurs de pèches en eaux troubles, ne viennent, sans scrupule, conseiller les inoffensifs socialistes avérés de Montréal, et, par la suite, susciter des désordres qu'il faudrait réprimer.

En Pensylvanie **L'**INFLUENCE de l'élément étranger, turbulent et irascible, a, parfois, comme nous le laissons entendre ci-dessus, les pires conséquences. C'est ainsi qu'à Mount-Carmel, en Pensylvanie, dans le district minier de l'anthracite, où une grève des mineurs dure depuis six semaines, s'est produit dernièrement une regrettable effusion de sang. Une demi-compagnie, sous les ordres du lieutenant Smith, ayant été envoyée en cette petite ville, pour y maintenir l'ordre, se vit lapider par les mineurs étrangers. Des sommations furent faites par l'officier, et, la pluie de projectiles continuant, sur l'ordre du lieutenant Smith, les soldats firent feu, tuant six mineurs et en blessant plusieurs autres. La collision dont nous parlons est fort regrettable. Elle prouve que les soldats américains n'ont ni la discipline, ni le sang-froid de leurs frères d'armes français, qui, à Lens, le mois dernier, se laissèrent blesser à coups de pierres, et accabler d'avaries sans nom, plutôt que de faire couler le sang du peuple. La leçon donnée par les soldats yankees est rude, mais elle prouvera aux têtes chaudes qu'il y a pour la force armée des limites d'endurance, que la populace en révolte ne saurait dépasser sans danger pour elle. Quant à la question de la grève des mineurs d'anthracite, elle n'est guère plus avancée qu'au début. Les compagnies tiennent bon, et les mineurs aussi. Ces derniers confient entièrement leur cause à leur président, M. Mitchell. Entre temps, les mineurs unionistes en grève se battent à coups de couteau et de revolvers avec les mineurs indépendants qui ont repris le travail.

A San Francisco

NUL peuple n'est plus actif, plus entreprenant que le peuple américain. La partie de San Francisco, dévastée par l'incendie, est encore toute couverte de débris, que, déjà, l'on commence à y relever les édifices démolis par l'effrayant cataclysme dont nous avons parlé dans notre dernier numéro. Même avant qu'on se livrait à ces premiers travaux de reconstruction, deux petites secousses sismiques se sont fait sentir. Dieu veuille que ce soient les dernières. Pourtant, qui pourrait le dire? Les assises de la "reine du Pacifique" paraissent bien instables. Qui sait, si l'on n'a pas tort de se livrer si hâtivement au relèvement d'une ville peut-être encore vouée prochainement au triste sort qui lui échut le 18 avri dernier? Quant aux sinistrés, on fait tout pour atténuer leur infortune.

L. D'ORNANO.



SIR L. - A. JETTÉ

Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec



Nous empruntons au remarquable ouvrage "Québec et Lévis à l'aurore du vingtième siècle" de l'honorable juge A. B. Routhier, les notes biographiques suivantes concernant notre lieutenant-gouverneur:

L'honorable Louis Amable Jetté, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, est né à l'Assomption, le 15 janvier 1836.

Elève du collège de l'endroit, il terminait à dix-sept ans son cours classique et allait faire son droit à Montréal.



Lady JETTÉ

Admis au barreau le 2 février 1857, il s'associa à MM. Hector Fabre et Siméon Lesage. M. Fabre abandonna bientôt le droit pour le journalisme, et en 1867, M. Lesage entra dans l'administration comme assistant-commissaire des Travaux publics à Québec.

M. Jetté, formaît peu après avec un de ses élèves, M. F. L. Béique, une nouvelle société légale qui devait durer jusqu'à son élévation à la magistrature.

Homme d'étude et travailleur infatigable, M. Jetté sut se faire une place honorable au barreau, mais ce fut surtout dans la célèbre cause Guibord, pour refus de sépulture que son talent fut mis en pleine lumière.

Un journal européen, la Belgique judiciaire, appréciant l'éloquent plaidoyer prononcé par M. Jetté en cette circonstance, disait: "M. Jetté nous paraît un avocat de haute valeur, qui serait au premier rang dans tous les barreaux où se plaident les grandes causes".

Absorbé par le travail que lui imposait sa profession, M. Jetté s'était jusque là peu mêlé de politique bien qu'en 1863 il eut été pendant quelques mois rédacteur en chef de "l'Ordre", journal libéral modéré.

Mais en 1871, à la demande générale des jeunes libéraux, il organisait l'association de réforme du parti national, et l'année suivante, était choisi comme candidat dans la division Est de Montréal contre Sir Georges Etienne Cartier, ministre de la Milice dans le gouvernement de Sir John A. Macdonald. Elu par une majorité de 1,290 voix, le 28 août 1872, il fut réélu par acclamation, en janvier 1874, aux élections générales qui eurent lieu après le renversement du ministère Macdonald et la formation du cabinet Mackenzie.

Au mois de mai 1878, M. Jetté, dont les amis politiques avaient peu favorisé l'avancement, fit connaître sa détermination de rentrer dans la vie privée. M. Mackenzie, informé de cette résolution, en exprima son regret, ayant fait mander M. Jetté, il lui offrit d'entrer dans le cabinet avec le portefeuille de ministre de la Justice.

Cette offre cependant ne fut pas acceptée, et pour échapper à de nouvelles sollicitations, M. Jetté partit pour l'Europe.

Pendant qu'il était à Londres, une lettre de M. Mackenzie venait lui renouveler l'offre faite avant son départ, mais sa résolution était définitive.

Au mois de juillet suivant pendant que M. Jetté

était à Paris, la mort enlevait subitement l'honorable juge Wilfrid Dorion, et créait ainsi une vacance sur le banc de la Cour Supérieure à Montréal, quelques temps après le ministre de la Justice, M. Laflamme, écrivait à M. Jetté pour lui demander s'il consentirait à remplacer M. le juge Dorion, et M. Jetté acceptait. Informé par câblogramme de sa nomination, le 2 septembre 1878, M. Jetté revint immédiatement au pays et fut assermenté le 22 septembre.

Au mois de janvier de la même année, M. Jetté avait été nommé professeur de droit civil à la succursale de l'Université Laval établie à Montréal, et avait reçu à cette occasion, le titre de Docteur en Droit. A la mort de M. Chauveau en 1890, il fut élu doyen de la faculté de Droit et conserva cette charge jusqu'à son élévation au poste de lieutenant-gouverneur. C'est aussi en 1878, qu'il fut nommé par le gouvernement Joly, membre du conseil de l'Instruction publique. Il y avait 20 ans qu'il occupait ce poste, lorsqu'il fut remplacé par M. Lomer Gouin, le 10 mai 1898.

En 1891, il était nommé président de la commission d'enquête sur l'affaire du chemin de fer de la Baie des Chaleurs. Cette commission dont faisaient aussi partie les honorables juges Baby et Davidson, fit deux rapports distincts, l'un signé par MM. Baby et Davidson, l'autre par M. Jetté seul.

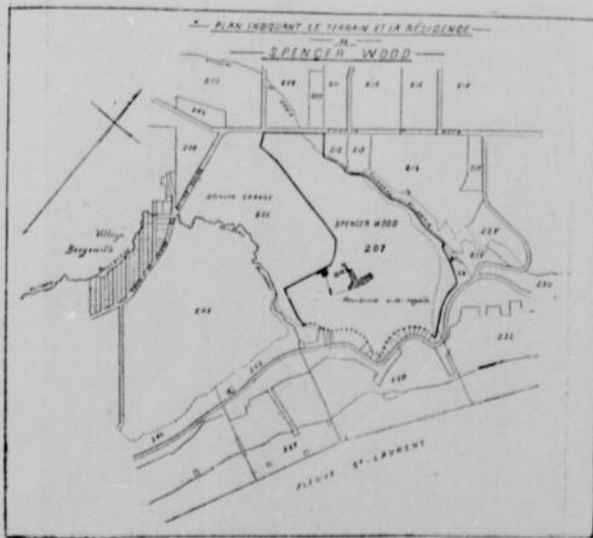
M. Jetté a été nommé lieutenant-gouverneur de la province de Québec le 20 janvier 1898 et a prêté serment comme tel le 1er février suivant.

Membre correspondant de la Société de Législation comparée et de la Société d'Histoire Diplomatique de Paris, M. Jetté est commandeur de la Légion d'Honneur, depuis le 30 août 1898. Le 20 juillet 1899, l'Université de Bishop's College lui a conféré le degré de Docteur en droit civil.

M. Jetté a épousé en 1862 Mlle Berthe Laflamme, soeur de l'hon. Rodolphe Laflamme, ministre de la Justice dans le cabinet Mackenzie. Trois enfants sont nés de ce mariage, un fils et deux filles: le R. P. Jules Jetté, jésuite et missionnaire dans l'Alaska, et l'aînée des filles a épousé M. Rodolphe Lemieux, solliciteur général, député de Gaspé et de Nicolet.

Nous ajoutons au nombreux titres que vient de citer l'hon. juge Routhier, que: Sir L. A. Jetté, lieutenant-gouverneur de cette province, fut en 1903 délégué à Londres comme commissaire spécial de ce pays, pour le représenter à la conférence devant définir la limite canado-américaine de l'Alaska. En cette circonstance délicate, Sir L. A. Jetté se montra plus que jamais jurisconsulte éminent. Il ne négligea rien pour faire rendre justice à ce pays. Voici, par ailleurs, en quels termes heureux M. le sénateur L. O. David, parle dans "Mes contemporains", de l'hôte actuel de Spencer Wood, avant, bien entendu, que M. Jetté fut lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

"M. Jetté est un exemple frappant de ce qu'on peut faire avec du travail, de la modération, de



bons principes et une bonne conduite. Il a fait son chemin tranquillement, sans impatience et sans bruit inutile, sans déranger le cours naturel des choses. Il a mûri lentement comme les bons fruits et ne s'est pas laissé cueillir avant le temps.

Le public a fini par remarquer ce jeune homme modeste qui remplissait si bien ses devoirs de chré-

tien et de citoyen, sans affectation et sans hypocrisie, et se distinguait dans sa profession par des habitudes de travail et de régularité qu'on trouve rarement chez les jeunes avocats.

M. Jetté n'a pas la chaleur, l'enthousiasme et la facilité de parole de certains orateurs, mais sa parole élevée, franche, pleine de sens et de logique, produit un excellent effet sur un auditoire instruit. Son éloquence froide et calme comme sa raison ne remue pas les âmes, mais elle porte la conviction dans les esprits et inspire la confiance et le respect.



Le R. P. JULES JETTÉ, S. J.

M. Jetté a le mérite de dire en bon français, dans un langage correct, clair, sobre, élégant et châtié, des choses sensées et pratiques, mérite assez rare chez nos avocats et nos orateurs politiques. Il ressemble sous ce rapport à Laurier et excelle dans l'exposition d'un principe, dans la démonstration d'une vérité. Son esprit lucide et logique jette de la lumière sur les questions les plus compliquées et sait en faire ressortir les points les plus importants.

"Il est sur le banc ce qu'il a toujours été: digne, consciencieux, laborieux, catholique et libéral, ennemi de l'injustice et de l'exagération, protecteur de tous les droits, fidèle et loyal interprète de la loi.

"Il travaille lentement mais sûrement, les clients et les avocats attendent un peu longtemps, mais l'excellence de ses jugements lui fait pardonner sa lenteur. Quelques-unes de ses décisions, dans des causes où se soulevaient des questions de droit civil de la plus haute importance, ont été fort remarquées non seulement ici mais en France et en Angleterre. Mentionnons entre autres la cause Laramée où il a exposé avec tant de science et de précision la loi qui régit le mariage dans ce pays; on trouva ce jugement si important que M. Blake en demanda la production devant la Chambre des Communes. Citons encore le jugement qu'il rendit contre les compagnies d'assurance poursuivies pour le paiement de la taxe imposée par le gouvernement local.

"Il a, dans des matières touchant à la religion et à la politique, rendu des décisions et exprimé des opinions qui n'ont pas plus aux parties intéressées, aux violents; il a pu se tromper, il a pu, dans certains cas, profiter de l'occasion pour donner une leçon à des gens peu disposés à la recevoir de bonne grâce, mais on n'a jamais mis en doute son intégrité et sa bonne foi.

"Personne ne représente plus que lui dans ce pays les sentiments de ceux qui veulent qu'on interprète la religion de manière à la faire respecter et à lui concilier tous les cœurs et les esprits, à démontrer qu'elle n'est pas antipathique aux réformes, aux saines idées de progrès et de liberté.

"La robe du magistrat n'a pas étouffé en lui les aspirations de l'homme de lettres et du philosophe, les sentiments du patriote.

"Professeur de droit à l'Université Laval, président de la Société d'économie politique, membre de

plusieurs autres associations scientifiques et nationales, rien de ce qui intéresse la société et l'avenir de son pays ne lui est indifférent.

"Partout il prêche par l'exemple et la parole, sa vie modeste et laborieuse aura été plus utile que des existences beaucoup plus bruyantes".

Pour terminer, citons les pages suivantes de M. Ernest Gagnon, lesquelles traitent de Spencer Wood, résidence officielle de Sir L. A. Jetté.

Le 3 avril 1811, par acte passé devant M^{re} Têtu, notaire, la propriété de Powell Place fut vendue par M. François Le Houillier à M. Michael-Henry Perceval, collecteur de la douane de Québec, pour la somme de "quatre mille louis courant", l'acquéreur devant "payer et acquitter, le jour de la Saint-Rémy, premier octobre de chaque année, au Domaine de la Châtellenie de Coulonge appartenant à Messieurs les Ecclésiastiques du Séminaire des Missions Etrangères à Québec, la somme de huit livres trois sols, la livre à vingt sols, de cens et rente annuelle et perpétuelle, garantis quittes jusque à l'année courante."

Monsieur Michael-Henry Perceval, le nouvel acquéreur, donna à Powell Place le nom de Spencer Wood, et cela — dit monsieur J.-M. LeMoine — en l'honneur de son parent et protecteur l'honorable Spencer Perceval. Ce dernier était chancelier de l'Échiquier et premier ministre de la Grande-Bretagne, lorsqu'il tomba sous les coups d'un assassin nommé Bellingham, le 11 mai 1812, au moment où il franchissait le vestibule de la Chambre des Communes à Londres.

Bellingham était un courtier de Liverpool. On le disait fou. Il subit la peine de mort dans la semaine qui suivit l'assassinat.

Monsieur Henry Atkinson, négociant de Québec, acheta la propriété de Spencer Wood des héritiers Perceval par acte portant la date du 18 mai 1835.

Le gouvernement de la province du Canada acheta de M. Atkinson, en 1852 et en 1854, au prix total de \$41,600.00, la plus grande partie de cette propriété, qu'il occupait depuis 1850 en vertu d'un bail avec promesse de vente.



Spencer Wood au temps de Lord Elgin

Le nom de Spencer Wood resta attaché à la portion nord, vendue au gouvernement, où se trouvait le château qui devait servir de résidence au gouverneur-général; la portion sud se nomme aujourd'hui Spencer Grange et appartient à Sir James LeMoine.

Le "domaine" de Spencer Wood a été cédé à la province de Québec par le gouvernement du Canada, en vertu d'un ordre du gouverneur-général en conseil portant la date du 29 avril 1870. La rente seigneuriale dont était grevée la propriété a été rachetée par le gouvernement de Québec le 7 février 1882. Elle était de 87½ centins par an.

La superficie de la propriété du gouvernement est de 70 arpents 15½ perches environ, d'après le cadastre 1871), et de 75 arpents 65½ perches, environ, d'après les titres.

Dans le premier volume des "Cadastrés abrégés des seigneuries de Québec" (Siméon Lelièvre, commissaire,) se trouve le "cadastre abrégé de la seigneurie de Coulonge". La dimension de Spencer Wood y est indiquée comme étant de 75 arpents 50 perches. (4 mars 1861.)

Le château de Spencer Wood qu'habitèrent Lord Elgin et Sir Edmund Head, fut considérablement agrandi et amélioré, ainsi que ses dépendances, de 1851 à 1856. On dépensa pour ces travaux \$142,657.70. Tout le château proprement dit fut détruit par un incendie, le 28 février 1860, jour de l'ouverture du parlement à Québec.

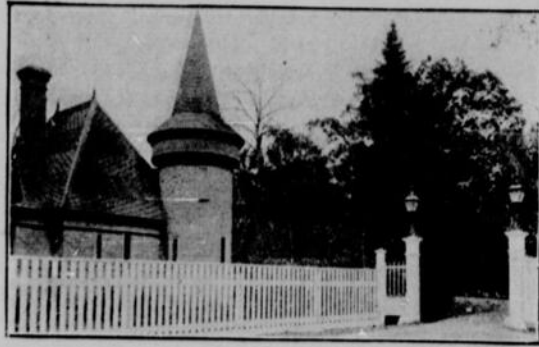
Lady Head et sa fille s'échappèrent à la hâte du bâtiment en flammes et se retirèrent chez le Lord évêque Mountain, à Samos, propriété voisine de Spencer Wood. Sir Edmund Head passa quelque temps chez M. Price, à Wolfefield. Puis le gouvernement loua la propriété appelée Catarakoui, sur le chemin du Cap Rouge, pour en faire la résidence temporaire du gouverneur.

Le château actuel de Spencer Wood, construit pendant les années 1862 et 1863, au prix de \$28,

015.71, fut inauguré par Lord Monk, gouverneur-général du Canada, qui l'habita jusqu'en 1866.

Depuis l'établissement de la Confédération, Spencer Wood a été la résidence officielle de tous les lieutenants-gouverneurs de la province de Québec : les honorables Sir N.-F. Belleau (à partir de 1870 seulement), René-Edouard Caron (1873), Luc Letellier de Saint-Just (1876), Théodore Robitaille (1879), Louis-Rodrigue Masson (1884), Auguste-Réal Angers (1887), Sir Adolphe Chapleau (1892) et Louis-Amable Jetté (1898).

M. Belleau habitait ordinairement sa résidence particulière de la rue Saint-Louis, à Québec, et ne se tenait que rarement (comme il le fit pour recevoir le prince Arthur d'Angleterre) à la résidence officielle de Spencer Wood.



L'entrée du domaine de Spencer Wood

M. Caron occupait la charge de lieutenant-gouverneur lorsqu'il mourut, le 13 décembre 1876. Son corps fut exposé dans le grand salon du château, témoin de tant de fêtes... Les funérailles — auxquelles assistèrent tous les membres des deux Chambres alors en session — eurent lieu le 18, et furent faites aux frais de l'État. M. Luc Letellier de Saint-Just, nommé lieutenant-gouverneur le 15 du même mois (décembre 1876) assistait aussi à la funèbre cérémonie.

La lecture précédente nous a fait connaître les noms des différents propriétaires du domaine actuel de Spencer Wood depuis l'érection de la châtellenie de Coulonge. En voici la liste succincte dégagée de commentaire :

1. Louis d'Ailleboust. — 9 avril 1657.
2. Dame Marie-Barbe de Boullongne, veuve Louis d'Ailleboust, et Charles d'Ailleboust des Musseaux. — 31 mai 1660.
3. L'Hôtel-Dieu du Précieux Sang. — 5 juillet 1670 et 2 octobre 1671.
4. Le Séminaire de Québec. — 12 mai 1676.
5. MM. Olry et Mayer. — 12 avril 1766.
6. Henry-Watson Powell. — 28 avril 1780.
7. Patrick Beatson. — 31 octobre 1796.
8. François Le Houillier. — 7 novembre 1801.
9. Michael-Henry Perceval. — 3 avril 1811.
10. Henry Atkinson. — 18 mai 1835.
11. Le gouvernement du Canada. — 31 mars 1852, — 24 mai et 25 juin 1854.
12. Le gouvernement de la province de Québec. — 29 avril 1870.

Tout ce qui précède n'est qu'un résumé de notes et de pièces qui ont été réunies pour la plupart sous un même dossier et placées dans les archives du département des Travaux publics, sous le numéro 1321 de l'année 1898.

Ces documents historiographiques pourront être utiles à ceux qui voudront les exploiter plus tard dans un but littéraire, ou se renseigner sur la position exacte des propriétés enclavées dans les limi-



La résidence officielle de Spencer Wood, vue des jardins

tes de la châtellenie de Coulonge ou situées dans le voisinage. Ils témoignent en tout cas de ce fait digne de remarque, que le domaine de Spencer Wood semble avoir eu de tout temps une destination exceptionnelle.

Érigée en châtellenie dès le milieu du dix-septième siècle, la terre de Coulonge est d'abord occupée par le troisième gouverneur de la Nouvelle-France, Louis d'Ailleboust de Coulonge et d'Argentanay.

La femme de Louis d'Ailleboust, la sympathique et pieuse Barbe de Boullongne (ou de Boulogne, suivant l'orthographe adoptée,) dont la vie intime

a été marquée par des événements d'un ordre si élevé, fit faire des travaux de quelque importance à la modeste résidence de ce domaine seigneurial, après la mort de son mari.

Puis, pendant quatre-vingt-dix ans, la seigneurie est conservée "en domaine" par le "séminaire des missions étrangères" de Québec.

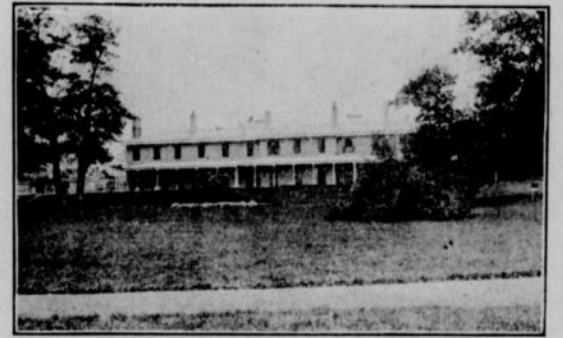
Plus tard, sous le régime anglais, le centre de la châtellenie de Coulonge — Powell Place — est habité par un autre gouverneur, Sir James-Henry Craig, personnage ombrageux qui eut le malheur d'avoir pour conseiller le fanatique Herman-Witsius Ryland.

Plus tard encore, la noble figure de Lord Elgin apparaît sous les grands chênes de Coulonge. Nous entrons dans une nouvelle période: la tenure seigneuriale est abolie (1854); il n'y a plus de foy et hommage à rendre "genouil en terre, teste nue, sans espée ny esperons", ou simplement "la main droite "ad pectus", lorsque c'est un ecclésiastique qui prête le serment; mais le domaine est devenu propriété publique et résidence du chef de l'État: Elgin, Head, Monk, Lisgar, Dufferin viennent tour à tour séjourner au château du "Bois de Spencer".

Puis la France semble être revenue; ou plutôt ce sont des fils d'une autre branche de la famille normande, tous nés dans la province de Québec, qui viennent représenter au château la Couronne d'Angleterre.

Et que d'hôtes illustres, que d'hommes politiques à jamais disparus de la scène du Parlement et du monde ont reçu l'hospitalité de la demeure vice-royale et y ont discuté les destinées de notre pays!

C'est à quelques pas à l'est de la cascade du ruisseau Saint-Denis, qui est la borne nord-nord-est de la châtellenie de Coulonge, que les soldats de Wolfe escaladèrent la falaise du Saint-Laurent pour venir se ranger en bataille sur les hauteurs d'Abraham, au matin du 13 septembre 1759. C'est à peu de distance, vers l'ouest, que le Frère Liégeois, dont les restes reposent dans la chapelle du monastère des Ursulines, fut massacré par les Iroquois, le 29 mai 1655, et c'est sur la rive de Sillery, voisine de Cou-



La résidence officielle de Spencer Wood, vue des bords du St-Laurent

longe, qu'expira, dans la nuit du 11 au 12 mai 1646, le Père Ennemond Massé, le compagnon de Jean de Brébeuf.

L'histoire, la légende, l'anecdote familière aux érudits surgissent à chaque pas dans ce domaine de Spencer Wood: au sommet de la falaise jadis comise à la garde de Douglas et de Vergor, aux détours des allées du grand parc où Lady Head promenait sa douleur inconsolée, sous les rameaux des chênes séculaires qui rappellent la forêt primitive, dans la blanche chapelle, les vastes salons, la serre odorante du château.

Effacer les noms de Coulonge, de Powell Place et de Spencer Wood serait effacer des pages vraiment précieuses des annales de la ville de Québec, la vieille capitale si fière de son passé, si noblement jalouse de la conservation de ses souvenirs.

PLEIN AIR

Tu sens bon le printemps, — tu sens bon la jeunesse,
Et mon cœur, près de toi, mon cœur chante sans
L'éternelle chanson des cœurs au renouveau. [cesse
Je t'aime. Le soleil te vient roser la peau
Comme la chair de la cerise à peine mûre,
Et ta voix parle avec l'ineffable murmure [traits
D'une eau courante et fraîche. On en boit à longs
La musique. Et la grâce habite sur tes traits.
J'adore ton corps svelte, onduleux et robuste,
La gracilité jeune et souple de ton buste
Et le regard coulé sous tes cils longs-frangés,
Et tes cheveux très fins follement dérangés
Sur ta nuque au duvet d'or soyeux, par la brise
Qui s'y joue et la baise, éperdument éprise.

EDMOND ROSTAND,
de l'Académie française.

Le tremblement de terre canadien de 1663

PAR J. B. A. FERLAND, Ptre, professeur d'histoire à l'Université Laval

Dans notre dernier numéro, à propos du récent cataclysme de la Nouvelle-Californie, nous avons brièvement rappelé le tremblement de terre canadien de 1663. Revenant sur ce sujet, si intéressant pour les nôtres, nous reproduisons ci-dessous quelques pages de l'histoire de Ferland :

« C'était le lundi gras, cinquième jour de février 1663; la journée avait été belle et sereine. Bien des gens avaient commencé à célébrer le carnaval par les amusements et les excès ordinaires; de leur côté, les personnes pieuses assistaient aux offices qu'on faisait dans l'église des Jésuites en l'honneur des martyrs du Japon, et demandaient à Dieu d'éloigner les fléaux dont la colonie semblait menacée. Pour les mêmes fins, des prières particulières s'étaient faites dans les communautés religieuses. Suivant l'Histoire de l'Hôtel-Dieu, à la suite de l'exposition du Saint Sacrement dans la chapelle des hospitalières, la Mère Catherine de Saint-Augustin, personne jouissant d'une grande réputation de piété eut une vision qui lui annonçait que la main de Dieu allait s'appesantir sur la colonie. « Elle vit », rapporte l'annaliste, « quatre démons furieux, aux quatre côtés des terres voisines de Québec, qui les secouaient si rudement, qu'ils se proposaient de renverser toute la colonie. En même temps, elle aperçut un jeune homme d'un air majestueux qui montra l'autorité qu'il avait sur ces spectres, en ce qu'il les arrêta un peu de temps, puis il leur lâcha la bride, et elle entendit les démons qui disaient que ce qui allait arriver convertirait tous les pécheurs, mais que ce ne serait que pour un temps, et qu'ils avaient bien des moyens pour les ramener dans le chemin du vice ». Cette vision est rapportée dans des termes presque identiques par le P. Lalemant, dans la Relation de 1663, et par la Mère de l'Incarnation. Déjà la Mère Catherine de Saint-Augustin avait fait connaître à plusieurs reprises les pressentiments qu'elle avait au sujet des châtiments de Dieu sur la Nouvelle-France.

Elle pria encore, lorsque, vers cinq heures et demie du soir, on sentit dans toute l'étendue du Canada un frémissement de la terre, suivi d'un bruit ressemblant à celui que feraient des milliers de carrosses, lourdement chargés et roulant avec vitesse sur des pavés. Bientôt cent autres bruits se mêlèrent à ces deux premiers: tantôt l'on entendait le pétilllement du feu dans les greniers, tantôt le roulement du tonnerre, ou le mugissement des vagues se brisant contre le rivage; quelques fois on aurait dit une grêle de pierres tombant sur les toits; le sol se soulevait et s'affaissait d'une manière effrayante; les portes s'ouvraient et se fermaient avec bruit; les cloches des églises et les timbres des horloges sonnaient; les maisons étaient agitées, comme des arbres lorsque le vent souffle violemment; les meubles se renversaient, les cheminées tombaient, les murs se lézardaient; les glaces du fleuve, épaisses de trois ou quatre pieds, étaient soulevées et brisées comme dans une soudaine et violente débâcle. Les animaux domestiques témoignaient leurs craintes par des cris, des beuglements, des hurlements; les poissons eux-mêmes étaient effrayés, et, au milieu de tous les sons discordants, l'on entendit les rauques soufflements des marsouins aux Trois-Rivières, où jamais on n'en avait vu auparavant.

L'agitation était irrégulière: un moment, on sentait sous ses pieds des mouvements saccadés et fort rudes; puis ce n'était plus qu'un balancement, comme celui qu'on éprouve sur un gros vaisseau bercé par les vagues; plusieurs ressentirent des soulèvements de cœur semblables à ceux que cause le mal de mer. La première secousse dura près d'une demi-heure; cependant sa plus grande force ne se déploya que pendant un petit quart d'heure, ou, selon le « Journal des Jésuites », l'espace de deux « misères ». M. d'Avaugour lui donne une durée un peu moindre. « Nous avons eu », écrivait-il, « un tremblement de terre qui a duré près d'un demi-quart d'heure, assez fort pour nous favoriser à un bon acte de contrition ». — Il ajoutait: « Comme ces choses non communes rangent parfaitement les chrétiens à leur devoir, il est à croire que dans le cœur des autres, elles portent puissamment la terreur et la crainte, particulièrement parmi cette canaille d'Américains, habitués de sacrifier au démon pour savoir l'avenir ». En effet la terreur fut générale parmi les chrétiens, comme parmi les payens.

Chez les Français, les uns croyaient à un incendie, d'autres saisissaient leurs armes, persuadés que les Iroquois arrivaient pour les attaquer. Plusieurs se prosternaient à terre, et imploraient la miséricorde de Dieu; quelques-uns couraient aux églises afin de se confesser, et c'étaient surtout ceux qui avaient déjà commencé à célébrer le carnaval. Les Montagnais et les Algonquins chrétiens croyaient que les démons avaient été lâchés sur la terre, pour les punir de leur ivrognerie. Des sauvages payens s'imaginèrent que les âmes de leurs ancêtres s'agitaient pour rentrer en possession de leurs anciennes terres de chasse; dans cette pensée, ils firent plusieurs décharges de mousqueterie, afin de les éloigner et de les forcer à retourner au pays des âmes.

La première secousse fut le prélude de plusieurs autres: pendant la nuit suivante, une personne en compta trente-deux, dont six seulement furent bien sensibles. Le foyer des feux souterrains qui produisirent ce grand ébranlement paraît avoir été sous la chaîne des monts Laurentins, depuis le Labrador jusqu'à l'Outaouais; de là, le mouvement s'étendit jusque dans la Gaspésie, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Hollande et l'Acadie, mais en diminuant d'intensité à mesure qu'il s'éloignait du point de départ. D'après les renseignements les plus authentiques, on peut constater qu'une superficie de plus de quarante mille lieues fut, à la même heure, plus ou moins agitée. Ce premier tremblement de terre fut suivi d'une suite d'ébranlements semblables, qui continuèrent jusque vers la fin d'août, c'est-à-dire, pendant six mois et demi. « Il est vrai », dit le P. Lalemant, « que les secousses n'étaient pas toujours également rudes. En certains endroits, comme dans les montagnes que nous avons à dos, le tintamarre et le trémoussement y ont été perpétuels pendant un long temps; en d'autres endroits, comme à Tadoussac, il y tremblait d'ordinaire deux et trois fois le jour avec de grands efforts, et nous avons remarqué qu'aux lieux plus élevés l'émotion était moindre qu'au plat pays.

La présence des feux souterrains se manifesta de diverses manières et dans des lieux très éloignés les uns des autres. Aux environs des Trois-Rivières, l'atmosphère devenait parfois fort lourde; quoiqu'on fut au milieu de l'hiver, des bouffées d'une chaleur étouffante se succédèrent pendant toute la nuit du cinq au six février. L'on vit de grosses fumées et des jets de boue et de sable s'élever au-dessus des eaux du fleuve, vis-à-vis de Québec. A Tadoussac, il tomba des cendres, qui couvrirent le sol à une épaisseur de plus d'un pouce. Pendant plusieurs mois, l'on aperçut dans les airs un grand nombre de météores ignés, sous la forme de lances, de boules, de serpents. Les habitants de la côte de Beauré remarquèrent un globe étincelant s'étendant au-dessus de leurs champs, comme une grande ville dévorée par l'incendie; leur terreur fut extrême, car ils crurent qu'il allait tout embraser. Le météore traversa cependant le fleuve sans causer de mal, et alla se perdre au-delà de l'île d'Orléans. Pendant l'été, les exhalaisons brûlantes qui sortaient du sein de la terre produisirent une si grande sécheresse, que les herbes et les blés jaunirent, comme s'ils eussent été arrivés à leur maturité.

Des ébranlements si longs et si violents, dans l'intérieur de la terre durent nécessairement amener bien des bouleversements à la surface. Des sauvages et des français rapportèrent que dans le Saint-Maurice, à cinq ou six lieues des Trois-Rivières, des côtes fort escarpées furent aplanies, ayant été enlevées de dessus leurs bases et, pour ainsi dire, déracinées jusqu'au niveau de l'eau. Ainsi renversés dans la rivière avec des massifs d'arbres, ils formèrent une puissante digue; les eaux arrêtées s'élevèrent, se répandirent sur les rivages, minèrent les terres éboulées et les entraînent en si grande abondance vers le Saint-Laurent, que sa couleur en fut entièrement changée pendant plus de trois mois. Le sol léger et sablonneux du pays qui avoisine le Saint-Maurice et le Bastiscan céda facilement à l'action des eaux, du dégel et des secousses, bien des changements s'opèrent sur leurs rivages. De nouveaux lacs se formèrent, des côtes s'affaissèrent, des sauts furent aplanis, de petites rivières disparurent, de grandes forêts furent renversées.

Depuis le cap Tourmente jusqu'à Tadoussac, la physionomie de la côte fut gravement modifiée dans

plusieurs localités. Près de la baie Saint-Paul, une colline isolée, ayant environ un quart de lieue de tour, descendit sous les eaux et en ressortit pour former un îlot; vers la pointe aux Alouettes, un grand bois se détacha de la terre ferme, glissa sur les rochers jusque dans le fleuve, où, pendant quelque temps, les arbres restèrent droits, élevant leurs cimes verdoyantes au-dessus des eaux.

Les secousses du tremblement de terre se firent sentir sur le fleuve plusieurs fois durant l'été. Au mois de juin, la chaloupe du sieur de Lespinay remontait à Québec, portant la secrétaire du gouverneur, M. Mazé, qui s'était embarqué à Gaspé. Lorsqu'elle approchait de Tadoussac, elle commença tout d'un coup à trembler et à s'agiter d'une manière étrange, le flot la soulevait fort haut et la laissant retomber à des intervalles irréguliers. Comme aucun des passagers n'avait jamais rien éprouvé de semblable, tous restèrent surpris et effrayés. Au milieu de leur étonnement, ils tournèrent les yeux vers la terre, et virent une montagne s'ébranler, tourner, et s'abîmer, de sorte que le sommet se trouvait au niveau du sol environnant. Dans leur frayeur, ils se hâtèrent de gagner le large, craignant que quelques débris ne fussent lancés jusques sur leur chaloupe. Un grand navire, suivant la même route peu de temps après, fut fortement ébranlé; saisis de terreur, les matelots et les passagers se jetèrent à genoux pour se préparer à la mort. Ils voyaient les eaux du fleuve agitées, tourmentées dans toutes les directions, et ils ne pouvaient s'expliquer un mouvement qu'ils n'avaient jamais remarqué auparavant.

Ce qui étonna grandement, c'est qu'au milieu de tous les bouleversements, par une protection particulière de Dieu, personne ne fut blessé, aucune maison ne fut renversée. Toutefois l'effet moral n'en fut pas moins grand sur les consciences même les plus endurcies. « Quand Dieu parle », dit la Relation de 1663, « il se fait bien entendre, surtout quand il parle par la voix des tonnerres ou des tremble-terre, qui n'ont pas moins ébranlé les cœurs endurcis que nos plus gros rochers, et ont fait de plus grands remuements dans les consciences que dans nos forêts et sur nos montagnes ». La pensée que la fin du monde arrivait s'était emparée des esprits: aussi, se croyant aux portes de l'éternité, chacun se préparait au jugement dernier. Le mardi gras et le mercredi des cendres ressemblaient au jour de Pâques, par le grand nombre de personnes qui s'approchèrent de la sainte table. Tout le temps du carême continua de présenter le spectacle le plus édifiant: les ennemis se réconciliaient, des restitutions se faisaient, on se livrait de toutes parts à des œuvres de pénitence et de charité.

Il n'est pas surprenant qu'au milieu de la frayeur générale, bien des personnes aient cru voir des prodiges dans des choses fort ordinaires, que leur imagination défigurait. C'étaient tantôt des spectres épouvantables, tantôt un feu, ayant la figure d'un homme qui vomissait des flammes; l'on entendait dans les airs des clameurs, des hurlements, des plaintes, des menaces. Les profondes solitudes de la Nouvelle-France, ses vastes et sombres forêts, les légendes mystérieuses des tribus sauvages étaient bien propres à inspirer aux colons français un penchant au merveilleux, penchant que durent alors augmenter les effrayantes convulsions de la nature. Des circonstances semblables avaient produit les mêmes effets sur les habitants de la Nouvelle-Angleterre. C'est la remarque que fait l'historien Hutchinson: « Je pourrais », dit-il, « d'après les manuscrits et les documents imprimés, recueillir, dans les différentes parties du pays et à diverses époques autant de prodiges qu'il en faudrait pour remplir un petit volume ».

Laissant de côté les quelques exagérations que la crédulité populaire a pu ajouter à la vérité des faits, il reste une masse suffisante de témoignages respectables pour nous prouver que le tremblement de terre, arrivé en 1663, fut remarquable par son intensité, par sa longue durée, par les circonstances extraordinaires qui le précédèrent et l'accompagnèrent. Dans des vues providentielles, Dieu voulut que ce bouleversement de l'ordre physique, servit à rétablir l'ordre moral, gravement compromis dans le Canada par les excès des deux dernières années.

A travers la mode

La toilette de la demoiselle d'honneur doit être simple, dans une note gracieuse pourtant, et faite d'un tissu délicat. Vous comprenez, mesdemoiselles, qu'il ne s'agit pas d'éclipser la mariée, mais qu'il faut se faire belle juste assez pour pouvoir l'approcher, lui tenir son bouquet et lui fixer son voile.

La vignette ci-contre, en soie ou en mousseline, ornée de médaillons brodés à jour, semble réunir les qualités de l'emploi.

La fillette aux fleurs, qui sème des roses sous les pas de la jeune épousée, est vêtue de linon brodé. Elle pourrait aussi bien représenter le mois de Mai, qui met des fleurs sur la terre et de la joie dans les coeurs.

Quelques notes, maintenant, à l'usage des autres personnes qui assisteront à la cérémonie. Outre la mousseline et le linon brodé, l'on portera beaucoup de voile sur dessous de soie, des voiles unis ou imprimés, rayés et quadrillés, des mouchetés et des brodés dont on fera des toilettes ravissantes.

Avec le voile, on verra des draps légers, souples, comme le satin Liberty, formant des plis soyeux d'une harmonie artistique. C'est à dessein que j'emploie ce mot "artistique". L'art est, en effet, inséparable de la mode. Celle-ci n'est seyante que si elle suit les conseils de l'art et n'essaye pas de lui imposer ses caprices.

Les couleurs les plus prisées sont le vieux rose, le gris argent et le violet franc, un peu cru. Beaucoup de damiers en noir et blanc, ce qui est tous les ans à la mode.

La tendance à assortir le chapeau à la mode ira en s'accroissant. Cela devient presque une règle générale, et les femmes distinguées l'adoptent avec enthousiasme, car cet arrangement met sur toute la personne un cachet d'élégance discrète, d'une grâce sérieuse et jolie.

La toque convient à un visage auquel le marquis ou le Gainsborough ne serait pas du tout avantageux.

La première chose à faire, si l'on veut être bien mise, c'est de se placer devant sa glace et de faire un scrupuleux examen de sa personne, de s'avouer crânement ses défauts afin d'y parer, d'en atténuer l'effet désavantageux. L'illusion dans laquelle on se complait est un tort. Il faut être franche avec soi-même; c'est le premier élément de la coquetterie légitime pratiquée avec intelligence. La coquetterie est une qualité aimable ou un défaut exécrationnel. Tout est affaire de mesure.

La mode dominante des robes princesses exclut de nos toilettes printanières les ceintures drapées. Cependant, la ceinture n'est pas abandonnée. Elle reste même l'ornement indispensable des costumes tailleur et des robes trotteur.

Les jeunes filles et les jeunes femmes à la taille mince et souple savent trop combien la ceinture fait valoir l'étroitesse de leur taille, accentue sa souplesse, met en relief son élégance. C'est pourquoi la ceinture coquette et jeune n'est pas près d'être délaissée.

Le choix est d'ailleurs aussi joli que varié des nouvelles ceintures. La ceinture de peau souple et drapée sera cet été encore une des grandes nouveautés. Les coloris de ces ceintures se font de plus en plus délicats. C'est ainsi que l'on verra sur les robes de linon blanc des ceintures en chevron drapé d'un ton rosé orangé absolument délicieux. Le vert amande, le vert empire sont également très élégants en ceintures. On parvient d'ailleurs à assortir très exactement les ceintures à la robe. Il existe des ceintures bleu marine, marron, de la couleur précise des costumes tailleur. Les

couleurs beige, tan, cuir, suède naturel, se trouvent plus aisément encore. Cette année, les grandes élégantes, qui veulent toujours innover, ont tenté de lancer la ceinture en peau de Suède ou en peau de Saxe. Il est certain qu'une haute ceinture en peau de Suède, de nuance suède naturel clair, accompagnant un costume tailleur en drap fin bleu foncé, compose un ensemble d'une belle élégance, sobre et distinguée. Mais, faut-il le dire, la ceinture en peau de Suède me paraît peu pratique. D'abord elle épaissit le tour de la taille — ce qui est un bien grave inconvénient, n'est-il pas vrai? — et puis, elle se ternit très vite et son nettoyage est difficile. La

d'or ou d'argent, avec sa frange de perles, transforme en un clin d'oeil une toilette. Une note, brillante, clinquante même, n'est pas à dédaigner.

Un col d'un tout autre genre, en velours, en panne, en satin blanc ou de couleur bleu pastel, feuille de rose, mandarine, mauve, etc., selon le teint, peut s'harmoniser avec les toilettes que l'on possède. Au bas du col droit est fixé un rabat de forme originale, étroit du haut, puis se découpant et s'élargissant du bas.

La garniture se compose de galons brodés avec une paillette au centre de chaque petit carré; des perles forment guirlande sur les bords et semblent rattacher le bas du rabat au pied du col.

Puis il y a encore les ridicules ou sacs-réticules. Les uns sont une sorte de bourse plate avec angles arrondis, montée par un joli fermoir "art nouveau". Des perles garnissent le dessus et les angles.

Les réticules ordinaires sont faits en soie brochée; sur le dessus on brode une gracieuse branche de fleurs, sur le côté un noeud avec des rubans faisant coulisse. Si le sac doit servir le jour, il sera fort pratique en soie noire; pour le théâtre, au contraire, nous le voudrions blanc avec broderie de tons naturels.

La cravate est toute simple, terminée seulement aux extrémités par un galon de jours et par des effilés de soie; le tour de l'encolure est également ajouré, mais on pourrait aisément remplacer ces jours par un galon brodé.

Le grand col pèlerine qu'il nous reste à décrire peut se faire en soie souple: pongée, liberty, louisine, ou bien en nansouk ou batiste; ce deviendrait alors un vrai col lingerie, car les entre-deux se choisiraient lavables: valenciennes, point de Paris, et tandis qu'avec la soie c'est plutôt l'irlande qui ferait bon effet. Entre les entre-deux de dentelle, les bandes sont bouillonnées, puis c'est un haut volant formant berthe qui est cerné à hauteur d'ourlet par un entre-deux. Ce col conviendrait aussi bien aux jeunes femmes qu'aux jeunes filles.

Le genre tussor à pois blancs satinés paraît également appelé au succès, il fera d'exquises robes, malgré la simplicité primitive de l'étoffe.

La mode procède rarement par brusques changements et transformations radicales, c'est ainsi que nous voyons bien souvent les tissus, les garnitures d'une saison qui ont été en faveur, influencer la saison suivante. Cette année encore, le blanc dominera de tous côtés, en laine, en coton, en broderie de tous genres, broderie plumetis et broderie Suisse, car on fera un peu moins de broderie anglaise; si vous aimez la broderie à la main, mettez-en partout, la mode vous en permet l'abus. J'en parle donc pour bien préciser le rôle; elle sera mélangée aux grosses dentelles, aux Irlandaises, aux fines Valenciennes, et il est peu de combinaisons où elle ne trouve une place. Les toiles brodées, les broderies

mélangées pompadour, donneront lieu à de ravissantes dispositions pour gilet, cols, empiècements et petits revers. Je noterai dans ce genre une gentille innovation; des fleurs de dentelles se mélangent aux broderies de couleur et venant leur ajouter, en relief, la légèreté de leurs pétales soulevés.

Sur quelques robes du soir, nous voyons, en ce moment, des rubans faits de petites perles de couleur en gracieuse mosaïque, où nous retrouvons encore tous les tons fleuris.



DEMOISELLE D'HONNEUR ET FILLETTE AUX FLEURS

ceinture en suède blanc, à cause de cela, n'est presque pas portable. Sur les costumes de toile blanche, la ceinture en toile assortie ornée de piqûres, ou mieux encore brodée, est une gracieuse nouveauté. Sur la robe de toile brodée au plumetis à la main, avec mélange de broderie anglaise, la ceinture est du plus élégant effet. Elle ne grossit pas la taille, dont elle épouse nettement le contour, et ses jolies broderies sont, pour le costume entier, un ornement de plus.

Un joli hausse-col en satin blanc brodé et pailleté

Notre-Dame de Bonsecours de l'Islet

Tous ceux qui, comme nous, ont passé d'heureux moments sur les rives du Bas Saint-Laurent, savent quels charmes elles possèdent. On s'y trouve en pleine province de Québec, au sein de populations rurales absolument typiques, affables et laborieuses, toujours prêtes à serrer la main du voyageur qui, en passant, leur donne un amical bonjour.

D'une rive à l'autre du grand fleuve, le regard se perd sur un décor de rêve.

La brise s'élève ou mollit tour à tour, des "barges" chargées de produits agricoles remontent ou redescendent le fleuve, enflant leurs voiles, aussi blanches que l'aile des goélands.



M. l'abbé EM. DIONNE,
Curé de l'Islet

Parfois, un transatlantique passe, et les échos des campagnes répercutent les appels de sa sirène.

Sur les "battures", la vague vient mourir en clapotant, et on hume à pleins poumons la vivifiante brise de mer, que sature d'un arôme spécial la marée de l'Atlantique, laquelle atteint l'île d'Orléans.

Rien, lorsque l'on voit ces plages en été, ne rappelle leur aspect hivernal. On dirait qu'une fée a passé par là.

Sur le Saint-Laurent, une navigation très moderne évoque la grande activité de notre époque ; à terre, à peine à quelques arpents de l'observateur, le laboureur, à sa charrue, éveille des visions archaïques dignes de la plume de Virgile.

C'est, voyez-vous, qu'il s'agit de l'une des zones les plus fertiles de la Nouvelle-France. Si nous osions, nous dirions que le sol est, en ces parages, aussi généreux que le cœur de l'habitant qui le fouille, ou que celui du marin qui le quitte pour se livrer à des pêches presque miraculeuses.

Tenez, arrêtons-nous, et causons aujourd'hui, chers lecteurs, d'une des plus vieilles paroisses canadiennes-françaises, nous avons nommé Notre-Dame de Bonsecours de l'Islet, nous inspirant partiellement, pour les notes documentaires qui suivent, d'une plaquette de M. Pierre-Georges Roy, écrite au sujet de cette paroisse.

Voici ce qu'en dit l'estimable auteur précité :

La paroisse actuelle de l'Islet fut concédée en deux seigneuries.

La première, d'une lieue de front sur deux lieues de profondeur, touchant par son extrémité nord-est à la seigneurie de Port-Joly, fut concédée le 17 mai 1677 à Geneviève Couillard, veuve du sieur du Tertre. Dans certains actes de notaires, cette seigneurie est appelée "l'Islet Saint-Jean" ; d'autres la nomment tout simplement "Saint-Jean".

L'autre concession, bornée à son extrémité nord-ouest par la seigneurie de Vincelotte (Cap Saint-

Ignace), fut accordée par l'intendant Duchesneau, le 1er juillet 1677, au sieur Jean-François Bélanger. Elle contenait environ une lieue et demie de front sur deux lieues de profondeur. On désigna la seigneurie de Bélanger sous le nom de "Bonsecours".

Au pied du quai actuel de l'Islet, placé à huit arpents de l'église, il y a, à l'est, un rocher s'élevant à une quarantaine de pieds environ au-dessus du niveau des hautes marées. Ce rocher a un peu plus de quatre arpents de longueur sur cent cinquante pieds de largeur. Autrefois, il se trouvait entièrement entouré des eaux du fleuve. Il formait alors une petite île, un îlet, mot que l'on prononçait "ilette". Ce nom servit d'abord à désigner la seigneurie de la veuve du Tertre. Plus tard il s'étendit à la paroisse formée des deux seigneuries de l'Islet et de Bonsecours.

La situation avantageuse et la fertilité du sol de ces deux seigneuries y attirèrent aussitôt les colons. En 1701, on trouve déjà sur les domaines de la veuve du Tertre et du sieur Bélanger une vingtaine de familles. On y voit des Bélanger, des Rouleau, des Cloutier, des Larouche, des Marchand, des Langeher, des Lavergne, des Fortin, des Lessard, des Caron, des Leclerc, etc., etc.

Les courageux colons de Bonsecours et de l'Islet reçurent dès l'origine de leur établissement la visite du missionnaire envoyé par l'évêque de Québec. Il est bien probable que le ministre de Dieu célébrait les saints mystères dans la maison du seigneur Bélanger, mais il n'en est pas fait mention dans les notes restées dans les archives de la paroisse.

l'origine cent-vingt pieds de longueur par cinquante-six de largeur.

En 1830, M. le curé Bourget l'agrandit de quarante pieds. Il éleva deux belles tours ayant saillie



sur la façade et sur les côtés, chacune se terminant par des clochers assez jolis. C'est aussi à cette époque que fut construit le petit clocher qui est encore sur le rond-point. Dans chacun de ces trois clochers, M. Bourget plaça une cloche dont le son était bien agréable, mais un peu faible. Le carillon rendait les notes sol, la, si.

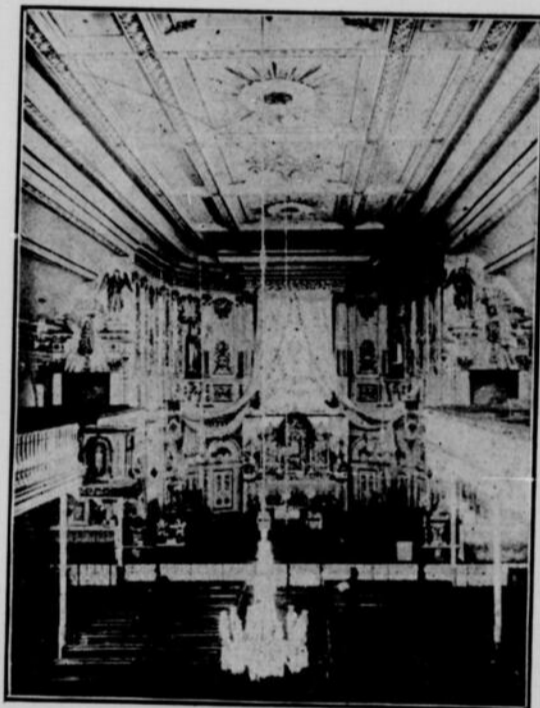
La façade un peu mesquine de 1830 fut considérablement agrandie et embellie en 1884, et les clochers des tours furent entièrement refaits. On donna les cloches, l'une à l'église de Saint-Cyrille, et les deux autres à celle de Saint-Eugène. De nouvelles cloches, fabriquées par MM. Mears et Cie, de Londres, pesant ensemble 4,086 livres, furent installées à leur place.

En 1898, on a construit des galeries latérales et on a fait toilette nouvelle à l'intérieur et à l'extérieur de l'église.

Le chauffage avec poêles est disparu en 1898 et 1899, et on a installé deux fournaies, l'une à vapeur pour l'église et l'autre à eau chaude pour la grande chapelle et la sacristie.

Dans le cours de la belle saison de l'année 1900, la Fabrique a fait construire un quai magnifique avec plate-forme et terrasse. On y a commencé des plantations d'arbres d'agrément qui feront du boulevard Bonsecours — c'est le nom qu'on a donné à ces terrassements — le plus joli endroit de l'Islet.

A la fin de décembre 1899, la population de l'Islet était de 2,264 âmes ; il y avait 1,690 communicants. Le nombre des familles était de 421, dont 181 de cultivateurs.



Intérieur de l'église

La première église de l'Islet fut construite en 1700, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la chapelle des morts, à l'entrée du cimetière. Ses dimensions étaient bien modestes : vingt-cinq pieds par vingt.

Cette église ne contenait que onze bancs. Quoique les paroissiens fussent alors peu nombreux, onze bancs ne pouvaient suffire à ceux qui venaient assister aux offices. Mais il leur restait la ressource qu'on n'a pas perdue dans la plupart des églises du pays, celle d'entendre la messe debout dans les allées ou en arrière des bancs.

C'est M. Louis Mathieu, premier curé du Cap Saint-Ignace et desservant de Bonsecours, qui fit bâtir ce petit temple.

Cette église, qu'on désigna longtemps sous le nom de chapelle des congréganistes, fut démolie en 1852. Avec la pierre qu'il en retira, M. le curé Delage fit construire le solage de la chapelle adjointe au pan nord-ouest de l'église. Elle n'a été terminée qu'en 1883.

En 1721-1722, à l'endroit même qu'occupe l'église actuelle, la deuxième église de l'Islet fut construite. Elle mesurait soixante-douze pieds de longueur par vingt-cinq pieds de largeur. Il y avait un retrait de dix pieds à l'entrée du chœur, cinq pieds de chaque côté. On y mit quarante et un bancs.

Elle fut bâtie sous la direction de M. Pierre Leclair, desservant de Bonsecours et du Cap Saint-Ignace.

En 1768, la deuxième église de l'Islet fut entièrement démolie pour faire place au temple actuel. Il fut construit par le curé Hingan. Il mesurait à



Eglise de l'Islet



Monument de l'Islet

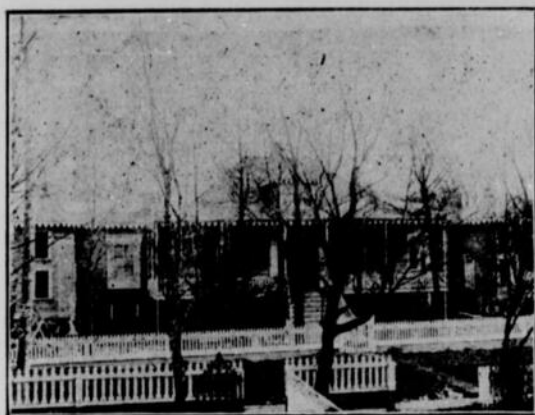


Couvent du Bon-Pasteur

Lorsque la paroisse de Saint-Eugène fut définitivement formée, en 1874, de deux rangs retranchés à l'Islet, il restait dans cette dernière paroisse 2,200 communicants.

On voit que la population a considérablement diminué dans le dernier quart de siècle. Peu de familles sont allées s'établir sur des terres nouvelles; presque toutes sont rendues dans les Etats-Unis ou dans les grandes villes du Canada.

Cette paroisse de l'Islet, dont M. Roy vient de nous retracer magistralement et l'origine, et l'évolution à travers les siècles, compte des institutions dont elle se réclame à bon droit, citons: le couvent des Dames du Bon Pasteur (de Québec) y établi en 1878, et le collège Commercial, tenu par les Frères



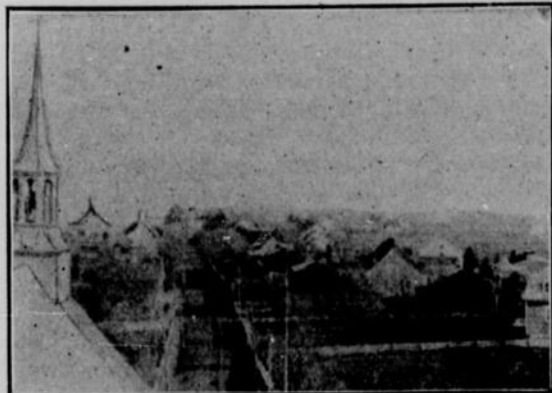
Résidence d'Eugène Casgrain

des Ecoles chrétiennes (de Montréal), construit à l'Islet en 1853.

Institutions qui, étant donnée la population du comté (15,000 âmes), et la juste renommée dont elles jouissent, sont considérablement fréquentées par la jeunesse studieuse de la région.

Par lui-même, tel qu'il est en ce moment, le village de l'Islet est un des plus jolis que nous ayons vu. Les demeures y sont admirablement bien entretenues, et possèdent cet aspect de gaieté et de confort que l'on trouve dans tous les districts ruraux où les produits de la mer s'ajoutent aux richesses du sol, pour faire prospérer une population éminemment laborieuse et probe.

Du reste, de nombreuses vues de l'Islet, que nous publions dans ces pages, confirmeront aux yeux de nos lecteurs ce que nous avançons ici.



Vue prise du dôme de l'église

La belle église de Notre-Dame de Bonsecours, dont les clochers se voient de loin, prouve, dès que l'on y pénètre, combien lui sont attachés les nombreux fidèles qui la fréquentent tous les dimanches. Sa décoration intérieure est vraiment remarquable, si l'on tient compte du milieu où s'élève ce temple du Seigneur.

M. l'abbé Em. Dionne est présentement curé de la paroisse de l'Islet; secondé dans son saint ministère par M. l'abbé Alphonse Doucet, vicaire. Que M. le curé Dionne, à qui nous devons une bonne partie des renseignements que nous donnons dans cette monographie, veuille bien accepter ici nos plus sincères remerciements, pour toute sa bonté qui nous a mis à même de renseigner nos lecteurs.

Cependant, nous regrettons vivement que sa modestie ne nous permette pas de donner sur son

compte le même genre de renseignements que nous publions à l'égard des précédents titulaires de la cure de l'Islet.

Nos lecteurs nous pardonneront cette omission, nous l'espérons, pour ne se souvenir que d'une chose, c'est que M. le curé Dionne a toutes les qualités spirituelles du chef d'une paroisse, jointes à celles d'un parfait homme du monde: affable, accueillant et bon, comme savent seuls l'être les prêtres de notre province.

A titre documentaire, nous donnons ci-après le nom des curés qui se sont succédés à la paroisse de Notre-Dame de Bonsecours, depuis sa fondation:

M. Joseph-Romain Dolbec (1745-1767). M. Dolbec, né à Québec le 10 mars 1717, fut ordonné prêtre le 23 septembre 1741. Il fut nommé, la même année, curé du Cap Saint-Ignace.

En 1745, M. Dolbec fut nommé à la cure de l'Islet



Collège Saint-François-Xavier

et chargé en même temps de la desserte de Saint-Jean Port-Joli. Il est le premier prêtre qui ait pris le titre de curé de l'Islet. Ses prédécesseurs, dont les premiers avaient toute la côte du sud à desservir, signaient simplement "missionnaires".

En 1767, M. Dolbec prit possession de la cure de l'Ange-Gardien, qu'il garda jusqu'à sa mort, le 10 décembre 1777. Il est inhumé dans l'église de l'Hôpital-Général de Québec.

M. Jacques Hingan (1767-1779). M. Hingan, né à Avranches le 6 février 1729, était fils de Jean Hingan et de Jeanne Jamany. Il fut ordonné prêtre à Québec le 17 novembre 1753. L'année suivante, il était nommé curé des Grondines, qu'il quittait, en 1762, pour aller à Saint-Jean Deschaillons.

C'est en 1767 que M. Hingan fut nommé curé de l'Islet avec la desserte du Cap Saint-Ignace, où il fit bâtir l'église en 1777.



Résidence de N. Lavoie

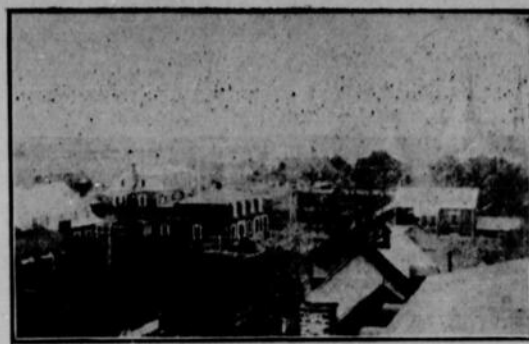
En 1779, il prenait la cure de Saint-Jean Port-Joli.

Il mourut à l'Islet le 19 août de la même année. Il est le premier prêtre inhumé à l'Islet. Lors de l'inhumation de M. Bourget, en février 1833, ses ossements furent trouvés près de la fenêtre du côté sud du chœur, entre le mur de l'église actuelle et celui de l'ancienne.

M. Paul-Ambroise Bédard (1779). Tous les actes des registres de l'Islet, du 5 avril 1779 au 6 octobre de la même année, sont signés "Bédard, ptre, desservant du Cap Saint-Ignace et de l'Islet". C'est probablement M. Paul-Ambroise Bédard, ordonné prêtre le 17 août 1777. Il mourut le 28 octobre 1780, à l'âge de vingt-six ans. Ses restes reposent dans la chapelle du séminaire de Québec.



Résidence de Raoul Lavoie



Vue prise du dôme du couvent

M. Jacques Panet (1779-1829). M. Jacques Panet, frère de Mgr Bernard-Claude Panet, naquit à Québec le 14 février 1754. Il fut ordonné prêtre le 29 mai 1779.

Le 11 octobre de la même année, M. Panet fut nommé curé de l'Islet, poste qu'il conserva jusqu'au 7 octobre 1829. En abandonnant le ministère, M. Panet ne quitta pas l'Islet. Il y demeura jusqu'à son décès, le 23 mai 1830. Il fut inhumé sous la marche du maître autel.

M. Pierre Bourget (1829-1833). M. Pierre Bourget était le frère aîné de Mgr Ignace Bourget. Il naquit à Saint-Joseph de Lévis, le 13 août 1786, et fut ordonné prêtre le 4 juin 1814. D'abord vicaire à Saint-Hyacinthe, il fut nommé en 1816 curé de Sorel, puis, l'année suivante, de Châteauguay, et, en 1822, de l'Isle-Verte et de Trois-Pistoles.

Le 11 octobre 1829, M. Bourget prenait possession



Le faubourg de l'Islet

de la cure de l'Islet. Il y mourut le 20 février 1833. Il fut inhumé dans le chœur de l'église, près de la fenêtre du côté de l'épître.

M. François-Xavier Delâge (1833-1881). M. Delâge-dit-Lavigueur, né au Cap-Santé, le 20 décembre 1805, fut ordonné prêtre le 6 juillet 1828. Il fut d'abord vicaire à Saint-Louis de Kamouraska.

Le 1er octobre 1832, il allait vicaire à l'Islet, sous M. Bourget, qu'il remplaça à sa mort, le 20 février 1833, d'abord comme desservant jusqu'au 1er octobre de la même année, puis comme curé. M. Delâge résigna sa cure le 1er octobre 1881 pour prendre un repos bien mérité. Il se retira à l'Islet, où il mourut le 12 août 1887. Il repose dans le sanctuaire, à l'endroit qu'il avait fait préparer dix-sept ans auparavant, sous le prie-Dieu du prêtre, du côté de l'épître, entre l'enceinte de l'ancienne église et celle de l'église actuelle.



Résidence de J. Thomas Pouliot

M. Charles-David Bacon, prédécesseur de M. le curé Dionne, est né à Saint-Pierre de la Rivière-du-Sud, le 1er mars 1840, du mariage d'Antoine Bacon et de Marie-Madeleine-Ange Fournier. Il fut ordonné prêtre à l'Islet, le 31 juillet 1864, avec M. Charles-Eugène Frenette, curé de Saint-Jean Port-Joli. M. Bacon a été successivement professeur au collège de Sainte-Anne de la Pocatière, desservant de Saint-Pierre de la Rivière-du-Sud (1873), curé de Notre-Dame de la Terrière (1876) et curé de Berthier-en-bas (1879). En 1881, son évêque le nommait curé de l'Islet.

(La suite à la page 64)

Le Père Plessis au Monument National

SOIRÉE DU 21 AVRIL 1906

Comme l'a dit fort justement le jeune président du cercle Ville-Marie, M. G. Lanctôt, E. E. D., en présentant hier soir, le Père Plessis au nombreux et sympathique auditoire qui était venu l'entendre au Monument National, la conférence que donne chaque année, sous les auspices du cercle, le prédicateur de la station du carême à Notre-Dame est pour Montréal un grand événement littéraire.

Aux pieds de la chaire de Notre-Dame il faut rester silencieux, le respect dû au lieu saint l'exige. On est bien aise d'avoir une bonne occasion de se reprendre et, dans la grande salle de notre Monument National, d'applaudir à tout rompre.

* * *

Elle était bien remplie la grande salle, hier soir. Le Père Plessis a dû comprendre une fois de plus que nous l'aimons beaucoup. Pour lui rendre un de ses mots — il les a cinglants parfois! — nous ne sommes pas capables d'aimer mieux!

Sûrement l'élite de notre monde catholique était là. Et d'avance se lisait sur les figures, dans l'éclat des regards et l'avenant des sourires, je ne sais quel témoignage de confiante sympathie.

Le Père avait gardé secret le choix du sujet qu'il allait traiter. Naturellement plusieurs avaient voulu deviner, et, pour nous confondre, nous la multitude, ils nous glissaient en confidence que le Père allait parler de Gavanarolle!

Mais non! le Père Plessis n'a pas évoqué le souvenir de son terrible frère, le dominicain de Florence, ami des Médicis. Il avait bien gardé son secret et les prophètes en ont été pour leurs frais!

C'était une conférence et non pas un sermon que le prédicateur de Notre-Dame nous apportait. Son exorde, justement parce que le sujet dont il voulait parler était encore inconnu de tous, fut comme une évocation en forme d'énigme du savant incomparable, que l'Angleterre et le Danemark et tant d'autres pays ont acclamé superbement et que notre Canada a voulu honorer aussi en donnant son nom à l'une de nos nouvelles terres: le canton Pasteur.

C'est de Pasteur, du savant d'abord, de l'homme ensuite que nous allions entendre parler, durant un peu plus d'une heure. Par un délicat artifice de style le conférencier nous présentait son héros sous l'appellation canadienne: "Canton Pasteur". Il prétendit se vouloir cacher derrière le biographe du grand homme, tout comme le biographe, paraît-il, a eu la vertu et le talent de disparaître derrière son héros! Mais le Père Plessis est resté bien lui-même. Les tableaux littéraires ou oratoires, à l'emporte-pièce, qui vous font battre le coeur et arrachent des bravos aux blasés eux-mêmes, les épithètes très justes qui peignent d'un trait l'homme ou la situation, les antithèses qui naissent d'elles-mêmes des enroulements du sujet et permettent "d'enfoncer le clou" tout cela déborde de l'âme du puissant orateur.

On sent qu'il aime son héros et il nous prouve qu'il a doublement raison. Parce que ce fut un savant d'abord et aussi parce que Pasteur fut un homme de coeur.

* * *

Dans la première partie de sa conférence, où il était question du savant, le Père Plessis, après l'exorde, s'assit à sa table. Il m'a semblé que cette position l'avait un peu gêné dans ses mouvements. Sa voix était encore un peu fatiguée, bien qu'il se soit reposé dix jours depuis Pâques. Mais elle est bien riche cette voix et bien sympathique. Elle souligne aux bons endroits les fumées fines et les allusions piquantes. Je ne sais rien de plus "taquin", par exemple, que le ton avec lequel le Père demandait à ces dames de lui pardonner l'énoncé de certaine formule scientifique.

Je ne le suivrai pas nous expliquant comment, chez Pasteur, la puissance d'imagination, féconde en lumineuses hypothèses, fut toujours balancée par une puissance égale de contrôle sur lui-même et de vérification des faits.

Qu'il me suffise de noter que tout cela nous était exposé avec une richesse de traits et un luxe d'anecdotes qui faisaient complètement oublier ce que l'argumentation peut toujours avoir de trop sec!

Je vois encore cette cage de poules à l'Académie des Sciences! Je ne sais quelle magie de style donnait aux modestes volailles, sur lesquelles Pasteur expérimentait comme sous nos yeux, une allure de héros d'épopée! Ah! c'est que Pasteur, si doux d'ordinaire, une fois sûr de lui, avait en main la massue d'Hercule pour confondre les ignorants ou les jaloux. Jusqu'aux poules qui, sous sa main, devenaient éloquentes pour faire triompher la vérité!

D'ailleurs ce n'était ni pour les titres, ni pour la richesse, ni par ambition d'arracher ses secrets à la nature que Pasteur travaillait. C'était pour faire du bien à ses frères les hommes. Ainsi le Rév. Père annonçait la seconde partie de son travail: la part

de l'homme, de son coeur surtout, chez Pasteur.

* * *

Ce fut la plus belle partie. Cette fois le Père Plessis parla debout tout le temps et il fit bien.

Il aime ses parents, le grand Pasteur, avec une aimable simplicité, sa mère qui lui avait légué ses enthousiasmes, et son père de qui il avait pris de si opportunes leçons de patience.

Il aime son épouse aussi — Marie Laurent — qui fut vraiment "associée de sa vie humaine et divine, selon le mot du philosophe antique, et il aime ses enfants, ses petites filles qu'il perdit jeunes, pour la plupart, qu'il pleura de toute la puissance de ses larmes.

Larmes fécondes, par exemple, c'est justement parce qu'il avait souffert, lui, qu'il voulut empêcher tant d'autres de souffrir, qu'il travailla noblement à arracher à la mort tant de petits êtres, qu'il lutta pour conserver aux berceaux de France leur petit peuple d'occupants!

Il aime sa patrie aussi, jusqu'à renvoyer ses parchemins de docteur d'une université allemande, au lendemain de 70. Mais ce citoyen dévoué à son pays que, comme lui, il voulait voir "hors concours" toujours, n'avait rien du "chauvin" et du "jingo". Par le coeur il était citoyen du monde entier.

Comme c'est dommage de défigurer toutes ces belles choses en en parlant! Que de magnifiques envolées le Père nous fit entendre sur ce thème que nous avons exposé trop brièvement.

Quel cri de l'âme quand il salue la France, la France malheureuse! Quelle scène que celle qui fait palpiter sous nos yeux Pasteur un tube de verre à la bouche, aspirant de la gueule d'un boule-dogue enragé le virus dont il se servira pour guérir tant de malades! Quelle superbe antithèse il rapporte entre Pasteur et Renan parlant tous les deux à l'Académie française de Littré! Renan, le souple et avisé maître qui se dérobe toujours et Pasteur l'homme positif qui parle de ce qu'il a vu... et qui, pour le reste, s'en remet à Dieu, content de prendre place dans "la vieille et éternelle barque de l'Eglise", gardienne de sa foi.

Pour finir, ce fut, de la part du si distingué conférencier un appel aux jeunes gens au travail, au travail que Pasteur a tant aimé et tant recommandé.

Et ce fut grand et ce fut beau!

* * *

L'orchestre Hardy et M. Jos. Saucier, le populaire baryton, ont donné à la partie musicale la note distinguée qui convenait.

Son Honneur le lieutenant-gouverneur Jetté a dit avec infiniment d'esprit le mot de remerciement au cher Père Plessis.

On remarquait beaucoup de prêtres à cette conférence du célèbre dominicain, et, aux premiers rangs, dans la loge même du président d'honneur, le lieutenant-gouverneur Jetté, Mgr Bruchési et Mgr Racicot, M. le supérieur de Saint-Sulpice et M. le curé Troie.

JEAN CANADIEN.

Le parler canadien — Ses dangers

Le Canadien-français a deux choses sacrées à défendre en Amérique: sa langue et sa foi; deux choses si intimement liées dans son âme et dans sa vie, que de l'aveu de tous et après expérience faite, les dangers de l'une sont devenus les dangers de l'autre. Chacun sent, que le jour où le doux parler des aïeux aura cessé de retentir sur les bords du Saint-Laurent, les "cloches d'argent" des Canadiens auront fini de se profiler avec leur croix latine et leur coq gaulois sur les eaux du grand fleuve.

Je ne lance point cette lapalissade avec la prétention gourmée et prudhommeuse de découvrir l'Amérique. Mais est-il rien comme les vieilles vérités, même à notre époque de modernisme, pour valoir les nouvelles? La doctrine nationale d'un peuple se réduit à quelques axiomes, quintessences des traditions auxquelles seuls les peuples qui ont le bon sens de se tenir, sont les peuples d'avenir. Répétons donc quelquefois sans peur, sans lassitude, les vieilles vérités; elles seront toujours assez neuves si ce sont elles, en somme, qui doivent préparer et assurer le salut de la race. A-t-on besoin d'apprendre du reste, comme les idées chez nous — sans doute parce qu'elles ne vont pas encore en chemin de fer — sont lentes à rejoindre le bout de leur chemin, et qu'en conséquence ils les faut relancer toujours, même quand elles ont vieilli, s'il reste encore en un coin de la patrie, des âmes qui ont besoin d'être éclairées, qui attendent qu'on les exhorte à l'action?

Celle que j'énonçais tout à l'heure, je l'ai rappelée parce qu'ils me semble — ne fait-il que me sembler? — que tout en reconnaissant le rôle nécessaire de la langue dans la conservation de la foi du peuple canadien-français, on ne donne pas à la première, l'attention, le zèle intelligent et actif, que mérite la

grandeur de sa mission, ne fût-ce qu'à ce point de vue exclusif. Le maintien, la défense, la glorification de la langue française, convenons-en de bon gré, sont questions vitales pour nous bien plutôt dans les discours d'apparat et dans les harangues "grammophoniques" des réjouissances de juin, que dans les préoccupations de la vie quotidienne, et dans les manifestations d'un civisme pratique. Le moins que nous devrions faire, le devoir de tous ceux qui tiennent à la main le clairon des luttes publiques, ce serait de tenir constamment l'esprit du peuple en éveil sur les périls de sa langue. Cette conscience du danger toujours debout prépare au fond des âmes on ne sait quelle somme de résistances passive, qui aux jours des luttes plus ardentes, deviendra de la gaillarde et généreuse combativité.

Et il est bien toujours debout le danger. Dans sa remarquable conférence sur "La langue française au Canada", lue devant l'Union Catholique de Montréal, le 10 mars 1901, Monsieur Tardivel pouvait dire: "On n'a pas renoncé au projet de faire du Canada un pays exclusivement de langue française. Un journal plus audacieux que les autres disait naguère qu'il faudrait abolir l'usage officiel du français, non seulement à Ottawa, mais même à Québec". Et le conférencier poursuivait: "Tous nos adversaires n'expriment pas aussi ouvertement leur pensée; mais, soyons persuadés que, parmi les Anglais qui nous entourent, beaucoup désirent ardemment voir disparaître la langue française du sol canadien. C'est qu'elle forme obstacle à la réalisation de leurs rêves. Impossible pour eux, ils le sentent bien, de détruire la foi catholique tant que restera debout un des principaux boulevards de cette foi au Canada: la langue de nos mères, la langue de nos premiers missionnaires de nos guides les plus illustres, de nos glorieux martyrs — la langue des Champlain, des Brébeuf, des Laval, des Plessis, des Bourget!"

Le premier et le plus grand péril que court le parler français au Canada, c'est peut-être notre fausse sécurité trop fortement dosée d'optimisme et de somnolence. Parce qu'on ne taxe plus l'attachement à notre langue de "préjugé étroit et déraisonnable", qu'il n'est plus question de la mettre à la porte des parlements — et est-ce bien sûr? — que le temps est passé où l'on devenait de la race "inférieure" rien que pour parler la langue de la France, et où la survivance de la population française était regardée comme devant être nuisible à la prospérité d'une colonie britannique, nous vivons comme si le pacifisme avait été inventé pour nous, comme si l'ennemi n'était pas toujours à nos portes. C'est alors qu'on se demande si quelques cris de guerre ne feraient pas bien parfois de venir soulever la tête des léthargiques de dessus le mol oreiller où ils osent dormir sans cauchemar.

Il ne faut pas nier, certes, les efforts généreux, et qui mieux est, intelligents qui se font en certains lieux. Mais, je me demande si ces efforts ne sont pas trop isolés; si ceux qui prêchent le devoir ne prêchent pas un peu dans le désert; si ceux-là ne sont pas des plus apathiques qui devraient être les plus ardents. Ne sommes-nous pas atteints sur cette question comme sur tant d'autres de cet affreux "j'menfichisme" qui fait qu'on s'en remet toujours pour le devoir social, sur je ne sais quelle collectivité abstraite; comme si le bon fonctionnement de la société et la conservation du patrimoine national ne dépendait pas d'abord de l'accomplissement quotidien et intégral par chacun du devoir individuel.

Les dangers de l'heure actuelle ne sont pas formidables. Mais non plus, ce ne sont pas toujours les plus retentissants qui sont les plus à redouter. Un peuple ne perd pas sa langue tout à coup, à la suite d'un cataclysme soudain, par la vertu d'un décret politique. C'est graduellement et silencieusement que se fera la proscription du français en ce pays. Ce sera pour n'avoir pas attentivement veillé sur les mille et un détails souvent insignifiants pris séparément, mais qui forment un tout formidable, qu'un jour la dernière génération des Canadiens-français en Amérique soudra le dernier anneau de la tradition nationale, et écrira la dernière page d'une histoire que sa postérité viendra lire dans une langue étrangère.

Ce n'est donc pas contre les coups soudains que nous devons nous prémunir, et avec la prévision d'un avenir de vingt-cinq ans que nous devons veiller, lutter et travailler. Il faut plus qu'un demi-siècle à un peuple pour oublier sa langue. Ce qu'il faut surveiller, c'est l'indifférence coupable qui nous fermerait les yeux sur les symptômes d'un mal sourd et à peine sensible mais qui aboutirait graduellement au cataclysme.

Notre langue, sachons-le, n'aura plus dans l'avenir, de pires ennemis que nous-mêmes. Et si le français doit jamais disparaître du Canada, c'est par nous et par nous d'abord, qu'il aura été mis à la porte.

LIONEL MONTAL.

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'Académie française

(Suite)

—Je ne trouve rien que la neige.

La situation était terrible; sans doute mon maître s'était égaré et ce n'était pas là que se trouvait la carrière qu'il cherchait.

Quand je lui eus dit que je ne trouvais pas les ornières, mais seulement la neige, il resta un moment sans répondre, puis appliquant de nouveau ses mains contre le mur, il le parcourut d'un bout à l'autre. Capi qui ne comprenait rien à cette manœuvre, aboyait avec impatience.

Je marchai derrière Vitalis.

—Faut-il chercher plus loin?

—Non, la carrière est murée.

—Murée.

—On a fermé l'ouverture, et il est impossible d'entrer.

—Mais alors ?

—Que faire, n'est-ce pas? je n'en sais rien, mourir ici.

—Oh! maître.

—Oui, tu ne peux pas mourir, toi, tu es jeune, la vie te tient: eh bien! marchons, peux-tu marcher?

—Mais vous ?

—Quand je ne pourrai plus, je tomberai comme un vieux cheval.

—Où aller ?

—Rentrer dans Paris, quand nous rencontrerons des sergents de ville nous nous ferons conduire au poste de police; j'aurai voulu éviter cela; mais je ne veux pas te laisser mourir de froid; allons, mon petit Remi, allons, mon enfant, du courage!

Et nous reprîmes en sens contraire la route que nous avions déjà parcourue. Quelle heure était-il? Je n'en avais aucune idée. Nous avons marché longtemps, bien longtemps et lentement. Minuit, une heure du matin peut-être. Le ciel était toujours du même bleu sombre, sans lune, avec de rares étoiles qui paraissaient plus petites qu'à l'ordinaire. Le vent, loin de se calmer, avait redoublé de force; il soulevait des tourbillons de poussière neigeuse sur le bord de la route et nous la fouettait au visage. Les maisons devant lesquelles nous passions étaient closes et sans lumière; il me semblait que si les gens qui dormaient là chaudement dans leurs draps avaient su combien nous avions froid, il nous auraient ouvert leur porte.

En marchant vite nous aurions pu réagir contre le froid, mais Vitalis n'avancait plus qu'à grand-peine en soufflant; sa respiration était haute et haletante comme s'il avait couru. Quand je l'interrogeais, il ne me répondait pas, et de la main, lentement, il me faisait signe qu'il ne pouvait pas parler.

De la campagne nous étions revenus en ville, c'est-à-dire que nous marchions entre des murs au haut desquels çà et là se balançait un réverbère avec un bruit de ferraille.

Vitalis s'arrêta: je compris qu'il était à bout.

—Voulez-vous que je frappe à l'une de ces portes? dis-je.

—Non, on ne nous ouvrirait pas; ce sont des jardiniers, des maraîchers qui demeurent là; ils ne se lèvent pas à cette heure. Marchons toujours.

Mais il avait plus de volonté que de forces. Après quelques pas il s'arrêta encore.

—Il faut que je me repose un peu, dit-il, je n'en puis plus.

Une porte s'ouvrait dans une palissade, et au-dessus de cette palissade se dressait un grand tas de fumier monté droit, comme on en voit si souvent dans les jardins des maraîchers; le vent, en soufflant sur le tas, avait desséché le premier lit de paille et il en avait éparpillé une assez grande épaisseur dans la rue, au pied même de la palissade.

—Je vais m'asseoir là, dit Vitalis.

—Vous disiez que si nous nous asseyons, nous serions pris par le froid et ne pourrions plus nous relever.

Sans répondre, il me fit signe de ramasser la paille contre la porte, et il se laissa tomber sur cette litière plutôt qu'il ne s'y assit; ses dents claquaient et tout son corps tremblait.

—Apporte encore de la paille, me dit-il, le tas de fumier nous met à l'abri du vent.

A l'abri du vent, cela était vrai, mais non à l'abri du froid. Lorsque j'eus amoncelé tout ce que je pus ramasser de paille, je vins m'asseoir près de Vitalis.

—Mets toi tout contre moi, dit-il, et mets Capi sur toi, il te passera un peu de sa chaleur.

Vitalis était un homme d'expérience, qui savait que le froid dans les conditions où nous étions, pouvait devenir mortel. Pour qu'il s'exposât à ce danger, il fallait qu'il fût anéanti.

Il l'était réellement. Depuis quinze jours, il s'était couché chaque soir ayant fait plus que sa force, et cette dernière fatigue arrivant après toutes les autres, le trouvait trop faible pour la supporter, épuisé par une longue suite d'efforts, par les privations et par l'âge.

Eut-il conscience de son état? Je ne l'ai jamais su. Mais au moment où ayant ramené la paille sur moi, je me serrais contre lui, je sentis qu'il se penchait sur mon visage et qu'il m'embrassait. C'était la seconde fois; ce fut, hélas! la dernière.

Un petit froid empêche le sommeil chez les gens qui se mettent au lit en tremblant, un grand froid prolongé frappe d'engourdissement et de stupeur ceux qu'il saisit en plein air. Ce fut là notre cas.

A peine m'étais-je blotti contre Vitalis que je fus anéanti et que mes yeux se fermèrent. Je fis effort pour les ouvrir, et comme je n'y parvenais pas, je me pinçai le bras fortement; mais ma peau était insensible, et ce fut à peine si, malgré toute la bonne volonté que j'y mettais, je pus me faire un peu de mal. Cependant, la secousse me rendit jusqu'à un certain point la conscience de la vie. Vitalis, le dos appuyé contre la porte, haletait péniblement par des saccades courtes et rapides. Dans mes jambes, appuyé contre ma poitrine, Capi dormait déjà. Au-dessus de notre tête, le vent soufflait toujours et nous couvrait de brins de paille qui tombaient sur nous comme des feuilles sèches qui se seraient détachées d'un arbre. Dans la rue, personne; près de nous, au loin, tout autour de nous, un silence de mort.

Ce silence me fit peur; peur de quoi? je ne m'en rendis pas compte; mais une peur vague, mêlée d'une tristesse qui m'emplit les yeux de larmes. Il me sembla que j'allais mourir là.

Et la pensée de la mort me reporta à Chavanon. Pauvre maman Barbarin! mourir sans la revoir, sans revoir notre maison, mon jardin. Et, par je ne sais quelle extravagance d'imagination, je me retrouvai dans ce jardin: le soleil brillait, gai et chaud, les jonquilles ouvraient leurs fleurs d'or, les merles chantaient dans les buissons, et, sur la haie d'épine, mère Barberin étendait le linge qu'elle venait de laver au ruisseau qui chantait sur les cailloux.

Brusquement mon esprit quitta Chavanon, pour rejoindre le "Cygne": Arthur dormait dans son lit; madame Milligan était éveillée, et comme elle entendait le vent souffler, elle se demandait où j'étais par ce grand froid.

Puis mes yeux se fermèrent de nouveau, mon cœur s'engourdit, il me sembla que je m'évanouissais.

XIX

LISE

Quand je me réveillai j'étais dans un lit; la flamme d'un grand feu éclairait la chambre où j'étais couché.

Je ne connaissais pas cette chambre.

Je ne connaissais pas non plus les figures qui m'entouraient: un homme en veste grise et en sabots jaunes; trois ou quatre enfants dont une petite fille de cinq ou six ans qui fixait sur moi des yeux étonnés; ces yeux étaient étranges, ils parlaient.

Je me soulevai.

On s'empressa autour de moi.

—Vitalis? dis-je.

—Il demande son père, dit une jeune fille qui paraissait l'aînée des enfants.

—Ce n'est pas mon père, c'est mon maître; où est-il? Où est Capi ?

Vitalis eût été mon père, on eût pris sans doute des ménagements pour me parler de lui; mais comme il n'était que mon maître, on jugea qu'il n'y avait qu'à me dire simplement la vérité, et voici ce qu'on m'apprit:

La porte dans l'embrasure de laquelle nous nous étions blottis était celle d'un jardinier. Vers deux heures du matin, ce jardinier avait ouvert cette porte pour aller au marché, et ils nous avait trouvés couchés sous notre couverture de paille. On avait commencé par nous dire de nous lever, afin de laisser passer la voiture; puis, comme nous ne bougions ni l'un ni l'autre, et que Capi seul répondait en aboyant pour nous défendre, on nous avait pris par le bras pour nous secouer. Nous n'avions pas bougé davantage. Alors on avait pensé qu'il se passait quelque chose de grave. On avait apporté une lanterne: le résultat de l'examen avait été que Vitalis était mort, mort de froid, et que je ne valais pas beaucoup mieux que lui. Cependant, comme grâce à Capi couché sur ma poitrine, j'avais conservé un peu de chaleur au cœur, j'avais résisté et je respirais encore. On m'avait alors porté dans la maison du jardinier, et l'on m'avait couché dans le lit d'un des enfants, qu'on avait fait lever. J'étais resté là six heures, à peu près mort; puis la circulation du sang s'était rétablie, la respiration avait repris de la force, et je venais de m'éveiller.

Si engourdi, si paralysé que je fusse de corps et d'intelligence, je me trouvai cependant assez éveillé pour comprendre dans toute leur étendue les paroles que je venais d'entendre. Vitalis mort!

C'était l'homme à la veste grise, c'est-à-dire le jardinier qui me faisait ce récit, et pendant qu'il parlait, la petite fille au regard étonné ne me quittait pas des yeux. Quand son père eut dit que Vitalis était mort, elle comprit sans doute, elle sentit par une intuition rapide le coup que cette nouvelle me portait, car quittant vivement son coin, elle s'avança vers son père, lui posa une main sur le bras et me désigna de l'autre main en faisant entendre un son étrange qui n'était point la parole humaine, mais quelque chose comme un soupir doux et compatissant.

D'ailleurs, le geste était si éloquent qu'il n'avait pas besoin d'être appuyé par des mots; je sentis dans ce geste et dans le regard qui l'accompagnait une sympathie instinctive, et pour la première fois depuis ma séparation d'avec Arthur, j'éprouvai un sentiment indéfinissable de confiance et de tendresse, comme au temps où mère Barberin me regardait avant de m'embrasser. Vitalis était mort, j'étais abandonné, et cependant il me sembla que je n'étais point seul, comme s'il eût été encore là près de moi.

—Eh bien, oui, ma petite Lise, dit le père en se penchant vers sa fille, ça lui fait de la peine, mais il faut bien lui dire la vérité, si ce n'est pas nous, ce seront les gens de la police.

Et il continua à me raconter comment on avait été prévenir les sergents de ville, et comment Vitalis avait été emporté par eux tandis qu'on m'installait, moi, dans le lit d'Alexis, son fils aîné.

—Et Capi? dis-je, lorsqu'il eut cessé de parler.

—Capi!

—Oui, le chien?

—Je ne sais pas, il a disparu.

—Il a suivi le brancard, dit l'un des enfants.

—Tu l'as vu, Benjamin?

—Je crois bien: il marchait sur les talons des porteurs, la tête basse, et de temps en temps il sautait sur le brancard; puis, quand on le faisait descendre, il poussait un cri plaintif, comme un hurlement.

Pauvre Capi, lui qui tant de fois avait suivi, en bon comédien, l'enterrement pour rire de Zerbino, en prenant une mine de pleureur, en poussant des soupirs qui faisaient se pâmer les enfants les plus sombres.

Le jardinier et ses enfants me laissèrent seuls, et, sans trop savoir ce que je faisais, et surtout ce que j'allais faire, je me levai.

Ma harpe avait été déposée au pied du lit sur lequel on m'avait couché; je passai la bandoulière autour de mon épaule, et j'entrai dans la pièce où le jardinier était entré avec ses enfants. Il fallait bien partir, pour aller où?... Je n'en avais pas conscience, mais je sentais que je devais partir... et je partais.

Dans le lit, en me réveillant, je ne m'étais pas trouvé trop mal à mon aise; courbaturé seulement, avec une insupportable chaleur à la tête; mais, quand je fus sur mes jambes, il me sembla que j'allais tomber, et je fus obligé de me retenir à une chaise. Cependant, après un moment de repos, je poussai la porte et me retrouvai en présence du jardinier et de ses enfants.

Ils étaient assis devant une table, auprès d'un feu qui flambait dans une haute cheminée, et en train de manger une soupe au chou.

L'odeur de la soupe me porta au coeur et me rappela brutalement que je n'avais pas dîné la veille; j'eus une sorte de défaillance et je chancelai. Mon malaise se traduisit sur mon visage.

—Est-ce que tu te trouves mal, mon garçon? demanda le jardinier d'une voix compatissante.

Je répondis qu'en effet, je ne me sentais pas bien, et que, si on voulait le permettre, je resterais assis un moment auprès du feu.

Mais ce n'était plus de chaleur que j'avais besoin, c'était de nourriture; le feu ne me remit pas, et le fumet de la soupe, le bruit des cuillers dans les assiettes, le clappement de langue de ceux qui mangeaient, augmentèrent encore ma faiblesse.

Si j'avais osé, comme j'aurais demandé une assiette de soupe! Mais Vitalis ne m'avait pas appris à tendre la main, et la nature ne m'avait pas créé mendiant; je serais plutôt mort de faim que de dire: "J'ai faim." Pourquoi? Je n'en sais trop rien, si ce n'est parce que je n'ai jamais voulu demander que ce que je pouvais rendre.

La petite fille au regard étrange, celle qui ne parlait pas et que son père avait appelée Lise, était en face de moi, et, au lieu de manger, elle me regardait sans baisser ou détourner les yeux. Tout à coup, elle se leva de table, et, prenant son assiette qui était pleine de soupe, elle me l'apporta et me la mit sur les genoux.

Faiblement, car je n'avais plus de voix pour parler, je fis un geste de la main pour la remercier, mais son père ne m'en laissa pas le temps.

—Accepte, mon garçon, dit-il; ce que Lise donne est bien donné; et, si le coeur t'en dit, après celle-là, une autre.

Si le coeur m'en disait! L'assiette de soupe fut engloutie en quelques secondes. Quand je reposai ma cuiller, Lise, qui était restée devant moi, me regardant fixement, poussa un petit cri qui n'était plus un soupir, cette fois, mais une exclamation de contentement. Puis, me prenant l'assiette, elle la tendit à son père pour qu'il la remplît, et, quand elle fut pleine, elle me la rapporta avec un sourire si doux, si encourageant, que, malgré ma faim, je restai un moment sans penser à prendre l'assiette.

Comme la première fois, la soupe disparut promptement; ce n'était plus un sourire qui plissait les lèvres des enfants me regardant, mais un vrai rire qui leur épanouissait la bouche et les lèvres.

—Eh bien! mon garçon, dit le jardinier, tu es une jolie cuiller.

Je me sentis rougir jusqu'aux cheveux; mais, après un moment, je crus qu'il valait mieux avouer la vérité que de me laisser accuser de glotonnerie, et je répondis que je n'avais pas dîné la veille.

—Et déjeuné!

—Pas déjeuné non plus.

—Et ton maître?

—Il n'avait pas mangé plus que moi.

—Alors, il est mort autant de faim que de froid.

La soupe m'avait rendu la force; je me levai pour partir.

—Où veux-tu aller? dit le père.

—Partir.

—Où vas-tu?

—Je ne sais pas.

—Tu as des amis à Paris?

—Non.

—Des gens de ton pays?

—Personne.

—Où est ton garni?

—Nous n'avions pas de logement; nous sommes arrivés hier.

—Qu'est-ce que tu veux faire?

—Jouer de la harpe, chanter mes chansons et gagner ma vie.

—Où cela?

—A Paris.

—Tu ferais mieux de retourner dans ton pays, chez tes parents. Où demeurent tes parents?

—Je n'ai pas de parents.

—Tu disais que le vieux à barbe blanche n'était pas ton père?

—Je n'ai pas de père.

—Et ta mère?

—Je n'ai pas de mère.

—Tu as bien un oncle, une tante, des cousins, des cousines, quelqu'un?

—Non, personne.

—D'où viens-tu?

—Mon maître m'avait acheté au mari de ma nourrice... Vous avez été bon pour moi, je vous en remercie bien de tout coeur; et, si vous voulez, je reviendrai dimanche pour vous faire danser en jouant de la harpe, si cela vous amuse.

En parlant, je m'étais dirigé vers la porte; mais j'avais fait à peine quelques pas que Lise, qui me suivait, me prit par la main et me montra ma harpe en souriant.

Il n'y avait pas à se tromper.

—Vous voulez que je joue?

Elle fit un signe de tête, et frappa joyeusement des mains.

—Eh bien, oui, dit le père, joue-lui quelque chose.

Je pris ma harpe, et, bien que je n'eusse pas le coeur à la danse ni à la gaieté, je me mis à jouer une valse, ma bonne, celle que j'avais bien dans les doigts. Ah! comme j'aurais voulu jouer aussi bien que Vitalis et faire plaisir à cette petite fille qui me remuait si doucement le coeur avec ses yeux!

Tout d'abord elle m'écouta en me regardant fixement, puis elle marqua la mesure avec ses pieds; puis bientôt, comme si elle était entraînée par la musique, elle se mit à tourner dans la cuisine, tandis que ses deux frères et sa soeur aînée restaient tranquillement assis: elle ne valsait pas, bien entendu, et elle ne faisait pas les pas ordinaires, mais elle tournait gracieusement, avec un visage épanoui.

Assis près de la cheminée, son père ne la quittait pas des yeux: il paraissait tout ému et il battait des mains. Quand la valse fut finie et que je m'arrêtai, elle vint se camper gentiment en face de moi et me fit une belle révérence. Puis, tout de suite, frappant ma harpe d'un doigt, elle fit un signe qui voulait dire: "encore".

J'aurais joué pour elle toute la journée avec plaisir; mais son père dit que c'était assez, parce qu'il ne voulait pas qu'elle se fatiguât à tourner.

Alors, au lieu de jouer un air de valse ou de danse, je chantai ma chanson napolitaine que Vitalis m'avait apprise:



Fenesta vascia e patrona crudele
Quanta sospire m'aje fatto jettare.
M'arde stocore comm'a na cannela
Bella quando te sento anno menarre.

Cette chanson a été pour moi ce qu'a été le "Des chevaliers de ma patrie", de "Robert le Diable", pour Nourrit, et le "Suivez-moi", de "Guillaume Tell", pour Duprez, c'est-à-dire mon morceau par excellence, celui dans lequel j'étais habitué à produire mon plus grand effet: l'air en est doux et mélancolique, avec quelque chose de tendre qui remue le coeur.

Aux premières mesures, Lise vint se placer en face de moi, ses yeux fixés sur les miens, remuant les lèvres comme si, mentalement, elle répétait mes paroles; puis, quand l'accent de la chanson devint plus triste, elle recula doucement de quelques pas, si bien qu'à la dernière strophe elle se jeta en pleurant sur les genoux de son père.

—Assez! dit celui-ci.

—Est-elle bête, dit un de ses frères, celui qui s'appelait Benjamin; elle danse, et puis tout de suite elle pleure.

—Pas si bête que toi! elle comprend, dit la soeur aînée, en se penchant sur elle pour l'embrasser.

Pendant que Lise se jetait sur les genoux de son père, j'avais mis ma harpe sur mon épaule et je m'étais dirigé du côté de la porte.

—Où vas-tu? me dit-il.

—Je pars.

—Tu tiens donc bien à ton métier de musicien?

—Je n'en ai pas d'autre.

—Les grands chemins ne te font pas peur?

—Je n'ai pas de maison.

—Cependant, la nuit que tu viens de passer a dû te donner à réfléchir.

—Bien certainement, j'aimerais mieux un bon lit et le coin du feu.

—Le veux-tu, le coin du feu et le bon lit, avec le travail bien entendu? Si tu veux rester, tu travailleras, tu vivras avec nous. Tu comprends, n'est-ce pas, que ce n'est pas la fortune que je te propose,

ni la fainéantise. Si tu acceptes, il y aura pour toi de la peine à prendre, du mal à te donner, il faudra se lever matin, piocher dur dans la journée, mouiller de sueur le pain que tu gagneras. Mais le pain sera assuré, tu ne seras plus exposé à coucher à la belle étoile comme la nuit dernière, et peut-être à mourir abandonné au coin d'une borne ou au fond d'un fossé; le soir, tu trouveras ton lit prêt et en mangeant la soupe, tu auras la satisfaction de l'avoir gagnée, ce qui la rend bonne, je t'assure. Et puis, enfin, si tu es un bon garçon, et j'ai dans l'idée, quelque chose qui me dit que tu en es un, tu auras en nous une famille.

Lise s'était retournée et, à travers ses larmes, elle me regardait en souriant.

Surpris par cette proposition, je restai un moment indécis, ne me rendant pas bien compte de ce que j'entendais.

Alors Lise, quittant son père, vint à moi et me prenant par la main, me conduisit devant une gravure enluminée qui était accrochée à la muraille: cette gravure représentait un petit Saint-Jean vêtu d'une peau de mouton.

Du geste elle fit signe à son père et à ses frères de regarder la gravure, et en même temps, ramenant la main vers moi, elle lissa ma peau de mouton et montra mes cheveux qui, comme ceux de Saint-Jean, étaient séparés au milieu du front et tombaient sur mes épaules en frisant.

Je compris qu'elle trouvait que je ressemblais au Saint-Jean et, sans trop savoir pourquoi, cela me fit plaisir et en même temps me toucha doucement.

—C'est vrai, dit le père, qu'il ressemble au Saint-Jean.

Lise frappa des mains en riant.

—Eh bien, dit le père en revenant à sa proposition, cela te va-t-il, mon garçon?

Une famille!

J'aurais donc une famille! Ah! combien de fois déjà ce rêve tant caressé s'était-il évanoui: mère Barberin, madame Milligan, Vitalis, tous, les uns après les autres, m'avaient manqué.

Je ne serai plus seul.

Ma position était affreuse: je venais de voir mourir un homme avec lequel je vivais depuis plusieurs années et qui avait été pour moi presque un père; en même temps j'avais perdu mon compagnon, mon camarade, mon ami, mon bon et cher Capi que j'aimais tant et qui, lui aussi, m'avait pris en si grande amitié, et cependant quand le jardinier me proposa de rester chez lui, un sentiment de confiance me raffermait le coeur.

Tout n'était donc pas fini pour moi: la vie pouvait recommencer.

Et ce qui me touchait, bien plus que le pain assuré dont on me parlait, c'était cet intérieur que je voyais si uni, cette vie de famille qu'on me promettait.

Ces garçons seraient mes frères.

Cette jolie petite Lise serait ma soeur.

Dans mes rêves enfantins, j'avais plus d'une fois imaginé que je retrouverais mon père et ma mère, mais je n'avais jamais pensé à des frères et à des soeurs.

Et voilà qu'ils s'offraient à moi.

Ils ne l'étaient pas réellement, cela était vrai, de par la nature, mais ils pourraient le devenir de par l'amitié: pour cela il n'y avait qu'à les aimer (ce à quoi j'étais tout disposé), et à me faire aimer d'eux, ce qui ne devait pas être difficile, car ils paraissaient tous remplis de bonté.

Vivement je dépassai la bandoulière de ma harpe de dessus mon épaule.

—Voilà une réponse, dit le père en riant, et une bonne, on voit qu'elle est agréable pour toi. Accroche ton instrument à ce clou, mon garçon, et le jour où tu ne te trouveras pas bien avec nous, tu le reprendras pour t'envoler; seulement tu auras soin de faire comme les hirondelles et les rossignols, tu choisiras ta saison pour te mettre en route.

La maison à la porte de laquelle nous étions venus nous abattre, dépendait de la Glacière; et le jardinier qui l'occupait se nommait Acquin. Au moment où l'on me reçut dans cette maison, la famille se composait de cinq personnes: le père qu'on appelait père Pierre; deux garçons, Alexis et Benjamin, et deux filles, Etiennette, l'aînée, et Lise, la plus jeune des enfants.

Lise était muette, mais non muette de naissance; c'est-à-dire que le mutisme n'était point chez elle la conséquence de la surdité. Pendant deux ans, elle avait parlé, puis tout à coup, un peu avant d'atteindre sa quatrième année, elle avait perdu l'usage de la parole. Cet accident, survenu à la suite de convulsions, n'avait heureusement pas atteint son intelligence, qui s'était au contraire développée avec une précocité extraordinaire; non seulement elle comprenait tout, mais encore elle disait, elle exprimait tout.

(A suivre)

HISTOIRE TRISTE

Pour Piano

THÉODORE DUBOIS

Andantino (42 = ♩.)

PIANO *p*

pp poco rit.

Poco più vivo

sf

p

molto cantabile con espressione e sostenuto il canto

cres - cen - do

f

sempre cres

- cen - do *ff*

dim. *molto*

molto

poco rall. *a Tempo 1°* *p*

poco rit. *a Tempo* *pp*

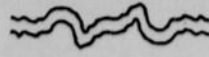
pp

Ce que dansait Grand'mère

GAVOTTE

De
JULES WALTER

Transcription Mignonne par
ED. THULLIER



Moderato.

PIANO. *mf*

riten. **1^o tempo.**

riten.

f *p* **f**

p rall. **1^o tempo.**

riten **1^o tempo.**

The musical score is written for piano and consists of six systems of two staves each (treble and bass clef). The key signature is one sharp (F#) and the time signature is common time (C). The piece begins with a 'Moderato' tempo and a mezzo-forte (*mf*) dynamic. The first system includes fingerings (1-5) and accents. The second system features a 'riten.' (ritardando) marking followed by a return to '1^o tempo'. The third system continues with 'riten.' markings. The fourth system shows dynamic changes from forte (**f**) to piano (*p*) and back to forte. The fifth system includes a 'p rall.' (piano rallentando) section followed by a return to '1^o tempo'. The final system concludes with 'riten.' and '1^o tempo' markings. The score is heavily annotated with fingerings and accents throughout.

First system of musical notation, consisting of a treble and bass staff. The treble staff contains a complex melodic line with many slurs and fingerings. The bass staff contains a supporting accompaniment with some chords and single notes.

Second system of musical notation. It includes tempo markings: *riten.* (ritardando) and *a tempo.* (return to original tempo). The notation continues with intricate melodic and harmonic details.

Third system of musical notation, featuring further melodic development in the treble staff and accompaniment in the bass staff. Tempo markings *riten.* and *a tempo.* are present.

Fourth system of musical notation. The treble staff shows a series of slurred notes with fingerings. The bass staff provides a steady accompaniment. Tempo markings *riten.* and *a tempo.* are included.

Fifth system of musical notation. It includes the marking *1° tempo.* (first tempo). The melodic line in the treble staff is highly detailed with many slurs and fingerings.

Sixth system of musical notation. It features the marking *1° tempo.* and continues the complex melodic and harmonic structure of the piece.

Seventh system of musical notation, the final system on this page. It includes the marking *riten.* and concludes with a final cadence in both staves.

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAC

(Suite)

CHAPITRE VIII

L'ESPION

La surveillance de Probado ne devait pas être infructueuse.

Sur la gauche du camp anglais se déroulait une vaste pente gazonnée que coupait en deux parties un ruisseau coulant vers la crevasse dont nous avons précédemment parlé.

Des bosquets de cocotiers, semés au hasard, projetaient sur ce sol uni leurs grandes ombres dessinées par la lune; et les rameaux, agités par le vent nocturne, formaient sur la pelouse des figures mouvantes et fantastiques.

Ces ombres silencieuses, semblables à de grands fantômes, s'agitaient nonchalamment par terre, produisaient au loin une sorte de mouvement perpétuel dont le mirage changeant éblouissait l'oeil en ne lui permettant de rien voir.

Probado, avec son habitude des bois, promena sa vue perçante autour de lui, et s'arrêta longtemps à étudier cette plaine onduleuse.

—Que diable! murmura-t-il en se formant une longue-vue avec sa main, je vois là autre chose que des ombres... il n'y a pas ordinairement des points lumineux dans ces feuillées que dessine la lune... ça me fait un drôle d'effet de voir ces points brillants, là, sous l'ombre de ce gros cocotier... on dirait des yeux qui reluisent... Est-ce un "cougar"? est-ce un chat-huant? est-ce un espion noir? Ma foi! qui que ce soit, une balle serait bien placée, si je n'avais pas peur d'éveiller des échos qu'il faut laisser dormir... pauvre "Souffle-dur", voilà qui ferait ton affaire... bsitt! touché! et la bête (ou l'homme, ça change peu.) ferait demi-tour à terre...

Et Probado caressait doucement le long canon de sa carabine, soigneusement cachée à l'ombre de son corps...

—San lago! le point a bougé... ah! je veux en avoir le coeur net... un temps de galop à plat ventre, avec "Souffle-dur" au flanc, et tout sera dit... voyons! mais j'y songe, une flèche ne fait pas grand bruit... J'ai envie de faire signe à Jock'... le gailard perce un roseau à cent cinquante pas, il va rire...

Et Probado, toujours abrité par un gros rocher creux, fit un pas en arrière pour revenir au bivouac.

—Moi là! fit soudain une voix à son oreille.

Probado tressaillit involontairement.

—Ces diables de sauvages sont toujours partout, murmura-t-il en secouant la tête... quelle race? As-tu vu? demanda-t-il au nègre, en lui indiquant le point suspect.

—Oui! vous, moi, attendre! flèche tout à l'heure... oeil briller là-bas, voyez, paupière ouvre et ferme...

—Il a raison! la lueur disparaît par moment... ils voient tout, ces sauvages! j'aurais dû le remarquer de suite...

—Chut! dit vivement l'Africain en s'identifiant, pour ainsi dire, au rocher.

Les yeux aigus de l'Africain distinguaient les mouvements imperceptibles d'une masse sombre à laquelle appartenait certainement le point brillant.

A chaque bouffée de vent qui agitait les feuilles, cette forme, d'abord indécise, se développait insensiblement; le point lumineux s'éloignait de terre, un corps se dessinait; enfin, un homme apparut, presque confondu dans l'ombre du cocotier.

Son oeil, toujours brillant, se promena circulairement autour de lui, et parut s'arrêter sur le rocher qui abritait Probado et Jocko.

—Il nous voit, dit Probado, vite une balle ou une flèche!

—Lui, rien voir! répondit Jocko, lui viser ici pour se cacher, nous attendre... lui venir dans nos mains... bon!

Effectivement la forme humaine se tapit de nouveau dans les broussailles et rampa droit vers le rocher.

Quand elle fut proche, Jocko tira doucement Probado en arrière, de manière à laisser une place libre dans l'ombre.

—Vous riez, lui dit-il en déployant le noeud coulant de son "lasso" en cuir.

Une seconde plus tard, ils entendaient la respiration comprimée du nouveau venu, qui, arrivé au pied du rocher, restait tapi un instant, et enfin se redressait.

A ce moment, le redoutable noeud coulant lui prenait la gorge, et le poignet nerveux de Jocko l'incrustait au creux de la pierre.

—Vous pas rire? dit ce dernier en montrant à Probado trente-deux longues dents blanches, qui riaient à leur manière sous ses grosses lèvres noires; pas besoin de flèche ni balle!... bon!

—Qu'allons-nous en faire? demanda Probado, il n'est sans doute pas seul; et si nous laissons voir le bout de notre nez, les flèches fileront comme la grêle.

—Vous, le tenir une minute... moi faire un tour par là... mais personne... lui éclaireur, "enfant perdu"... pas peinture de guerre sur le corps.

Pendant que Jocko se livrait à ses investigations avec une dextérité féline, Probado regarda attentivement le prisonnier.

Il était grand temps pour ce dernier qu'on s'occupât de lui; le noeud du "lasso" avait fonctionné d'une si rude manière que la respiration lui manquait, et ses yeux injectés de sang indiquaient un commencement d'asphyxie. Probado desserra doucement la courroie, y pratiqua un noeud fixe, et lia très adroitement avec le reste du lasso les pieds et les mains du sauvage captif.

Cela fait, il le regarda aux yeux; c'était un noir à figure énergique, au profil d'aigle ou plutôt de hibou, et offrant tous les signes caractéristiques de la belle race nubienne — ces Apollons du désert africain.

Il riposta avec une fierté indomptable au regard de Probado, et, après l'avoir toisé d'un coup-d'oeil de prince, plongea fièrement ses yeux dans le vide.

—Hum! murmura Probado, en voilà un qui ne sera pas commode à confesser: il ne desserrera pas les dents, quand on le couperait par morceaux. — Pourquoi mon frère noir se cache-t-il quand il approche d'un bivouac paisible? lui demanda-t-il dans le dialecte créole usité par toute l'île.

Le prisonnier ne parut même pas l'avoir entendu.

—Ah! je vois, continua Probado, j'ai devant moi un chien devenu sourd, tant on lui a tiré les oreilles! ses maîtres l'ont chassé, il rampe dans les herbes, cherchant des os à ronger!...

Malgré son impassibilité affectée, le captif ne put dissimuler le tressaillement de ses narines; ses yeux lancèrent à Probado un regard oblique, incisif comme un coup de couteau.

—Touché! se dit Probado, c'est un des lieutenants de Castaing à la recherche de son "patron". Je parierais qu'il a eu quelque brouille dans le "camp noir"... Peut-être celui-ci me dirait bien des choses si j'arrivais à le décider.

Alors il recula de deux pas, et, d'une voix basse, mais intelligible pour le captif, se mit à faire les invocations magiques au moyen desquelles il avait si souvent fasciné les nègres. Il commença par appeler le génie du Mal, celui dont on ne prononce jamais le nom sans cracher deux fois par terre...

—Koupaï! Koupaï! être maudit! puissance d'enfer! sors de terre, déchire le sein de ta mère pour voir le jour! Viens! il t'appelle, le fils des Oïarous (démons), il t'attend!...

Et, à chaque appel, la voix de Probado devenait creuse, rauque, gutturale; sa poitrine gonflée devenait haletante; ses yeux, dont le cercle blanc s'agrandissait sans mesure, ses yeux brillaient d'une lueur phosphorescente.

Tout à coup il fut entouré d'un nuage sombre que perçait, par intervalles, l'éclair de ses yeux... un arbre mort et dépouillé se trouvait près de lui... le captif le vit s'élever lentement jusqu'à la hauteur des premières branches; puis la tête de l'"Encantador" se hérissa de longs cheveux mouvants, à têtes de vipères, au sifflement desquelles répondit un bruit sinistre dans l'herbe.

Un monstrueux serpent à sonnettes se dressait orgueilleusement, balançant sa tête semblable à un crâne sec, orné d'un diadème triangulaire.

D'un élan pareil à celui d'une flèche, l'horrible reptile bondit en l'air, la main tendue de Probado le saisit au vol:

—Te voilà! Koupaï! père de la mort! salut! frère. Voici une victime..., voici la chair fraîche... elle est vivante et saine, à ce moment... tout à l'heure, verte, livide et sanglante, elle se tordait sur le sol, déchirée par tes morsures funestes... O mort! ô mort! ô mort!... salut!

La voix de Probado s'éteignit par degrés, frémissante et basse toujours, mais stridente comme le tonnerre cuivré d'un gong chinois.

Le captif, qui aurait bravé en riant vingt ser-

pents à sonnettes, et que la foudre ou la mitraille n'eussent pas ému, le captif était tombé à genoux devant l'esprit du mal, devant cet être fantastique, auquel semblaient obéir les éléments et les maîtres des éléments.

Quand l'Africain releva la tête, Probado était près de lui, seul, dépouillé de sa sifflante parure, mais à ses pieds, le terrible "Koupaï" nouait et dénouait ses funèbres anneaux.

—Moi, Muertal Vista!! dit Probado en se désignant lui-même... et toi?...

A ce nom redouté, plus célèbre au désert que dans le monde civilisé des noms fameux et historiques, le prisonnier jeta sur Probado un long regard où se peignaient vivement la curiosité respectueuse et la profonde admiration.

—Moi, Zimbo!! grand chef au pays des Palmiers... moi, jamais vu vous... pourquoi pas dire plus tôt?... moi pas reconnaître, mais entendre parler de vous... bien loin! plus loin!... Vous, puissant guerrier, digne de parler avec grand chef.

—Oui! c'est bon! murmura Probado, plus flatté de ce simple et fier hommage, qu'il ne voulait le paraître, Souffle-Dur est bien pour quelque chose là-dedans... et Kolukunaru aussi... La peur du mal leur donne le mal de la peur... enfin, suffit, cautions.

Alors il continua la conversation en ces termes:

—Tu es avec Castaing?

—Non! moi quitter... pas marcher avec les chiens!

—Ah! ah! je savais bien qu'il y avait eu brouille, se dit Probado... Depuis quand l'as-tu quitté?...

—Lune pas encore née... dit l'Africain en montrant le croissant argenté qui dessinait dans l'azur son profil effilé.

—Bien! murmura Probado, il y a deux jours... c'est avant de s'engager dans les marais de Riquille qu'ils se sont séparés... L'as-tu quitté seul?...

L'Africain éleva quatre doigts.

—Il n'a donc plus que cinq hommes avec lui?...

Le captif fit un signe de tête affirmatif.

—Qu'a-t-il fait de ses prisonnières blanches?

—Lui, méchant! moi pas savoir.

—Les a-t-il tuées?... la mère?...

—Non! pourtant, elle, aimer mieux mourir...

—Pourquoi?...

Le nègre garda le silence...

—Ah! Charam! dit Probado dont la main pétrissait avec impatience le canon de son fusil, vas-tu parler, ver de terre? Faudra-t-il que je fasse sortir de ta bouche un pied de langue noire pour t'arracher une parole? Voyons!... qu'a-t-il fait de ses captives?...

—Muertal Vista a donc fermé les yeux jusqu'à ce jour?... Il n'a donc pas vu briller le feu? Ouvre tes narines, Oïarou des faces pâles... la victime s'est tordue sur la flamme... ses petits os ont craqué comme le bois sec... la mère cherchait son enfant dans les cendres... une odeur de mort plane dans l'air... Zimbo n'est pas le bourreau des enfants; il a quitté Castaing; trois autres guerriers ont fait comme lui.

En ce moment Bono-Jocko revint à grands pas:

—Personne! dit-il; plus nous cacher.

—Il a parlé, dit Probado répondant à sa propre pensée plutôt qu'à son camarade, sais-tu ce qu'il me dit, Jock'...? Castaing le monstre jaune! plus lâche que la hyène! plus féroce que les chats-tigres! Castaing l'a brûlée... la petite fille... Et tu l'as vu...! et tu l'as laissé faire, toi... chien! reptile! ajouta-t-il en saisissant le prisonnier à la poitrine et le secouant comme un arbrisseau flexible... Laquelle a-t-il immolée ainsi?

—Tout guerrier, maître de ses captifs... moi pas droit de rien empêcher, répondit pour s'excuser, l'Africain en reprenant péniblement haleine.

—Laquelle? laquelle? vociféra Probado, tes yeux l'ont vue... tes yeux que je devrais t'arracher!

—Ses cheveux étaient plus noirs que la plume du corbeau... ses yeux brillaient comme une étoile dans la nuit.

—Ah! mon Dieu! la plus courageuse! l'âme de sa mère! mon petit ange gardien!

Et Probado s'affaissa jusqu'à terre avec un rugissement de tigre blessé, puis serrant ses mains contre son visage, il demeura longtemps immobile, dans un sombre silence.

Aux éclats de sa voix les deux troupes française et anglaise étaient accourues, éveillées en sursaut. Jocko les instruisit de la fatale nouvelle, chacun

demeura consterné d'abord, puis, la colère grondant dans toutes les poitrines, déborda en imprécations et en serments de vengeance.

Probado se releva tout à coup, comme un ressort d'acier qui se détend. Il alla vers le captif, la tête basse, semblable à un cougar visant sa proie.

Le père Ambroise voulut l'arrêter :

—Que vas-tu faire, mon frère...? est-ce que le démon de la fureur fait bouillir ton sang? vas-tu tuer un captif sans défense?

—Non, Padre, non! interrompit Probado, en repoussant le missionnaire avec une modération impatiente... n'ayez pas peur, ce n'est point ici que le sang coulera.

Alors, s'approchant de l'Africain, il dénoua le "laco" d'une main tremblante de colère.

—Va! lui dit-il, va! maudit! toi qui regardes brûler les enfants... va! de ma part, trouver le bourreau! l'exécration! dis-lui que Muertal Vista marche sur sa trace... et que bientôt il mourra de "mauvaise mort!" va! soyez tous deux maudits!

Le noir courba la tête sous le regard effrayant que lui lançaient les larges prunelles blanches de Probado, et agile comme une bête fauve échappée d'un piège, courut porter à Castaing le terrible message.

CHAPITRE IX

ETANGS DE RIQUILLE

Le reste de la nuit s'écoula en sombres projets, en préparatifs fiévreux de vengeance, et, longtemps avant les premières clartés de l'aurore, les deux troupes se mirent en marche.

Le voyageur, quand il est arrivé au sommets déserts des Montagnes Noires, s'arrête pour reprendre haleine, et il jette au loin sa vue, que rien ne borne.

Il y a quelque chose de solennel et de triste dans ce paysage infini qui va se confondre avec la mer lointaine, et se perd au fond de cette plaine liquide dans l'abîme azuré du ciel.

A droite (vers le sud), sont les vallées fertiles de la portion jadis espagnole; des villages aux toits couverts par les feuilles blanches du latanier; des rizières poudreuses; de longues plantations où se dresse fièrement la canne à sucre; sur le bord de la mer une ceinture de bois touffus où s'accomplissent les mystères ignorés d'une nature vierge; puis les flots miroitants semés de barques ou de navires.

A gauche (vers le nord), ondule la plaine cultivée, pleine d'hommes, d'animaux, d'habitations rustiques, au bout de laquelle on devine Port-au-Prince.

Vis-à-vis (au levant), fument dans la "Basse-Terre" les territoires sombres des "Etangs de Riquille", d'où s'exhalent toujours des brouillards immondes. Ces vapeurs mortelles et désolées semblent être l'haleine impure des monstres immobiles qui pétrissent lentement les vases profondes... Là, dit-on, l'homme ou l'animal égaré, s'avance en chancelant sur des mousses flottantes; tout à coup un gouffre infect s'ouvre sous ses pas et se referme... C'est la bouche gigantesque d'un être souterrain qu'aucun oeil n'a vu, et qui, peut-être, survivant seul au vieux déluge, attend pour mourir l'agonie du monde terrestre. Souvent, le nègre marron, au milieu du silence des nuits, a suspendu sa course errante, pour écouter sur le bord des marais, des soupirs profonds luttant avec des rafales grondantes du pampeiro... C'est la voix mystérieuse du monstre géant que personne n'a vu, n'a approché sans périr.

Sur ces mornes territoires, se balancent comme des hommes ivres quelques arbres nus, étendant leurs rameaux sans feuilles, au travers desquels siffle un vent glacial.

De longues plaintes surgissent inattendues, éveillent des échos lugubres et expirent écrasées sous un silence de plomb. C'est le cri du pipa... le gémissement du caïman... ou le jargon diabolique des grands bihoreaux immobiles perchés sur une longue patte.

Un sentier étroit serpente au milieu des marécages: une fois engagé sur ce ruban de terre flottante, le voyageur ne peut plus s'arrêter: il lui faut courir... courir... courir... sans reprendre haleine, courir toujours... sous peine de mort! Le sol tremble et se fend sous le pied de celui qui le presse... les portes de l'abîme s'ouvrent... mieux vaudrait sur une mer profonde se fier à des planches vacillantes et bondir de l'une à l'autre toujours près d'enfoncer avec elles...

Pour mieux échapper à toute poursuite, Castaing avait affronté la traversée de ce vaste sépulchre... nul n'osait l'y relancer!... et au besoin, il lui était facile de se débarrasser de ses victimes!...

Quand les chasseurs furent réunis sur le revers abrupte dont les pentes rocailleuses descendaient vers ces "marais maudits", Probado fit faire une halte et traça la route à suivre:

—Les Anglais avec Naïa, le père Ambroise, Taralacaral et Mac-Héron, dit-il, vont se diriger vers le nord des Etangs; ils cotoyeront la lisière indiquée par les grands roseaux, et, après avoir soigneusement battu les fourrés, s'arrêteront au "Carrefour du squelette" pour m'attendre si je ne suis point arrivé. Tous vous connaissez l'endroit?

—Oui! moi, du moins, je m'y suis rendu plusieurs fois, dit Taralacaral; il me semble encore voir ces malheureux ossements qui tremblotent en l'air, à l'entée des "Boues"; on dirait une enseigne placée par la Mort à la porte de ses domaines.

—C'est bon! dit Probado, le Parisien, Bono-Jocko et moi, nous battons le marécage. Maintenant, partons, et à la garde de Dieu!

Quand la première caravane se fut mise en route, les trois compagnons firent les préparatifs nécessaires pour accomplir leur dangereuse traversée.

Une caverne était proche; Probado y pénétra après avoir déblayé les pierres qui en obstruaient l'entrée. C'était un garde-meuble, son vestiaire du désert; il y avait des armes, des ustensiles de pêche et de chasse, des vêtements, des munitions et même un petit bateau.

Probado prit dans un creux du rocher des vêtements de peau, et de larges chaussures dont la forme particulière permettait de marcher sur les terres des marais sans enfoncer.

Tous trois se revêtirent de cette toilette sauvage qui, à vingt pas, les aurait fait prendre pour des orangs-outangs.

Une ceinture en cuir reçut leurs balles, leur poudre, des pierres à feu, et une provision de "pemmican" (viande fumée réduite en poudre), suffisante pour une semaine.

Tous autres bagages furent laissés dans la caverne dont l'entrée fut soigneusement refermée; puis, quand l'ardeur du jour fut un peu rafraîchie par la brise de la mer qui s'élève à midi, les braves camarades firent leur entrée dans le territoire des fondrières.

Ils marchèrent silencieusement pendant deux heures, explorant chaque sentier, chaque carrefour, et faisant de fréquentes haltes pour se communiquer leurs observations.

Aucune trace ne s'offrit à leurs yeux, car ces terrains vaseux ne conservent nulle empreinte: tout disparaît à leur surface, la veille ne donne aucun souvenir au lendemain...

Après avoir respiré un moment, ils reprirent leur course inquiète et la prolongèrent jusqu'au moment où le "campanero" lance dans la solitude sa voix tintante semblable à la cloche de l'Angelus.

A cette heure, les premières ombres du crépuscule commençaient à obscurcir la plaine, il devenait presque impossible de suivre une piste fraîche, à plus forte raison de démêler des vestiges presque effacés.

Les trois compagnons s'arrêtèrent à une sorte de carrefour dont le sol était formé de larges troncs entrelacés qui se soutenaient à la surface des marais, à l'aide de leurs longues branches accrochées un peu partout. C'était un lieu de halte indiquant à peu près le milieu du marécage, et le seul point au travers duquel il fût possible de gagner les bons territoires.

—Ça ne va pas! dit le Parisien en essuyant les grosses gouttes de sueur qui roulaient sur son front... Voilà la nuit, il n'y aura pas moyen de voir un pied d'éléphant, tout à l'heure, s'il en avait passé ici. Pourtant je gagerais une sandale contre un bas de soie que Castaing a traversé ce carrefour.

—Nous allons rester là jusqu'au jour, dit brièvement Probado; je ne quitterai cette place qu'après en avoir vérifié chaque touffe de gazon.

Et il s'assit sur une branche moussue plus élevée que les autres; le visage tourné vers la route qui restait à suivre, cherchant à percer du regard les brumes flottantes qu'exhalait le marécage.

Le Parisien, à cheval sur un tronc bossu, se mit à essuyer la rouille humide de sa carabine.

Bono-Jocko avisa un arbre dont le triste squelette tendait vers le ciel deux bras éplorés; avec l'agilité du chimpanzé dont il portait le déguisement, il s'installa sur cet observatoire aérien.

En quelques minutes, la nuit était arrivée, et, avec elle, avaient surgi les infernales visions, les diaboliques rumeurs de cette région maudite.

Silencieux et immobiles, les trois chasseurs regardaient et écoutaient sans s'émouvoir, cherchant à distinguer quelque bruit suspect, c'est-à-dire, quelque cri humain, et sondant l'ombre au travers de laquelle s'ébattaient des formes fantastiques.

Tout à coup un clapottement bruyant se fit entendre à quelque distance, et Nino apparut dans la clairière tout couvert de la vase dans laquelle il venait de tomber.

Le chien, après s'être vivement secoué, se mit à quêter avec ardeur, comme s'il eût cherché à retrouver une piste interrompue.

Probado, pensant que le brave Terre-Neuve le cherchait, fit claquer un doigt pour l'appeler; mais celui-ci, après s'être arrêté un instant pour le regarder, remua la queue et recommença ses recherches en chien préoccupé.

La même pensée traversa, comme une flamme électrique, l'esprit des trois amis; Nino était sur la trace mystérieuse tant cherchée!...

Ils le suivirent pas à pas, lançant autour d'eux leurs regards, prêts à bondir; une main sur le couteau, l'autre sur la carabine...

—Enfin! dit Probado les dents serrées, je vais donc le tenir... le bourreau des femmes et des enfants!...

CHAPITRE X

L'OURSE DU PERE AMBROISE

En quittant Probado, Taral et Mac-Héron, promus à la dignité de guides-chefs, avaient pris avec les Anglais le sentier boueux qui serpentait sur les bords des marécages.

Mais la route n'était pas facile; bientôt les "God-dem", comme les appelait Taral, commencèrent à regarder en arrière et à choisir leurs pas avec certains grognements fort significatifs.

Mac-Héron, comme tout bon Irlandais, jouissait des lamentations de ces pauvres Londonniers, et à chaque ruisseau qu'il enjambait se retournait malicieusement pour ne rien perdre du coup d'oeil. Il était risible, en effet, de voir les braves rifleman empêtrés dans leurs grandes bottes, faire des glissades compromettantes pour leur imperturbable gravité, ou bien s'implanter si bien dans la vase gluante qu'il fallait faire "la chaîne" pour opérer leur sauvetage.

Encore, trop heureux! si l'extraction avait lieu sans qu'une chaussure restât embourbée.

Il n'est pas besoin de dire que Taral se délectait aussi dans la contemplation des misères de ses alliés provisoires.

—Ce n'est rien, mon camarade, répondait-il; nous n'avons plus que quatre petites heures à marcher comme ça; et puis... nous serons en plein marais... ah! là, il se produira un vrai semis de bottes. Alors vous serez bien soulagés, bien légers; charam!! vous irez pieds nus; ça rafraîchit le sang.

Là-dessus, l'Anglais de maugréer; et Taral, de faire à Mac-Héron des dignements d'yeux malins.

Aussitôt celui-ci reprenait :

—Oh! mes hommes! on se chausse donc avec des chaudrons, en Angleterre, depuis mon départ? "Bless ye"! quelle capacité! jusqu'à la pointe du pied... "I say yes", si vous le vouliez, vous auriez du foin dans vos bottes.

Et un moulinet rétrograde complétait sa pensée, à laquelle chaque anglais répondait par un regard furieux.

Le père Ambroise s'aperçut bientôt que s'il n'intervenait pas, la plaisanterie tournerait à l'aigreur, et qu'une querelle s'ensuivrait.

Il s'approcha donc de Spencer, qui marchait tête baissée, aspirant les aventures et affrontant sans sourciller la boue la plus gluante, les buissons les plus épineux.

—Nous marchons depuis plusieurs heures, lui dit-il; il nous reste une longue course à fournir encore; nous ferions bien, je crois, de nous arrêter pour prendre un peu de repos, et réparer nos forces par un léger repas.

—Comme vous voudrez, Padre, répondit Spencer en s'arrêtant; trouvez-nous seulement un petit lieu de campement plus sain que cette vase infecte; aussitôt je commanderai la halte.

—Voici notre affaire, dit le missionnaire, en indiquant un bosquet touffu sur le sol duquel ondulait des joncs et des herbes à la verdure luxuriante.

—Halte! "pare" à dîner, tout le monde! fut la brève réponse du jeune capitaine.

Au bout de quelques minutes, le rostbeef était étalé dans toute sa splendeur, et les mâchoires fonctionnaient courageusement.

Toujours sobre, le père Ambroise eut bientôt fini son frugal repas. Taral ne fut pas long non plus; mais cela ne faisait point le compte des "Goddam": les Français étaient prêts au départ, que les fils d'Albin avaient à peine fini le premier service.

Alors Taral se coucha sur le dos, dans l'attitude du repos, et après un long bâillement :

—Père Ambroise, dit-il, le temps va nous paraître long: racontez-nous donc une histoire de chasse comme vous en savez de si belles; il fait bon vous entendre; ça vaut mille fois mieux que le bruit des castagnettes exécuté par ces longues dents britanniques.

—Allons, taisez-vous, interrompit en souriant le bon missionnaire; pour vous faire plaisir, je vais remonter à cinquante ans en arrière et rêver que je suis un jeune fou de vingt ans.

(A suivre)



La générosité de Talleyrand

Le ministre Talleyrand se promenait un jour au Palais-Royal lorsqu'un homme d'assez bonne mine, mais vêtu d'habits râpés, l'aborde chapeau bas :

—Monsieur le prince...

—Eh... c'est vous, que devenez-vous? Mon ami, vous n'auriez jamais dû quitter les bureaux du ministère.

—C'est vrai, monsieur le prince, trop vrai... Toutes les entreprises que j'ai tentées ailleurs ont échoué misérablement.

—Bien, bien. Revenez demain au ministère. Je m'occuperai de vous.

Tout en parlant, le ministre prenait dans sa poche plusieurs billets de banque et l'homme continuait !

—Ah! monsieur le ministre, je fais toujours fausse route (il ne croyait pas si bien dire...) Le hasard m'a desservi.

—Bien, bien... A demain, répondait le prince impatienté et remplaçant les billets de banque par de simples pièces d'or.

Pendant ce temps, le naïf quémandeur, s'imaginant attendre le peu sensible diplomate, continuait de plus belle.

—Monsieur le Prince, je me suis marié. J'ai épousé une femme pauvre... Puis j'ai un enfant... Oui, monsieur le prince, voilà vingt-quatre heures que je n'ai pas...

—Ah! conclut Talleyrand qui, dans sa mauvaise humeur, avait complètement oublié le triste héros de tant d'infortunes, voilà un homme qui a besoin de diner...

Et il lui donna un dollar.

Un mot de Gluck

Le compositeur adorait l'argent et la bonne chère. Un jour, dans un salon, on lui demanda ce qu'il aimait le plus au monde.

—Trois choses, répondit-il: l'argent, le vin et la gloire.

—On se récrie :

—Comment, pour vous, la gloire vient après l'argent et le vin? Vous n'êtes pas sincère.

—Je suis on ne peut plus sincère, riposta Gluck, et voici pourquoi: Avec de l'argent je m'achète du vin, le vin réveille mon génie et mon génie m'apporte la gloire.



—Ça doit être un faux aveugle!...

—Quelle idée!

—Si! Je lui racontais quelque chose et il m'a dit: Je vois ça d'ici.

Assez! Assez! pitié

Hélas! Hélas! Pauvres invités! Mlle Lapluie vient de se mettre au piano! Et l'on voit bien quand Mlle Lapluie s'installe sur le tabouret, mais le plus perspicace ne peut prévoir quand elle l'abandonnera! Elle prélude, elle attaque et le piano gémit durant des quarts d'heure sous ses doigts impitoyables.

Les auditeurs bâillent, sommeillent, s'éveillent en sursaut, rebâillent! C'est très triste. Et l'un d'eux demande à son voisin, histoire de parler, pour tuer le temps.

—Ce morceau commence en "la", je crois, n'est-ce pas?

Et le voisin de répondre gravement :

—Mon Dieu, monsieur, il commence en "la" peut-être, mais à coup sûr il continue en "scie".

Chez un marchand de curiosités

—Oh! la charmante jardinière, elle est ancienne, n'est-ce pas?

—Non, madame, elle est moderne.

—Quel dommage, elle était si jolie!...



—M'sieu le pharmacien, j'voudrions une potion pour ma femme. All' a des douleurs qu'ça lui fait un mal de chien, avec eune fièvre de cheval qu'all' a' un froid de loup qui y'en fait venir la chair de poule, et all' pleure comme un viau.

—Il serait peut-être utile de consulter le vétérinaire.

Commerçant jusqu'au bout

Sentant sa fin prochaine, Bluffard, le propriétaire des Grands Magasins du "Tout pour Rien", est allé chez son notaire pour y rédiger son testament.

—Je lègue, dicte-t-il, à chaque employé ayant accompli quinze ans de service dans ma maison, la somme de cinquante mille francs.

—Cinquante mille francs! se récrie le notaire. Vraiment, vous êtes par trop généreux!

—Mais non, réplique Bluffard en souriant, je désire que cela reste ainsi. Du reste, ajoute-t-il à l'oreille du tabellion, je n'ai pas dans ma maison un seul employé qui y soit depuis plus de cinq ans.

—Mais alors, à quoi bon?

—A quoi bon? répète Bluffard. Mais cela se publiera dans les journaux, et mes fils me sauront gré de ne pas avoir laissé échapper une occasion unique de leur procurer une grosse publicité gratuite.



—Sais-tu, quand 'e serai marin, comment je ferai pour enlever l'ancre?...

—Non!

—Je prendrai du "papier buvard".

Les commandements de Jefferson

Thomas Jefferson, qui naquit en 1743 et mourut en 1826, fut, on le sait, le troisième président de la République des Etats-Unis. Comme son compatriote Benjamin Franklin, il a laissé, joint à sa réputation d'homme d'Etat, le renom d'un moraliste distingué. Ses dix commandements sont d'excellents conseils pour la conduite de la vie. Ils sont peu connus. Les voici :

I.—Ne renvoyez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

II.—N'employez pas autrui pour ce que vous pouvez faire vous-même.

III.—Ne dépensez pas votre argent avant de l'avoir gagné.

IV.—N'achetez jamais l'inutile, sous prétexte que c'est bon marché.

V.—La vanité et l'orgueil coûtent plus que la faim et la soif.

VI.—Ne nous repentons jamais d'avoir mangé trop peu.

VII.—Rien n'est fatigant si c'est fait de bon coeur.

VIII.—Que de chagrins nous ont donnés des malheurs que notre imagination nous faisait craindre et qui ne sont jamais arrivés!

IX.—Prenez toujours les choses par le bon bout.

X.—Si vous êtes mécontent, comptez jusqu'à dix avant de parler, et jusqu'à cent si vous êtes en colère.

Une précaution à recommander

M. Gribouille est destiné, décidément, à étonner le monde.

Hier soir il rentre chez lui, vers minuit et après avoir allumé sa lampe, il constate avec regret qu'il ne lui reste que deux allumettes!

Deux allumettes, c'est peu pour passer la nuit, et qui sait même si elles sont bonnes, ces allumettes! Que faire! Perplexité de M. Gribouille et soudain cri de joie! Il a trouvé! S'il essayait ses deux allumettes?

Il les frotte l'une après l'autre sur la boîte; dociles comme des enfants sages, les deux allumettes s'enflamment, brillent, et M. Gribouille, enchanté de l'essai, les souffle, les met précieusement sur son bougeoir et se couche, très tranquille!

POUR RIRE



L'insecte à hélice

C'est en décomposant et recomposant—au moyen d'un instrument approprié—le mouvement de la rame dans l'eau qu'un mécanicien français, Sauvage, a découvert l'appareil qui l'a rendu immortel, bien qu'il soit mort de faim par ailleurs.

Quoi qu'il en soit, il y a dans la nature un insecte à hélice qui, depuis longtemps, aurait pu servir de modèle aux inventeurs.

C'est une espèce d'abeille dont l'aile excessivement rapide (6,000 à 8,000 battements par seconde) produit, comme l'aviron, un bruit de chiffre très bien configuré.

Voici comment on peut faire cette curieuse observation.

Dans une chambre obscure, on pique l'abeille sur un bouchon, on touche l'aile avec un bâton de phosphore, puis on excite l'insecte.

L'aile vibre aussitôt et décrit dans l'air un 8 de feu très caractéristique.

Dédié aux aviateurs partisans du "plus lourd que l'air".



—Dans mon pays, monsieur, il faut si chaud, si chaud, que les poules pondent des oeufs durs...

—Et dans le mien, monsieur, il fait si froid, si froid, qu'elles pondent des "oeufs à la neige".

Un mot de Christian IX

On sait que le roi de Danemark, Christian IX, qui vient de mourir, laissant derrière lui des regrets unanimes, était le plus simple des hommes. On rapporte de lui nombre d'anecdotes qui prouvent son dédain du faste et surtout de la réclame. En voici une qui est, croyons-nous, peu connue.

Un jour que Christian IX visitait, à l'improviste, une école primaire de la banlieue de Copenhague, il lui vint à l'idée de poser aux enfants cette question:

—Quels ont été les grands rois du Danemark?

Les garçons et en citèrent plusieurs, et l'instituteur, qui suait à grosses gouttes, attendait, mais en vain, celui de Christian IX. Enfin, un écolier plus avisé que les autres le prononça, au grand soulagement du maître d'école.

—Ah! ah! fit le monarque... Et dis-moi, mon petit, qu'a-t-il fait de grand, le roi Christian IX?...

Embarras de l'enfant, qui finit par avouer qu'il n'en savait absolument rien.

Alors, le roi de s'écrier en souriant avec bonhomie:

—Ne te trouble pas, mon ami, je ne le sais pas davantage!...



—Voyez-vous cet homme qui passe si fier, mon oncle: eh bien! je l'ai vu à mes pieds.

—???

—Parfaitement... c'est mon pédicure!

Un chien plus honnête que bien des hommes

Un journalier, M. F..., en passant rue Philippe-de-Girard, laissa tomber un billet de banque de \$20, au moment précis où survenait un aveugle précédé de son guide à quatre pattes.

Le caniche, croyant sans doute cueillir un sou enveloppé dans un papier, ramassa le billet et selon son habitude jappa aussitôt pour prévenir son maître de l'aubaine.

Le mendiant prit et palpa le soyeux chiffon, puis s'adressant à son sagace compagnon:

—Ça, mon vieux, ce n'est pas pour nous. En route pour le commissariat.

Sans plus tarder l'honnête couple se rendit chez M. Mauroy, commissaire du quartier, entre les mains duquel l'objet perdu fut remis sous les formes prescrites par la loi.

Une heure plus tard, le brave journalier, quelque peu ému, se présentait au bureau et rentrait en possession du billet perdu.

Pour récompenser selon ses moyens l'intelligence du caniche et la probité de son maître, il donna une piastre à celui-ci et acheta pour l'autre une livre de sucre.



—Octavie! Octavie! une corde!

—Une corde! Mon Dieu! et pourquoi? Aurais-tu les intentions de te pendre au lieu de te noyer?

Au restaurant

Le client. — Regardez donc, garçon; il marche tout seul, votre camembert!

Le garçon — Il n'a pourtant que six semaines...

Le client — Ça prouve qu'il est rudement avancé pour son âge!

La réplique du médecin

Le vieux père Chiquard, riche comme Crésus, avare comme Harpagon, s'est vu forcé d'aller consulter le docteur: il toussait trop!

Le docteur l'examine, l'ausculte, fait une grimace et griffonne une ordonnance.

Alors, tremblant d'inquiétude, le père Chiquard, qui vient d'avoir une quinte terrible, lui demande:

—Docteur, dans combien de temps enverrez-vous votre note?

—Dans trois mois, monsieur.

—Et... et... docteur, soyez raisonnable, combien me demanderez-vous?

—A vous? cher monsieur, oh! pas un rouge liard.

—Oh! docteur...

Mais le médecin l'interrompt féroce!

—Ce sont vos héritiers qui paieront!



—Comment, c'est une galerie de vieux tableaux et on ne vous y voit pas figurer.

Conversion pas réjouissante

Il est des artistes qui ne le sont que par l'habit de velours à l'ordinaire et fort large. Il est des penseurs qui ne le sont que par les cheveux; très longs d'habitude et fort sales. Biniou est de ces penseurs-là. Ses cheveux tombent sur ses épaules, et pour les justifier, Biniou prend constamment un air rêveur, une physionomie inspirée qui font sourire tous ses amis. Dimanche, de vieux camarades de son père avaient invité Biniou à une partie de campagne. Biniou s'y rend, mais à peine arrivé, il s'éclipse, disparaît; on le cherche, on l'appelle, on le trouve: au fond du jardin, assis sur un banc, la tête dans les mains.

—Qu'y a-t-il, mon cher Biniou, êtes-vous malade?

—Point, je cause.

—Avec qui causez-vous?

—Je cause avec moi-même.

Alors tous les invités, avec un ensemble parfait:

—Comme vous devez vous ennuyer!

—Votre profession?

—Je suis spécialiste, Monsieur le Président.

—???

—Je ramasse, dans les cours, les sous italiens refusés par les chanteurs ambulants.

TRISTE HISTOIRE

Souvent le soir, après ma journée de labeur, je repasse avec celle qui partage mes joies et mes peines, les mille souvenirs de mes premières années. Je lui narre les événements qui ont marqué ma vie de collégien, les escapades d'élève espiègle et rusé, les joies pures et les plaisirs innocents qui marquent cette vie toute de bonheur. Souvent elle rit de ces aventures drôlatiques, où, naturellement, j'ai toujours le beau rôle, mais souvent aussi, après avoir beaucoup ri au récit d'une de mes folies de collège, je surprends ses yeux tout tristes à la pensée du pensum qui suivait infailliblement toutes mes fredaines.

De toutes ces histoires qu'il me plaît de rappeler, il n'en est peut-être pas une qui ait laissé en moi un souvenir aussi vivace et aussi attendri que celle d'un pauvre insensé qui, tous les ans, à la même date, revenait nous voir et causer avec nous.

Il s'appelait... (mais qu'importe son nom?) Peut-être dans l'abîme où son âme est plongée, un éclair d'intelligence peut-il se glisser parfois, et s'il lisait ces lignes, mieux vaudrait pour lui ne pas s'y reconnaître.

Un professeur, un jour, nous a conté son histoire; elle est triste et pénible comme celle de tous ces êtres doués de qualités supérieures, que le ciel semble avoir créés pour remplir un grand rôle dans le monde et qui, dans un jour de malheur, voient leur intelligence se fondre dans les abîmes de la folie.

Né de parents pauvres, il avait reçu d'eux les premiers éléments d'une éducation solide et chrétienne. A neuf ans, il faisait sa première communion. Parmi tous les enfants qui suivaient les cours de catéchisme, il s'était fait remarquer par son application et son désir de connaître. Grâce à l'intervention du bon vieux curé, qui avait cru voir en lui de bonnes dispositions, un an plus tard, il faisait son entrée au collège. Dès les premiers jours, son application au travail et ses qualités charmantes et serviables lui acquirent l'estime de tous les professeurs et élèves. Il obtint et garda toujours la première place de sa classe.

Trois ans s'écoulèrent ainsi et le jeune homme, qui marchait toujours de succès en succès, gardait pour le vieux curé une reconnaissance sans égale. A cette époque, un événement imprévu et qui aurait dû avoir un résultat néfaste pour le jeune élève, jeta le deuil autour de lui. Le vieux curé, miné par l'âge et les austérités de son sacerdoce, s'éteignit après quelques jours de maladie.

Que faire? Allait-il être obligé de cesser des études si brillamment commencées? Il pria longtemps sur la tombe de son vieux protecteur; puis, endossant ses habits du dimanche, il partit seul, à pied, pour se rendre au collège, situé à trois lieues de chez lui. La saison des vacances tirait à sa fin, il eut le bonheur de trouver le Père directeur, qui le reçut les bras ouverts. Après lui avoir raconté la fin de son protecteur, il lui confia son chagrin de voir ses espérances s'envoler ainsi tout à coup. Le Père directeur, après l'avoir écouté longtemps, lui demanda ce qu'il avait l'intention de faire. Alors, le cœur gros de pleurs contenus, craignant de voir sa demande repoussée, le jeune homme le pria de vouloir bien le garder parmi ses élèves, lui promettant qu'en retour de son éducation, il travaillerait à toutes les besognes qu'on voudrait bien lui confier. Le Père directeur, qui pouvait à peine retenir ses larmes, serra la main tremblante de l'enfant et lui promit que sa demande serait exaucée.

Il reprit donc ses cours au collège, et les continua jusqu'à sa dernière année de philosophie, alors qu'arriva l'accident qui devait briser sa vie en lui enlevant son intelligence.

La dernière année de son cours d'études tirait à sa fin. Il allait enfin pouvoir mettre le dernier fleuron à sa couronne de succès en remportant le grand prix, lorsque le malheur vint le frapper en pleine fleur de jeunesse et d'espérance. Un jour qu'il était à travailler dans la chapelle, comme il allait remplir d'huile la lampe du sanctuaire, cette dernière se décrochant soudain, lui tomba sur la tête, le blessant grièvement. On le releva privé de connaissance et baignant dans son sang. Son cerveau, fatigué par les études et les veilles prolongées, ne put résister à cet accident. Une fièvre cérébrale se déclara qui mit ses jours en danger. Lorsqu'il revint à lui, après deux longs mois de maladie, sa raison avait disparu.

Dès lors commença ce pèlerinage annuel au lieu où s'étaient écoulées ses premières années. Tous les ans, à date fixe, les élèves du collège de l'Assomption se rappellent l'avoir vu dans leurs rangs, les égayant de ses gais propos, ou leur racontant avec une figure inspirée de longues pièces de vers, derniers souvenirs de ses succès, qui avaient survécu à l'orage de son cerveau.

Lorsque je le vis pour la première fois, il pouvait avoir de trente-cinq à trente-six ans. Son souvenir est resté si vivace en moi que je crois le revoir encore, le visage un peu tiré par les misères de sa pauvre vie, ses grands yeux doux fixés sur nous et paraissant si malheureux que nous ne pouvions nous lasser de l'entendre et de le plaindre.

J'ai dit qu'il avait perdu la raison, mais, plus malheureux que bien d'autres qui ne vivent que de leur rêve, il avait au milieu de sa folie des éclairs d'intelligence qui venaient éclairer son pauvre cerveau malade. Il nous parlait alors comme un bon père à ses enfants, et tandis que sa main se posait sur nos têtes, sa voix était si douce que nous ne pouvions nous lasser de l'entendre. Il nous parlait alors de nos études et nous recommandait d'être toujours soumis à nos professeurs. Il me souvient encore d'une phrase qu'il nous dit un jour, phrase qui à elle seule contenait toute l'histoire de sa vie et de ses souffrances: "Mes chers petits, vous qui priez bien, priez pour le pauvre fou, vous ne pouvez savoir toute l'horreur qu'il y a à sentir sa raison qui s'en va et ne pouvoir la retenir"; et pendant qu'il nous disait cela, ses yeux étaient si tristes que nous avions peine à nous retenir de pleurer. Puis l'éclair disparut et les derniers mots se perdirent dans un long éclat de rire.

Depuis, j'ai souvent pensé à cette plainte d'un pauvre cœur brisé, et chaque fois, je me sentais ému au souvenir de cette infortune si terrible qui se connaît et se sent impuissante à se guérir.

Depuis, des années se sont écoulées, je suis sorti du collège et n'ai plus revu ce malheureux qui avait tant intéressé ma jeune imagination; mais bien souvent je me suis demandé ce qui pouvait être advenu de lui: A-t-il continué sa vie errante et malheureuse produisant chez les autres le même effet de tristesse et d'intérêt qu'il avait produit chez moi? Peut-être les éclairs qui traversaient parfois sa nuit ont-ils disparu pour jamais, lui procurant, en même temps que l'oubli, la fin de ces douleurs immenses qui devaient broyer effroyablement les parties saines de son pauvre cerveau malade. Peut-être encore, ce pauvre cœur brisé par la douleur trop grande a-t-il cessé de battre pour toujours. Je ne puis m'empêcher de penser que la mort serait le plus beau sort qui pût lui échoir. Celui qui mesure ici-bas les actions des humains n'aura pu s'empêcher de prendre en pitié cette vie si pieuse, si belle en son commencement et couronnée par la fin la plus triste, la mort dans la folie. Lorsque le moment solennel du jugement dernier sonnera pour nous tous, peut-être verrons-nous l'âme de ce pauvre insensé, revêtue de toutes les qualités dont Dieu l'avait doué, briller au premier rang parmi les bienheureux. Car il est impossible de croire que Dieu, qui est la justice suprême, ne donnera pas après la mort, à ceux qui n'ont eu que souffrance en ce monde, la part de bonheur à laquelle ils avaient droit. Ceux pour qui la vie n'est que douleur ne doivent pas désespérer, car la justice suprême, qui crée les hommes égaux et sujets à la même part de bonheur, doit immanquablement leur accorder dans l'autre vie le bonheur dont ils ont été privés ici-bas.

OSCAR Le MYRE.

Montréal, mars 1906.

L'électricité chez soi.

Petite invention, mais qui pourrait devenir fort utile et qui est due à nos voisins.

Tout le monde sait, aujourd'hui, que pour produire l'électricité il suffit d'avoir une chute d'eau. Et, naturellement, pour alimenter des villes entières et envoyer du courant dans toutes les maisons, il faut une chute d'une importance relativement considérable. Les travaux qu'on exécute à Niagara, gigantesques entre tous, sont édifiants sous ce rapport.

Mais, si vous voulez ne produire de l'électricité que dans votre maison, il vous suffit de prendre... tout bonnement le robinet de votre cuisine: l'eau y trouve une pression parfaitement suffisante pour animer une petite turbine à palettes métalliques, qui communique son mouvement à une petite poulie à gorge, sur laquelle s'enroule une corde d'entraînement, au moyen de laquelle on met en mouvement une petite dynamo, suffisante pour fournir un courant électrique, et par suite pour éclairer la maison, après quoi l'eau s'échappe comme d'habitude.

Les détails précis sur l'invention manquent encore. Mais nous pensons qu'il suffit de la signaler pour que l'on en tente l'application à la campagne, où elle peut rendre de si grands services. Les spécialistes capables de dire si la pression que vous avez est suffisante pour produire l'électricité ne manquent pas.





MERES!!

Si vous ne faites pas usage du savon

BABY'S OWN SOAP

pour votre jeune enfant, vous ne lui donnez pas ce qu'il y a de mieux. Sa peau restera douce et blanche, si vous en faites usage.

ALBERT SOAPS, Ltd. Mfrs.
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap", dans le savon et sur la boîte, ne sont jamais traduits



Voulez-vous un Bon Placement ?

Nous faisons la plus belle offre qui ait jamais été faite à des capitalistes.

Nous possédons l'unique usine d'affinage de cuivre qui existe au Canada.

Et nous avons le contrôle du procédé secret pour affiner le cuivre.

Notre établissement actuel est en parfait état d'opération.

Mais il n'est pas suffisamment grand pour répondre à la demande.

Pour obvier à cela, il nous faut l'agrandir immédiatement.

Ce qui nécessite du capital.

Pour nous procurer le capital requis, nous vendons un nombre limité d'actions du capital de la "Montreal Copper Co., Ltd", à \$100 l'action.

L'an dernier, ce stock a payé 17 2-3 p. c.

Avec une installation plus vaste, pour augmenter la production, il n'y a pas de limite aux ressources que l'on en pourrait tirer.

Permettez que nous vous envoyions notre livret.

Il vous donnera tous les détails concernant le cuivre et expliquera parfaitement notre offre.

Si vous demeurez en ville, téléphonez à Main 1813 et nous vous fixerons un rendez-vous.

Montreal Copper Co., Ltd.,

332, rue William

Calmez ces douleurs



Une seule application de **NERVOL** sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciaticque, etc.
En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Blouy, Montréal

DEMANDEZ

L'EMPOIS JAPONAIS

IL DONNE SATISFACTION



Ce n'est pas une imitation, mais un nouveau produit résultant du progrès de la science, c'est-à-dire un produit de qualité absolument supérieure.

Un produit parfait

Demandez-le à votre épiciers et exigez qu'il vous le fournisse.

L'EMPOIS JAPONAIS

Est en vente chez tous les épiciers

EAU des CARMES BOYER

SOUVERAINE

Vertiges,
Maux de Tête,
Évanouissements,
Dysenterie,
Digestions pénibles,
Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Tréves, 1597, St. Notre-Jac, Montréal

Nouvelles Tapisseries

Immense variété de patrons du pays et étrangers. Effets rayés, floraux ou de Dresde; couleurs et styles les plus modernes. Prix modérés.

N'achetez pas avant d'avoir examiné notre étalage.

H. C. GREGOIRE

Marchand de
Tapiserie, Vaisselle, Verrerie, Coutellerie et Argenterie

2 magasins
Bloc Beaulieu
1347 Ste-Catherine, Ancien No. 775
377 Ste-Catherine, Ancien No. 1595
Tel. Bell Est 2079
Coin Moreau.

Lunettes et Lorgnons

ajustés à votre vue - L'examen et l'essai sont gratuits. - Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECALE & CIE, Bijoutiers et Opticiens
1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm

Le mois de mai

Rang qu'occupe ce mois dans l'année; son étymologie; superstition à son sujet; comment il était autrefois personnifié. — Différentes fêtes dans les principaux jours de ce mois chez les Romains et chez les Athéniens. — L'Ascension et la Pentecôte en mai; Fêtes des Saints célébrées en mai dans l'Eglise catholique. — Le mois de mai consacré à la Vierge.

Mai est le cinquième mois de l'année, à la commencer au premier janvier, et le troisième à la commencer au mois de mars, selon le calendrier de Romulus. Le soleil entre dans le signe des Gémeaux et les plantes fleurissent. Ce mois fut appelé "Maius" par Romulus, en considération des sénateurs et des personnes distinguées de sa ville, qu'on nommait "Majores", comme le mois suivant, "Junius", en l'honneur des plus jeunes, "in honorem juniorum", dont il se servait à la guerre. D'autres veulent qu'il l'ait appelé ainsi de "Maia", mère de Mercure, auquel il faisait un sacrifice ce jour-là. Ce mois était sous la protection d'Apollon; on y célébrait la fête de la bonne Déesse, celle des Fantômes ou des esprits malins, appelés "Lemuria", et la cérémonie du "Regifugium". Les superstitions font un grand cas de la rosée de mai, du beurre de mai. Bien des gens font serupule de se marier au mois de mai comme un mois malheureux. Cette superstition est venue des Romains, qui célébraient dans ce mois la Lemurienne. Et c'est à propos de cette fête qu'Ovide dit au cinquième livre de ses Fastes:

Nec viduae loedis eadem, nec Virginis apta
Tempora quae nupsit, non diuturna fuit
Hæc quoque de causâ, si te proverbia tangunt
Nense Malas Maio nubere vulgus ait.

Ce mois était personnifié sous la figure d'un homme entre deux âges, habillé d'une robe fort large et à grandes manches, qui porte une corbeille pleine de fleurs, et tient de l'autre main une fleur qu'il porte à son nez, ce qui peut avoir rapport aux jeux floraux. Le paon qui est à ses pieds montre par sa queue une image du mois de mai, tant elle est chargée de fleurs que la nature y a jointes.

Papias, qui vivait au XIe siècle, auteur d'un "vocabularium latinum" édité à Milan, en 1476, in-folio, précieux monument de l'époque, dérive le mot de mai de "Madius", qu'on a dit dans la basse latinité, "eo quod tunc terra madaet", — parce qu'à cette époque la terre est mouillée. — Il y a plus d'apparence qu'il vient de "Maius".

Le premier jour, on célébrait la mémoire de la dédicace d'un autel dressé par les Sabins aux dieux Lares ou Domestiques, "proestitibus Laribus", parce qu'ils gardaient fort fidèlement tout ce qui était dans la maison. Les Lares avaient un chien à leurs pieds, parce que cet animal garde aussi le logis. C'est la raison qu'en rend encore Ovide. — Fastes, Liv. V, vers. 137 :

At canis ante pedes saxo fabricatus eodem
Stabat: quoe stantidum Lare causa fuit?
Servat uterque domum, Domino quoque
[finit uterque est,
Compita grata Deo, compita grata cani.

Les dames romaines faisaient ce même jour un sacrifice à la bonne Déesse dans la maison du Grand-Pontife, où il n'était pas permis aux hommes de se trouver. On volait même tous les tableaux et statues d'hommes ou d'animaux du sexe masculin. La fête des "Lares Proestites" se célébrait avec les Jeux Floraux pendant trois jours.

Le 7 des Ides, ou le neuvième du mois, les Romains célébraient les Lémurries, dont nous parlons plus haut, cérémonie instituée, à ce que l'on croit, par Romulus après qu'il eut fait mourir Rémus, pour apaiser le fantôme de son frère, qui lui apparaissait la nuit.

Le 4 des Ides, ou le douze du mois, était dédié à Mars le Vengeur (Uitor), auquel Auguste dédia un temple à tel jour.

Le jour des Ides, ou le quinze du mois, se faisait la cérémonie des Argiens, dans laquelle les Vestales jetaient trente figures de jone dans le Tibre, par-dessus le pont Sublicien ou de bois, à la place des hommes qu'on y précipitait autrefois.

Le même jour était la fête des Marchands, que ceux-ci célébraient en l'honneur de Mercure. Ils lui sacrifiaient une truite pleine, allaient à une fontaine appelée "Aqua Mercurii", l'eau de Mercure, qui était à la Porte Capène, et s'arrosaient de son eau avec une branche de laurier, priant le Dieu de leur donner le moyen de gagner et de leur pardonner les supercheries dont ils se serviraient dans leur négoce.

Le 12 des Calendes, ou le vingt et un du mois de mai, arrivait la fête nommée "Secunda Agonia" ou "Agonalia", en l'honneur de Janus, et on y célébrait aussi les Vulcanales en l'honneur de Vulcain.

Le 24 mai était une autre cérémonie appelée "Regifugium" — la fuite des Rois — en mémoire de ce que Tanquin-le-Superbe avait été chassé de Rome (509 ans avant Jésus-Christ) et la monarchie abolie.

Le 8 des Calendes, ou le vingt-cinq du mois, on honorait la "Fortune publique"; et le lendemain, on faisait une seconde mémoire du "Regifuge".

Les Athéniens faisaient, au 12 du mois de "Scirrphorie", qui répond au mois de mai, une fête qu'ils appelaient "Scirrhé", en l'honneur de Cérés et de Proserpine.

Plutarque demande pourquoi on ne se mariait point à Rome au mois de mai; il dit que c'est, ou parce qu'en ce mois on faisait plusieurs expiations, à quoi le mariage ne convient pas; ou parce que ce mois prend son nom des personnes âgées, "Majores", pour qui le mariage n'est plus de saison; mais que le mois de juin, tirant son nom de "Juniores" — jeunes, — on y remettait les mariages.

L'Eglise catholique célèbre, durant le mois de mai, plusieurs fêtes dont quelques-unes assez solennelles, comme l'Ascension et la Pentecôte, qui viennent en mai l'une et l'autre, ou l'une ou l'autre, selon la date de Pâques. On sait que la Pentecôte arrive toujours le dixième jour après l'Ascension; d'après les recherches que nous avons faites depuis le milieu du siècle dernier, c'est-à-dire de 1760 à 1930, la fête de l'Ascension s'est toujours trouvée ou se trouvera dans le mois de mai, à sept exceptions près: elle a été célébrée le 2 juin en 1791, le 30 avril en 1818, le 1er juin en 1848, le 2 juin en 1859, le 3 juin en 1886; et de 1900 à 1930, elle a eu lieu le 1er juin en 1905 et aura lieu de nouveau en 1916. Donc, à part six exceptions, la fête de la Pentecôte a eu lieu aussi dans le mois de mai depuis 140 ans.

On fête aussi dans ce mois: saint Philippe et saint Jacques, apôtres, le 1er mai; l'Invention de la Sainte-Croix, l'an de Notre-Seigneur 326 ou 328, sous le pape saint Sylvestre et le règne de Constantin le Grand, 3 mai; — sainte Monique, mère de saint Augustin, morte à Ostie en retournant en Afrique, après la conversion de son fils, l'an 388, et dont le corps fut transféré à Rome dans l'église de saint Augustin, 4 mai; — saint Pie V, pape, qui fit ajouter aux litanies de la sainte Vierge "auxilium christianorum" en souvenir de la bataille de Lépante, gagnée par les Chrétiens sur les Turcs, où la foi triompha de l'incrédulité, 1571, 5 mai; — saint Jean devant la Porte-Latine, 5 mai; — saint Mamert, archevêque de Vienne en Dauphiné, qui établit la procession des Rogations, 11 mai; — saint Yves, avocat des pauvres, 19 mai; — saint Philippe de Néri, fondateur de la Congrégation de l'Oratoire, 26 mai; — saint Germain, évêque de Paris, loué par Fortunat, évêque de Poitiers, 28 mai.

Nous ne devons pas oublier que le mois de mai est consacré à la sainte Vierge, dévotion qui prit naissance en Italie au XVIIIe siècle, et qui est aujourd'hui la plus répandue, la plus populaire, la plus universelle de toutes les dévotions, car le culte de Marie a été, de tout temps, comme une nécessité pour les coeurs chrétiens, pour les coeurs catholiques; et, durant le mois consacré aux plaisirs, est sorti l'usage d'honorer la Reine des anges et des douces célestes. Les fleurs qui couronnaient l'arbre de Mai antique couronnent aujourd'hui la tête de Marie, et ces guirlandes profanes forment au-dessus de ses autels un trône de parfums.

Le chanoine d'AGRIGENTE,
Vicaire général.

Pere Gueri de l'ivrognerie

SAUVE SON PERE DE LA FIN DES IVROGNES. ECHANTILLON GRATUIT DE PRESCRIPTION SANS GOUT "SAMARIA" ARRÊTE SA PASSION DE BOIRE ET COMMENCE UNE GUERISON COMPLETE.



"Tout espoir d'empêcher mon père de boire semblait perdu, et nous en ressentions tous le désespoir. Alors que tout allait de pis en pis, un ami m'a recommandé le 'Samaria'. J'ai appris que vous offriez un échantillon gratuit, et que le remède était sans goût pouvait être administré secrètement. Je me suis décidé à l'essayer et j'en suis bien aise depuis. Le traitement complet que je lui ai donné l'a complètement guéri et je suis heureux de dire qu'il ne boit plus de whisky. Quelle bonne idée j'ai eu de vous écrire! A présent nous sommes tous heureux. Mon père dit que, de bonne volonté, il n'aurait jamais pu cesser de boire."

Paquets gratuits, et brochure contenant témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite avec les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.
Dépôt général pour la Puissance,

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Wilson's Invalids' Port
LE FAVORI
DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le **WILSON'S INVALIDS' PORT.**

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le **WILSON'S INVALIDS' PORT**, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Milton L. Hersey

Partout, chez les pharmaciens.
Grosse bouteille, \$1.00 Six bouteilles, \$5.00

Femmes malades

Nous avons un remède, d'application locale, qui a opéré plus de guérisons radicales de maladies propres aux femmes, que tout autre remède ou traitement connu.

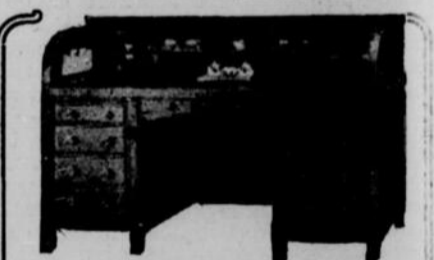


Les nombreux témoignages volontaires, reçus de femmes reconnaissantes guéries par ce remède sont une preuve positive de son efficacité. Cependant, pour vous convaincre, nous vous offrons de vous envoyer un

ECHANTILLON GRATUIT SUR DEMANDE

Toute femme souffrante est priée d'accepter cette invitation, qui lui fera recouvrer la santé et la force. Adressez:

The COLONIAL MEDICINE Co.
20 Rue St-Alexis, Montréal



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de **MEUBLES DE BUREAUX**

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691



A. LECLAIRE
223 RUE ST-LAURENT

Assortiment complet de Tapis, Prélarts et Fournitures de Maison

Demandez les Timbres d'Escompte



Dans le monde de la musique

La saison musicale, comme je le disais dans une de mes dernières chroniques, tire à sa fin. Aussi, peu de chose à annoncer dans le monde de nos musiciens; mais, en revanche, de bonnes et flatteuses appréciations à enregistrer à leur égard; avec l'autant plus de plaisir qu'elles nous viennent de France, où les vrais artistes sont justement appréciés.

C'est tout d'abord Rodolphe Plamondon qui se signale à Paris d'une façon remarquable. Ce ténor canadien, "di primo cartello", nous fait vraiment honneur. Voici, d'après une correspondance d'outre-mer, quelques notes touchant la carrière de ce brillant artiste, depuis qu'il quitta notre métropole, en 1895 :

"Dans l'opéra, le ténor canadien a joué au Casino de Vichy, en 1900, au Caire et à Alexandrie, Egypte, en 1900-1901, et le printemps dernier au Théâtre de Monte Carlo. Au mois d'août 1905, il a chanté "Les Troyens à Carthage", de Berlioz, en compagnie de Madame Félicia Litvinne et de Rousselière, de l'Opéra, et a été acclamé par les 7,000 spectateurs du Théâtre Antique d'Orange, qui lui firent bisser l'Air d'Iopas. En cette circonstance, le chef et l'Orchestre Colonne — sous la direction de celui-ci — avaient été engagés; le triomphe fut tel que Colonne donna cette même oeuvre en concert à Paris deux dimanches consécutifs. Rodolphe Plamondon a épousé Mlle Marie Dufriche, excellente chanteuse et premier prix de piano du Conservatoire de Paris."

Tout dernièrement, M. Plamondon a fait une triomphale tournée en Espagne, et, ensuite, a pris part à la représentation du Démon de Rubenstein, à Monte Carlo. Il est à noter que notre célèbre compatriote est le seul Canadien qui ait encore chanté aux concerts Colonne, Lamoureux, ou du Conservatoire de Paris. C'est là une particularité dont nous ne saurions être que fiers.

Sans doute aussi, les lecteurs de cette revue seront heureux de lire l'entre-filet suivant, extrait de la "Gazette" de Paris, qui, lors de son passage en France, signala aux Parisiens la personnalité musicale du "maestro" canadien, Ernest Lavigne, si populaire à Montréal et dans la province de Québec :

"M. Ernest Lavigne, qui est une célébrité du Canada, est un de ces Français de là-bas qui tiennent à prouver qu'ils ont conservé toutes les désinences de notre race par un esprit endiablé, un prime-saut dans les réparties, une amabilité immédiate et ce je ne sais quoi qui conserve un air souriant aux plus profondes philosophies."

"Au demeurant, musicien de talent, s'il est connu comme il convient, de quelques-uns, parmi nous, il mérite de l'être davantage, et nous serions heureux que l'on s'en inquiétât."

"Auteur du chant national du Canada qui a pour titre "Vive la France", cet hymne grandiose eut les honneurs de la reproduction dans la presse française, et notamment dans "Les Annales politiques et littéraires".

"Compositeur émérite, chef d'orchestre délicat et sûr, M. Ernest Lavigne a fondé à Montréal un établissement qui, pour être les soirs de semaine une sorte de music-hall fort achalandé, devient les dimanches, sous le bâton de mesure tenu par M. Ernest Lavigne lui-même, une reproduction de nos grands concerts dominicaux où, ce dernier, s'attache à faire connaître les inspirations de nos compositeurs français."

"Le Parc Sohmer, c'est le nom du dit établissement, a de nombreux abonnés qui accourent en foule remercier M. Lavigne de permettre à leurs coeurs, toujours à l'unisson des nôtres, de vibrer aux bonnes pages de la plus géniale inspiration de France."

Et la "Gazette" de publier le portrait charge que nous reproduisons ici. Certes, M. E. Lavigne doit être enchanté de l'amabilité et de l'esprit de justice de notre frère parisien. Car, si en France, comme l'a dit Beaumarchais: "tout finit par des chansons", la gloire générale, la grande célébrité et la règle y commencent par la caricature.



Le maestro canadien ERNEST LAVIGNE

je ferai remarquer que Mozart y est actuellement très à la mode. Que n'a-t-on dit de Mozart, de sa vie, de sa tristesse trop prématurée? On aurait pu croire que rien de nouveau ne serait publié sur ce grand génie. Erreur. J'emprunte au brillant Sergines des "Annales" les deux anecdotes ci-après, que les lecteurs de l'Album ne manqueront pas de goûter :

"On sait que Mozart s'était marié quelques années après son départ de France. Sa femme, Constance Weber, et lui, faisaient un excellent ménage. Ils supportaient gaiement les moments d'infortune. Un jour, un de leurs amis les surprit en train de danser."

"—Tiens, dit-il à Mozart, vous apprenez un pas nouveau à madame?"

"—Du tout, riposta celui-ci, nous expérimentons une méthode de chauffage économique. Il fait un froid de loup, nous n'avons pas de bois, et nous valsons!"

"Comme conclusion, n'est-il pas piquant de rapprocher de ce fait le mot célèbre de Rossini?"

"On lui parlait de Beethoven."

"—C'est le premier compositeur du monde, dit-il."

"—Peste! Comme vous y allez, fit son interlocuteur, le premier compositeur du monde! Et Mozart?"

"—Oh! riposta Rossini, celui-là, c'est "le seul"!"

* * *

Les amateurs de musique qui me font l'honneur de parcourir ces lignes, liront peut-être avec intérêt les impressions suivantes, données récemment par le fameux professeur de piano, T. Leschetizky, à propos du tempérament musical des pianistes des différents pays. Il est à noter que le maître viennois Leschetizky, dont MM. Paderewski, Mark Hambourg, Gabrielovitch, etc., furent les plus brillants élèves, base son opinion sur des observations personnelles qu'il consigna durant les longues années où il enseigna sa merveilleuse technique à nombre de pianistes, venus à Vienne de tous les points du globe.

"Les Russes occupent la première place. Leur technique est prodigieuse, ils jouent avec passion, ont de la puissance dramatique, beaucoup de tempérament et une vitalité extraordinaire. De nature turbulente, on ne peut qu'avec peine les maintenir dans les limites voulues, mais ce sont de merveilleux exécutants quand ils ont la patience de finir leurs études."

"Les Polonais, moins forts, moins rudes que les Russes, penchent plutôt vers le côté poétique de la musique. Leur originalité est très grande. Intuitivement, ils possèdent une tendresse exquise et le rythme parfait."

"Quant aux Français, je les compare — dit le maître — à des oiseaux de passage, volant très haut dans les nuées, insouciant du terre-à-terre, ils sont élégants, brillants, leur jeu est très limpide et ils phrasent bien."

"Les Allemands, eux, sont très sérieux, ils se livrent entièrement aux détails, ont de l'ordre, et aiment profondément le clavier. Leur jeu est cependant plutôt grisaille."

"Les Suédois, très gentils comme pianistes, ont beaucoup de talent, et me sont très sympathiques."

"Des Anglais et des Américains, les premiers sont bons musiciens, grands travailleurs et mauvais exécutants; les seconds, bien doués, possèdent une bonne technique, mais travaillent peut-être plus pour être à la hauteur de leur époque que par amour de l'art."

"J'aime aussi les Italiens, bien que, généralement, ils ne soient pas le moins du monde des pianistes."

"Bref, — dit le professeur — quelle merveille de musicien ne pourrais-je pas produire, si toutes les qualités ci-dessus citées se trouvaient chez un seul individu!"

* * *

En mai, à Montréal, nous aurons le plaisir d'entendre l'arioniste virtuose Kubelik, qui s'embarquera pour l'Europe via le Saint-Laurent, après une tournée triomphale en Amérique. Nul doute, le concert Kubelik sera très riche, et, sans raison.

PAUL d'ESMORIN.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 8c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Aimez-vous ce qui est bon ?

Sans aucun doute, vous tenez à obtenir la meilleure valeur possible pour votre argent: nous prétendons vous donner ce qu'il y a de mieux en fait d'épicerie, à un prix très raisonnable. La réputation du "Café de Madame Huot" est faite; nos autres spécialités sous la marque "Condor" sont renommées: vous vous félicitez de les avoir essayées. Envoyées directement sur réception de \$2.80 si votre fournisseur ne les tient pas.

Nous rayons le fret dans les provinces de Québec et d'Ontario	2 lbs	Café de Madame Huot	75c	\$2.80
	1 lb	Thé Japonais "Condor" { ou 2 lbs de l'un ou l'autre }	40c	
	1 lb	Thé noir Ceylan " " de ces Thé, au choix }	40c	
	1 lb	Moutarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile	50c	
	1 lb	Poudre à Pâte "Condor" sans rivale	25c	
	1 lb	Epices Assorties — Boîtes de 1-4 lb — les plus hautes qualités	50c	

La Cie E. D. MARCEAU, Limitée
Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros,
281 - 285, Rue Saint-Paul, Montréal, Canada

Graines JARDINIERS Ewing

Demandez les graines de Fleurs et Légumes de

CULTIVATEURS Rien n'approche en qualité les Graines, Trèfle, Mil, Engrais, Blé d'Indes, etc. de EWING, (PRIX SUR DEMANDE) — Ecrivez pour notre catalogue illustré, nous le mailerons gratis.

WM. EWING & CIE,

142 à 146 rue McGill,

MONTREAL



L'époque du déménagement

est très dur pour les MEUBLES cependant vous pouvez rendre à vos meubles l'éclat de la nouveauté en employant



LES VERNIS, EMAUX ET PEINTURES
ISLAND CITY

Les peintures à plancher ISLAND CITY donnent aux vieux parquets l'apparence du neuf, elles ne conservent point les imperfections des talons, sont parfaitement imperméables et SECHENT EN HUIT HEURES.

Demandez les à votre fournisseur et exigez qu'il vous donne les véritables peintures portant la marque de fabrication suivante.



P. D. DCDS & CO.
Propriétaires
188, RUE MCGILL

Fourneau "Pilot" en acier de Walker



Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir. Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues.

Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTREAL —
Téléphones Bell, Magasin, - Main 641 Bureaux, - Main 512 Après 6 p.m. EA 2314 Tel. Marchands 684

The Ault & Wiborg Co of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS

PLUS DE SURDITÉ!

Offre généreuse d'un livre Gratuit à toutes les personnes sourdes qui désirent entendre.



Les sourds de tous les pays se réjouiront de tout leur cœur de la nouvelle cure, digne de confiance, de la surdité. Cette cure rend l'ouïe, dans bien des cas qui jusqu'ici avaient été considérés comme désespérés.

Afin que chacun puisse connaître cette cure — de toutes façons la meilleure connue pour rendre l'ouïe — le spécialiste qui a perfectionné cette nouvelle méthode, toute de succès, a écrit un livre très intéressant et très utile, qu'il enverra absolument gratuit à toute personne atteinte de surdité. Ce livre montre, de la façon la plus claire, les causes de la surdité et des bruits de la tête, et il indique la façon de recouvrer clairement et distinctement le sens de l'ouïe. Des dessins soignés, concernant les passages compliqués de l'oreille, et faits par les meilleurs artistes, illustrent ce livre.

Sproule, le spécialiste de la Surdité, auteur de ce livre désirable, a pendant vingt et un ans fait des recherches complètes au sujet de la surdité et des bruits de la tête, et sa nouvelle cure de la surdité, cure qui couronne le succès, est la récompense de toutes ses patientes études. Actuellement il désire que tous ceux qui souffrent de la surdité à un degré quelconque, apprennent comment la science peut vaincre cette cruelle maladie.

Ne négligez pas plus longtemps votre surdité! Écrivez aujourd'hui même pour demander ce livre et apprenez comment on rend l'ouïe promptement et pour toujours. Nombreuses sont les personnes qui naguère, croyant que leur surdité était incurable, entendent parfaitement maintenant, pour avoir suivi les avis donnés dans les pages de ce livre.

Écrivez votre nom et votre adresse sur les lignes pointillées, coupez le coupon concernant ce livre gratuit, et envoyez-le par la poste à: Deafness Specialist Sproule, 409 Trade Building, Boston. Écrivez en français ou en anglais, le livre est en français.

Coupon du livre Gratuit M. Sproule, spécialiste de la Surdité, prie de m'envoyer votre nouveau livre concernant la cure de la Surdité et des bruits de la tête.

NOM

ADRESSE



BIJOUX

Vrais bijoux de cachet artistique et élégants — Un choix immense. — Une satisfaction toujours garantie.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour \$1.00

- | | | |
|---------------------|--------------------------------------|--------|
| H. ARDEL..... | Le Rêve de Suzy..... | 1 vol. |
| J. THIERY..... | Châteaux de Cartes..... | 1 " |
| J. de GASTYNE..... | Mère Crucifiée..... | 1 " |
| E. CAPENDU..... | Le Capitaine Lachessaye..... | 5 " |
| P. SALES..... | L'honneur du Mari..... | 5 " |
| X. de MONTEPIN..... | La Femme Détective..... | 5 " |
| C. GUEROUIT..... | La Bourgeoise d'Anvers..... | 5 " |
| X. de MONTEPIN..... | Le Crime de la Polvière..... | 4 " |
| H. CONSCIENCE..... | Guerre des Paysans..... | 2 " |
| P. FEVAL..... | Chouans et Bleus..... | 2 " |
| E. GABORIAU..... | L'Affaire de la Rue de Provence..... | 2 " |
| E. BERTHET..... | Le Pacte de Famille..... | 1 " |
| A. MATTHEY..... | Vengeance Secrète..... | 1 " |
- Etc., Etc., Etc.

LIBRAIRIE DÉOM FRERE
1877 Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de **LYONS** suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands.

CAUSERIE MEDICALE — La Dyspepsie

S'il y a une maladie commune à beaucoup de gens aujourd'hui, c'est bien la dyspepsie.

La dyspepsie est un symptôme commun à une foule de maladies aiguës ou chroniques; et dans les cas même où ce symptôme devient assez prédominant pour sembler pouvoir constituer une espèce isolée, il reste subordonné à des états morbides très différents les uns des autres. Ou, autrement, on peut dire qu'il n'y a pas de dyspepsie essentielle; il n'y a que des dyspepsies; la dyspepsie n'est en somme qu'un symptôme, elle ne peut être considérée comme une maladie.

Je ne puis entrer ici, dans ce court exposé, dans tous les détails que demanderait cette vaste question des dyspepsies, je me contenterai d'en retracer les caractères principaux, d'en exposer les plus communes variétés et d'en indiquer succinctement le traitement.

En réduisant la digestion stomacale à sa plus simple expression physiologique, on voit en somme que cette digestion, comme tout acte digestif, se réduit à deux facteurs, qui sont: 1o des mouvements; 2o des sécrétions. Que les mouvements de l'estomac perdent leur régularité ou leur énergie, qu'ils deviennent trop lents ou trop précipités, qu'il n'y ait plus harmonie entre l'acte mécanique — mouvements — et l'acte chimique — sécrétions — il en résultera une digestion difficile, irrégulière, incomplète, c'est-à-dire de la dyspepsie. Que les sécrétions de l'estomac soient altérées dans leur quantité ou dans leur qualité, que l'acide et que la pepsine du suc gastrique ne soient plus en proportion voulue, et l'acte chimique de la digestion est imparfait, incomplet, c'est encore de la dyspepsie. Et quand on pense que les deux agents de la digestion — mouvements et sécrétions — ne peuvent se produire sans le concours de muscles, de glandes, de vaisseaux, de nerfs moteurs et sensitifs, et qu'il suffit qu'un seul de ces éléments soit altéré dans son fonctionnement pour que l'acte digestif tout entier en éprouve le contre-coup, il est facile à tout le monde, même à ceux qui n'ont aucune notion de physiologie, d'entrevoir la multiplicité des causes qui peuvent entraîner la dyspepsie.

Ces causes sont quelquefois faciles à saisir; dans d'autres cas elles sont livrées à des hypothèses. Il me serait difficile dans un article de journal d'exposer l'énumération de ces causes en détail; qu'il me suffise de parler des principales, surtout de celles observées le plus ordinairement au nord du continent américain.

Parmi les causes les plus fréquentes de dyspepsie, les unes sont locales et tiennent directement au fonctionnement imparfait de l'estomac, les autres sont le contre-coup d'une maladie générale ou d'une lésion d'un organe éloigné. Au nombre des premières se place la question de l'alimentation. Tel individu qui a pris l'habitude de stimuler les contractions de son estomac et d'en exciter la sécrétion au moyen de mets épicés, et surtout de boissons alcooliques, digérera mal et aura de la dyspepsie le jour où il cessera brusquement ce régime excitant; de même aussi que ce régime excitant indéfiniment prolongé finira par lui donner, non seulement la dyspepsie, mais du catarrhe de l'estomac, de la gastrite. Les gros mangeurs et les grands buveurs finissent pas distendre les parois de leur estomac, et par en amoindrir les fonctions musculaires; cette faiblesse des muscles est une cause de dyspepsie. L'excès contraire, la privation d'aliments, favorise également la dyspepsie. Les travaux excessifs, la vie sédentaire, les veilles, les peines morales, les chagrins, aboutissent au même résultat.

Dans la seconde catégorie, on comprend les dyspepsies qui dépendent de la maladie d'un organe plus ou moins éloigné. Les troubles dyspeptiques sont très fréquemment associés aux maladies du foie, aux maladies du ventre, aux maladies de cœur, aux maladies des reins, de la vessie, etc.

A une troisième catégorie appartiennent les troubles dyspeptiques qui dépendent d'une maladie générale, d'une diathèse, d'une névrose: anémie, chlorose, tuberculose, goutte, hypocondrie, état nerveux, etc.

Les troubles fonctionnels qui constituent la dyspepsie peuvent être, suivant leur prédominance, divisés en plusieurs variétés, mais je m'empresse de dire que ces divisions sont artificielles et les diverses variétés sont quelquefois associées chez le même malade.

Habituellement, la dyspepsie est accompagnée d'inappétence: le malade n'a pas la sensation de la faim, il se met à table sans appétit, et même à jeun il éprouve à l'estomac une sensation de plénitude; il se plaint parfois de crampes d'estomac. Une fois le repas commencé, il mange suffisamment, en ayant soin toutefois de laisser de côté certains aliments, certains légumes

qu'il sait par expérience lui être contraires. La digestion se fait lentement: elle est parfois accompagnée de ballonnement, de douleurs, de vomissements, etc. Le matin au réveil, le dyspeptique a la bouche sèche, amère; la langue est souvent recouverte d'un enduit, elle est pâteuse; la région de l'estomac est sensible; la constipation est la règle. Cet état des voies digestives retentit souvent sur l'économie toute entière; le malade se plaint de lourdeur de tête, de vertiges, d'inaptitude au travail; puis surviennent les symptômes secondaires de la dyspepsie, l'anémie, l'amaigrissement, l'hypocondrie.

Parfois les symptômes généraux prennent à la longue une notable intensité, le dyspeptique se plaint de palpitations et d'essoufflement; la peau prend un aspect pâle et l'émaciation devient si considérable, que parfois le médecin se demande en face de ces caractères, si la dyspepsie n'est pas sous la dépendance d'un cancer de l'estomac.

La dyspepsie flatulente est caractérisée par une abondante formation de gaz, qui s'ajoute aux autres troubles digestifs.

Le traitement des dyspepsies est variable suivant la nature et la cause de la maladie. C'est un traitement délicat et difficile, où maintes fois les médecins les plus renommés se sont trouvés embarrassés. Mais je puis dire que la base du traitement est dans le choix des aliments, le choix des boissons, la régularité dans l'heure des repas, un exercice convenable, le régime, en un mot, joue un grand rôle dans le traitement des dyspepsies.

L'emploi des alcalins, de l'eau de Vichy, quelques purgations salines, mais peu énergiques, pourront être conseillées.

Il est des dyspepsies qui sont peu améliorées par les médicaments alcalins et qui se trouvent bien de l'usage des acides. C'est au médecin à juger s'il y a lieu de prescrire les acides au lieu et place des alcalins.

Les dyspeptiques atteints de faim exagérée, de sensation de vide à l'estomac, de diarrhée après l'ingestion des aliments, devront en faire part à leur médecin traitant, qui leur prescrira un traitement particulier.

Les lavages de l'estomac ont parfois donné de bons résultats et peuvent être employés lorsque les autres moyens ont échoué.

Dr R. VILLECOURT,

Lauréat de l'Académie de médecine.

Il sera répondu à cette place à toutes les demandes concernant la santé, l'hygiène et les sciences médicales en général, accompagnées d'une somme de 10 cents, exigée par l'administration de l'Album.

Pour les sujets qui ne pourraient être traités dans un journal comme le nôtre, nos lecteurs et lectrices pourront demander une réponse personnelle, moyennant une rétribution de 25 centimes pour frais de rédaction.

La correspondance sera toujours confidentielle et devra être adressée au docteur R. Villecourt, à l'Album Universel, 51 rue Sainte-Catherine Ouest, à Montréal.

Maria P. — 1o Non; 2o Oui, c'est mon avis; 3o Lotionner votre visage tous les soirs avec la solution suivante, que vous pouvez demander à un pharmacien:

- Sublimé cinq grains
- Alcool une once
- Teinture de benjoin 1/2 once
- Eau de rose dix onces

Rose. — Vous paraissez atteinte plus au moral qu'au physique. Ce n'est pas votre corps qui souffre, c'est votre esprit. Dans ce cas, c'est plutôt votre directeur de conscience qui peut améliorer votre état. Les médecins soignent le corps et l'esprit en même temps dans certaines affections mentales, mais dans votre cas, ça n'est guère possible.

C. T. U. — En prenant tous les soirs en vous couchant une pilule d'extrait d'opium de un grain, vous arriverez à calmer ces douleurs.

Médéric. — Vos cheveux sont peut-être trop secs, c'est ce qui fait qu'ils sont si cassants. Essayez donc le mélange suivant tous les matins pendant une dizaine de jours:

- Huile de ricin une once
- Rhum une once
- Teinture de Quinquina une once

Avoir soin de bien secouer la bouteille avant de l'employer, pour que le mélange soit parfait.

SUPERIEUR A TOUS

Dans les affections persistantes de poitrine, comme dans le traitement des bronchites chroniques, le **BAUME RHUMAL** est recommandé comme supérieur à tous les remèdes existants.

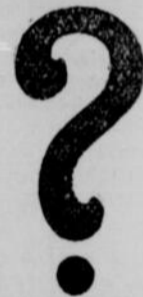
CHAMPAGNE DRY-ROYAL DE ACKERMAN



AUSSI BON QUE LE PLUS DISPENDIEUX POUR LA MOITIÉ DU PRIX
SEULS AGENTS AU CANADA. **J.M. DOUGLAS & C^{IE}** MONTREAL

Si vous souffrez

- d'Ulcères
- Varices
- Eczema
- "Jambe de Lait"
- ou de toute autre maladie de la peau



ÉCRIVEZ-NOUS.

Nos conseils ne vous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 204 rue St-Jacques

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)

LA CURE DU DR CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TÊTE, NEURALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la maille.
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

ANTIKOR LAURENCE

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.
A. J. Laurence, Phar., Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS

Géographie illustrée du jeune âge

22ème jour. — Je ne vous ai montré que peu de choses de ces régions du blé et des ranches, que constituent Alberta et la Saskatchewan; mais nous y reviendrons plus tard. Regardez votre carte: toutes deux forment presque un carré compris entre les 49e et 60e parallèles nord, et limitées à l'est par la 102e, puis à l'ouest par la 120e longitude occidentales et la crête des Rocheuses. Leur superficie totale est de 209,000 milles carrés.

L'allure de notre train s'est de beaucoup ralentie à cause des montées et des descentes à forte inclinaison. Mais quel ciel pur! quels panoramas nous contempons! Parfois, aventurés dans des passes difficiles, nous traversons des forêts de conifères odorants pour ensuite découvrir des pics et des tables de granit étincelant au soleil.

23ème jour. — Les sommets de la chaîne Rocheuse ont une hauteur variant de 10,000 à 13,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Plusieurs monts de ce système de montagnes atteignent, comme le Brown, 16,000 pieds, et le Kooker, 16,760 pieds d'altitude. Les passes de la voie ferrée du Cheval-qui-Rue et du Nid-du-Corbeau, distantes l'une de l'autre d'environ 150 milles, ont exigé une somme énorme de labeurs, avant de devenir praticables aux voies ferrées, bien qu'elles soient à une altitude moindre que 6,000 pieds. Nous descendons pour ensuite nous en-

côte occidentale, en 1778, et crut qu'elle faisait partie du continent. Quatorze ans plus tard, le lieutenant de vaisseau anglais Vancouver en releva soigneusement les côtés pour en faire une carte. L'île prit son nom.

La ville qui apparaît, dès que nous sommes en mer, c'est Victoria. Le Pacifique-Canadien, non satisfait d'avoir relié les deux océans par son chemin de fer, n'a mis son terminus qu'à la langue de terre la terre la plus occidentale, à cette latitude de notre pays. Laissons-le nous y conduire. Et, bien plus, son télégraphe, qui accompagne partout la voie ferrée, portera ce message à nos parents:

"Vancouver, C. A....

"Arrivés ici le 25ème jour du voyage. A "2,906 milles de Montréal. Bonne santé. "Heureuse excursion."

26ème jour. — Reposons-nous au milieu de cette ville enchantée, où, d'un seul point de vue, nous apercevons, au sud-est, un vaste bras de mer entouré des monts Olympiens portant des glaces à leur sommet et une luxuriante végétation à leur base; à cent milles à l'est, un autre mont neigeux, le Barker, qui a 16,000 pieds d'altitude; à l'ouest, une passe dont les vagues battent les rochers de Vancouver; puis au nord, à six milles, les pics Valmie et Cédar. Le palais de la législature pro-



Le Parlement à Victoria, C. B.

gager dans d'autres chaînons qui paraissent aussi élevés que les précédents. Ces suites de montagnes, parallèles aux premières, deviennent espacées par des vallées fertiles et déjà colonisées, à mesure que nous avançons vers la côte.

24ème jour. — Traversons deux fois le fleuve Columbia, qui, recourbé en U près de sa source, descend jusque dans l'Etat de Washington et va se jeter, après plusieurs détours, dans l'océan Pacifique, par un cours de 12,000 milles. Un superbe pont suspendu nous permet de franchir le Fraser, fleuve dont la source est au sommet des Rocheuses et dont le cours, long de mille milles, est si pittoresque.

25ème jour. — La mer est proche, mais la Chaîne de la côte nous en sépare. La voie que nous suivons court dans la vallée du fleuve, qui est bien cultivée. Voici Yale, tête de la navigation du bas Fraser, et dont le district environnant est réputé par ses mines d'or et d'argent.

Vancouver — la plage! Ville, site et température superbes. Le Canada et la Suisse en un même point de la carte.

La terre que nous apercevons au delà du détroit de Georgie, c'est l'île Vancouver, longue de 278 milles et large de 50 à 65 milles. Le capitaine Cook en longea la

vinciale et l'évêché catholique sont deux ornements notables de la ville.

Si nous voulions continuer le voyage vers le couchant, nous trouvons à Vancouver des vaisseaux à leur port d'attache. Le trajet de Vancouver à Yokohama, port de Chine, s'accomplirait sur un immense paquebot qui franchit ses 4,283 milles en dix jours. Pour aller à Sydney, en Australie, il en faut seize. La distance est de 6,824 milles.

27ème et 28ème jours. — En route vers le nord. Nous allons jusqu'en Alaska, en partant d'Esquimaux, port vaste et profond, station navale et militaire. Le premier jour de notre voyage maritime, notre navire s'ille les détroits de Georgie et de la Reine Charlotte, larges tout au plus d'une vingtaine de milles. L'aspect des côtes de l'île et de la terre ferme est d'une grande beauté. Jusqu'ici, nous n'avions rien vu de semblable. Il y a des montagnes qui descendent à pic, des terres en pente qui finissent doucement à la mer, des sinués, des baies et des golfes qui s'enfoncent capricieusement dans la côte, pour la denteler, la friser, et pour allonger son rivage d'une façon extraordinaire.

E. M.

(A suivre)

La ballade du naufragé

La houle berce le navire
Dans la tempête qui s'abat;
L'horizon s'élève et chavire
Ainsi qu'une armée en combat.
Les humains ont de tristes jours
Tumultueux et pleins de vagues;
L'âme inquiète a des cris vagues;
Le vent souffle, souffle toujours.

La grande nuit qui vous attire
Descend sur la forêt des mâts;
Les gréments souffrent leur martyre,
Les flots cassent glauques et mats.
On dirait des mains de velours
Lorsque la mouette zigzague
Sur le remous de votre cague...
Le vent souffle, souffle toujours.

Voici le naufrage plein d'ire,
De craquements et de fracas;
L'un pleure quand un autre expire,
L'autre sombre et roidit les bras;
Tout plonge au fond des gouffres sourds,
Bientôt le regard qui divague
S'est senti fermé dans la vague.
Le vent souffle, souffle toujours.

Envoi.

Prince, quand la mer se retire,
Vois ce chiffon aux rochers lourds;
C'est mon chapeau que l'onde mire.
Le vent souffle, souffle toujours!

Montréal, 1906,

LOUIS-JOSEPH DOUCET,

Comment on guérit le Rhumatisme

J'ai cherché par tout le monde un spécifique pour le rhumatisme quelque remède que moi ou quelqu'autre médecin que ce fut puissions prescrire avec assurance, quelque remède dans lequel nous aurions une confiance non pas changeante mais presque certaine, car les ravages du Rhumatisme se montrent partout, et un véritable soulagement est rare.

Après vingt années de recherches et d'expérimentation, j'ai découvert un produit chimique Allemand dont je fais maintenant usage. Alors je vis que mes recherches et mon travail n'ont été pas en vain. Ce produit, en effet, à l'aide de certains autres, a servi de fondement à un remède presque certain contre le Rhumatisme. En de très nombreux essais et cas graves, cette prescription a justifié pleinement la confiance que j'y mettais.

Je ne veux pas dire par là que les Tablettes du Dr Shoop font revenir à leur état normal les muscles ossifiés sans jamais manquer leur but, cela est impossible, mais avec un succès presque certain elles chasseront du sang le poison qui cause la douleur et l'enflure. Du même coup la douleur et l'enflure disparaissent—les souffrances disparaissent—le rhumatisme disparaît.

Tous ceux qui souffrent du Rhumatisme et qui m'écrivent, recevront gratuitement mon livre sur le rhumatisme, en même temps que des avis tant qu'au régime à observer, etc., etc. Le tout gratuitement. Avec le livre j'enverrai aussi un "Bulletin de Santé" passeport à une santé parfaite.

Adressez-vous au Docteur Shoop, Boite de Poste 80, Racine, Wis.

Les cas bénins sont guéris avec une ou deux doses seulement. En vente chez 40,000 pharmaciens

Tablettes du Dr. Shoop, contre le Rhumatisme

CARTES D'AFFAIRES

Professions
Commerce
Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.

AVOCAT

BUREAU: 16 St-Jacques TEL. BELL MAIN 2940
RÉSIDENCE: 208 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT

Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.

BUREAU: Édifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 97
NOTAIRE LE SOIR: Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 267

L. R. Montbriant

ARCHITECTE, A.A.P.Q.

Mesureur et Évaluateur No 230 rue St-André Montréal

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.

Up 988 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY

Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES

Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaies

A. GALARNEAU & CIE

Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE

Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN

Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneurs de pompes funèbres

L. THERIAULT

Tél. Main 1399 231, rue Centre

JOSEPH LARIN

Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER

Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Niqueleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.

Tél. Bell Est 2576 411 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HENRY HAMMOND

Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN

Tél. Bell Est 2074 687-883 Ave Mont-Royal

Photographe

L. O MAILLE

(Photographie prise le soir) 251 Ste Catherine Est

Assurances

STEWART & MUSSEN

Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS

2027 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPULIN CO.

Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296

T. Lessard

Ci-devant Lessard & Harris

Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude

101 RUE CRAIG EST MONTREAL

TEL. EST 4030

A. Carrière

PEINTRE de

Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tauxage

851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODORE LESSARD

Labelle & Lessard

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

TEL. BELL MAIN 2006 Bureaux: 71a St-Jacques

Latreille & Frère

CONTRACTEURS EN PIERRE

129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 723 RES. ST-LAMBERT MAIN 45

Lacasse Rousseau

INGÉNIEUR ÉLECTRICIEN

Gérant 55 rue St-François-Xavier

The Canada Electric Co. MONTREAL

TEL. BELL EST 1420

Brouillet & Lessard

CONTRACTEURS EN BOIS

79½ rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel

CONTRACTEUR DE BRIQUES

140 rue Sherbrooke Montréal



Il doit y avoir quelque avantage, 300,000 personnes emploient le clavographe

Smith's Premier

WM. HALL & CIE, 1822 rue NOTRE-DAME Telephone Main 212

VER'SOLITAIRE

TÉNIFUGE LANCTOT

Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est

général et presque exclusif dans plusieurs

Hopitaux du pays.—Le TÉNIFUGE

ne réquiert aucun traitement préalable, il

se donne le matin à jeun—douze capsules

soit une dose.—Le bouteille \$1.00 franco,

par la poste.—Envoyez pour pamphlet des-

criptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien

Pharmacies 672 rue St-Laurent et

299½ rue St-Laurent, Montréal

CLARK'S



FÈVES AU LARD DE CLARK

Une tranquette de lard tendre et des fèves de choix, le tout bien assaisonné et bien cuit, voilà bien un des mets les meilleurs et les plus sains qu'on puisse avoir. Se vendent avec ou sans sauce aux tomates ou Chili. 5 et 10 cents la canistère.

WM. CLARK, Mfrs., MONTREAL

Cartes Postales



Cartes Semi-satin ou velours avec souliets ou bons mots. 10, 15, 20, 25, et 35c chaque.

Cartes Glacées, noires et en couleurs, 2 pour 5c.

25,000 fantaisies à 10c la douzaine.

Fleurs en relief avec prénommes diamantés, 2 pour 5c ou 25c. la douzaine.

LE BIJOU

157, Ste-Catherine Est
ROMEO ROUSSIL,

PROPRIÉTAIRE
DUMONT GLOBENSKY, Gérant

Pour le Gros : CHAMBRE 14, Monument National, Montréal



LA BALANÇOIR "EAGLE" pour JARDINS

Tout le monde devrait jouir du repos parfait et du confort que procure LA BALANÇOIR "EAGLE" pour JARDINS.

Elle balance parfaitement, se déplace horizontalement, ce qui procure beaucoup de plaisir et de bien-être à ceux qui l'occupent, sans l'excitation du danger.

Elle est construite comme un pont avec la meilleure qualité d'acier au carbone : ses sièges sont en lattes de bois franc.

Barres mobiles au-dessus des sièges.

DIMENSIONS : 8 pds 6 pds de long, 5 pds 6 pds de large, 7 pds 4 pds de hauteur. Poids : 150 livres.

PRIX, (complète) \$15

Ecrivez pour avoir nos catalogues, gratis.
Ontario Wind Engine and Pump Co., Ltd.
238, rue Saint-Paul, Montréal

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal



Echange de cartes postales

Nous prions nos aimables correspondants désireux de bénéficier des avantages qu'offre cette rubrique, de vouloir bien ne pas nous envoyer de demandes contenant plus de vingt mots. L'encombrement de matières que nous vaut la faveur dont jouit cette rubrique auprès de nos lecteurs, et notre désir de donner satisfaction à tout le monde, nous obligent à en agir ainsi. Les amis de l'Album Universel voudront bien nous pardonner cette petite restriction.

Les collectionneurs sont priés de nous envoyer leur nom véritable avec leur adresse. Aucun pseudonyme ne sera inscrit dans ces colonnes. Les adresses, poste-restante, ne seront pas non plus admises.

Les personnes dont les noms suivent désirent faire échange de cartes postales illustrées :

E. A. Filion, Montauban, Co. Portneuf, P. Q. — Mlles Ninette Dion, Marie-Jeanne Bernard, même adresse. — Mlles Florine Lanctôt et Lydia Bissonnette, Saint-Isidore de Laprairie; fantaisies préférées. — M. Jos. H. Tétreau, Williams St., Biddeford, Me.; vues et séries, timbre et signature côté vue. — Mlle Yvette Montplaisir, Saint-Fabien de Rimouski, P. Q. — Mlle Blanche Daoust, 254 Ave de l'Hôtel-de-Ville, Montréal. — M. Arthur Roy, 72 rue Dollard, Saint-Malo, Québec; fantaisies et vues préférées. — MM. Pierre et Yvon Saint-Amour, de Sainte-Geneviève de Batiscan; cartes en cuir et fantaisies seulement. — Mlle Emma Jolicoeur, 330 rue des Manufactures, Montréal; timbres et signature côté vue; pas de séries. — Marie A. Belzil, 217 rue Desfossés; fantaisies. — Mlle Eva Lizotte, 132 Newland Ave, Woonsocket, R. I. — Mlle Régina Lussier, Varennes-village, P. Q.; désire échanger avec le monde entier. — Mlle Corinne Drouin, 81 Champ-de-Mars, Montréal. — Mlle Alice Toupin, 409 avenue Pie IX, Maisonneuve. — Mlle Augustine Bray, 96 avenue Laurier, Hull, P. Q. — M. J. A. Lavoie, Lac-aux-Sables, Portneuf, P. Q. — M. Ernest E. Gagné, 59 Avery St., Laconia, N. H., E.-U.; demoiselles préférées. — B. Hervenne Demers et Anita Demers, Laurierville, Mégantic, Qué.; cartes de cuir, fantaisie préférées. — M. Chs Villemont de Poirier, 342 rue Laurier, quartier St Denis, Montréal; timbres côté vue. — M. Noël C. de Courville, 1414 rue Saint-Denis, Montréal; timbres côté vue. — Mlle Yvonne Lemieux, Boîte 44, Montmagny, P. Q. — Mlle Emma Olivier, 18 rue Plaisante, Trois-Rivières. — Mlle Alice Routhier, No 1029 rue Saint-Valier, Saint-Malo, P. Q. — M. Alfred Roy, No 72 rue Dollard, Saint-Malo, P. Q. — Mlle Reine Provost, Joliette. — Mlle Ernestine Gagnon, Rimouski, P. Q. — Mlle Maria Courchesne, Nicolet, P. Q. — B. P. 50. — Mlle Gabrielle Chaloux, même adresse; vues du monde entier. — Mlle E. Labelle, 176 Visitation, Montréal, P. Q. — Mlle Rose-Corinne Daoust, 254 avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal. — Mlle Hectore Beaulieu, Rimouski. — M. Alphonse J. Peter, 37 Harbor St., Salem, Mass.; timbre côté vue. — Mlle Alvine Lessard, 138 1/2 rue du Roi, Québec. — Mlle Ozina Dulude, St Philippe de Laprairie. — Mlle Bernadette Dieltz, 26 St Joseph, Québec. — P. R. Tremblay, Ray Desrosiers, 81 East 4th St., Oswego, N. Y. — Georges-Edgar Tremblay, 222 W. 3rd St., Oswego, N. Y. — M. Albéric Beaudoin, St Edouard, Frampton, comté Dorchester, P. Q. — J. Drummond, 40 Chambard, Montréal; timbre côté vue. — A. Gauvin, 17 Boyer, Montréal; timbre côté vue. — Chs Ed. Leroux, 576 Parc Lafontaine, Montréal; timbre côté vue. — Mlle Rose-Anna Clavelle, Mlle Alice Nolin, Terrebonne. — Mlle Malvina Lefebvre, 40 Lilley Ave, Lowell, Mass. — Mlle Eva Robert, 614 Notre-Dame-Ouest, Montréal. — Mlle Blanche Rémillard, St Valentin de Stottsville, P. Q. — M. Jos. Marcotte, 28 Côte d'Abraham, Québec. — M. A. Paquin, Wotton, P. Q. — G. L. Viens, Miquelon, P. Q. — F. C. Leroux, Wotton, P. Q. — M. Wm J. Sylvestre, Miquelon, P. Q. — M. Alfred Powers, Boîte 34, Notre-Dame de Lévis, P. Q. — M. René Pagé, M. Aurélien Pagé, Mlle Alida Pagé, Buckingham. — Mlle Jeannette Lemieux, 56 Sous-le-Fort, Québec. — Mlle Annie Rouillard, 55 Sous-le-Fort, Québec. — Mlle Armandine Bessette, Village Richelieu, P. Q. — Mlle Yvonne Bessette, Village Richelieu, P. Q. — M. le comte de Santeuil, Place d'Armes, Acton-Vale. — Mlle Alice Daigneault, Acton-Vale, P. Q. — Mlle Nora Morissette, 206 Messer St., Laconia, N. H. — M. Marc André Filion, Mlle Valentine Fillion, Rimouski. — Miss Margaret O'Connor, 219 Salem St., Lowell, Mass. — Mlle Aglaé Roy, 180 Cross St., Lowell, Mass. — Madame B. Louchet, Richibucto, N. B. — M. Louis H. Fréchet, 991 Cadieux, Montréal. — Mlles Lumina Bédard et Albertine Gnuilloux, St Jean des Chailons, P. Q.

LES CARTES POSTALES

Quiconque pense, aime le beau, et s'intéresse aux mille choses de l'existence, ne peut avec indifférence regarder une carte postale, — illustrée s'entend.

Originaires d'Europe, ces minuscules cartons où la fantaisie se donne libre cours, ont vite fait d'acquiescer droit de cité, droit de domicile dans tout l'univers.

Au Canada, nous ne nous sommes pas tout d'abord emballés; mais, maintenant, ça y est!

Et, notre passion pour les cartes postales illustrées est, comme toutes les passions, d'autant plus forte qu'elle a mis plus de temps à se déclarer.

Actuellement, il existe à Montréal plusieurs magasins qui ont fait de la carte postale une spécialité.

Elles sont charmantes, ces cartes, attirent les regards d'un trottoir à l'autre, et rien, à notre avis, n'est plus agréable que de les voir manipulées par les gentilles clientes éprises de beau, de poésie, et... d'albums, où elles recèlent les trésors qu'elles achètent entre deux emplettes plus prosaïques.

L'Album Universel, toujours enchanté de pouvoir servir la cause du beau et du bien, fait à la carte postale une large place dans ses colonnes. Or, publier des listes d'adresses de gens qui échangent, est, certainement, utile et agréable pour ces personnes; mais, ce n'est pas assez pour une revue. C'est ce qui nous engage, dès aujourd'hui, à entreprendre hebdomadairement la publication de quelques notes concernant les plus nouvelles cartes illustrées en vogue; les cartes que les collectionneurs feront payer à poids d'or à leurs émules de l'avenir.

De ce temps-ci, c'est la carte postale illustrée: têtes de femmes casquées de cheveux naturels, qui est le dernier cri cher aux collectionneurs.

Les jeunes filles, surtout, semblent avoir un penchant marqué pour cette sorte de cartes. Ce qui est dû, sans doute, aux subtilités de la mentalité féminine, qui, dans les reflets des cheveux, dans leurs nuances, dans le soyeux chatoyant d'une mèche couleur d'ébène ou d'or bruni, met tout un poème.

Et les jolies têtes de cartes postales avec cheveux de s'aligner dans les albums de nos gracieuses concitoyennes, éprises du galbe d'un profil, de la beauté des lèvres, et de la pureté des lignes de tous les types féminins imaginables.

Que, si nous avions à rechercher l'état d'âme spécial qui fait tant aimer les cartes postales à cheveux, si recherchées, nous n'hésiterions pas à le trouver dans une inclination pictoriale, innée, chez les amateurs, si nombreux, des dites cartes postales.

Rien, en effet, ne fait mieux ressortir le teint et les traits du visage féminin, qu'une belle chevelure savamment agencée. Torsades d'un blond roux à la Rubens, nattes aux reflets d'aile de corbeau des Vierges de Raphaël, boucles languissantes d'un Vélasquez, chevelures soyeuses d'un Bouguereau, toutes ces manifestations de l'art se pliant devant la nature, prennent, dans les coeurs d'élite, une expression esthétique particulière.

Voilà pourquoi, à notre avis, les cartes postales: portraits avec cheveux naturels, sont si aimées de notre public.



Cartes Postales

Achetez l'Édition MORISSETTE, sujets artistiques, tableaux, paysages, séries et fantaisies. Cette collection répond au désir des amateurs distingués.

Prix : 100 cartes ass. 75c
500 " 3.00
1000 " 5.50

L. Ad. Morissette, 22, Notre-Dame Est

Tel. Est **GIRARDOT Restaurateur Français**
2224 **DINER ET SOUPER 35c**
ESCARGOTS 40c LA DOUZAINÉ. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

Cartes Postales

de choix qu'à mon magasin. Tous les jours les dernières nouveautés, au meilleur marché. Venez me faire une visite et vous serez satisfaits.

Vues, 10c la doz. Fantaisies, 1c à 40c chacune. Brochure Colorée, 5c. Glacées, 5c et 6c. Ce ne sont pas des imitations.

Cartes avec cheveux, 6c. Toutes jolies figures de femmes. Séries françaises, 6 cartes, 10c. Séries Bromo Couleurs, 5 cartes, 25c.

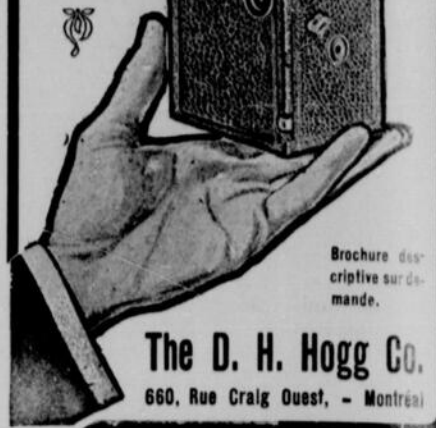
Attention spéciale aux commandes par la malle. Prix spéciaux aux marchands.

J. E. P. LACOMBE
804, rue Ste-Catherine Est

Cameras Brownie

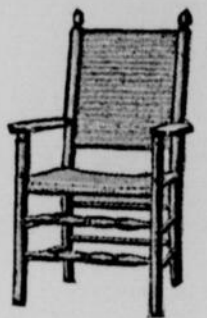
No. 1, Grandeur 2 1/2 x 2 1/2 — \$1.10
No. 2, " 2 1/2 x 3 1/2 — \$2.18

Expédiés par
Express franc
de port sur
reception du prix



The D. H. Hogg Co.
660, Rue Craig Ouest, - Montréal

Chaises de Véranda et de porche



Ce sont des chaises idéales pour maisons de campagne.

On peut les utiliser pour balcons, vérandas ou porches.

Elles sont solidement construites.

Faites pour donner le confort et pour durer.

Dans quelques-unes on a conservé la couleur naturelle du bois, d'autres sont peinturées en rouge ou en vert.

La plupart des chaises pour balcon ont des sièges en éclipse.

Les sièges de nos chaises sont en véritable rotin.

Nous avons les chaises ordinaires, les berceuses, les fauteuils et les causeuses.

Quelques-uns sont à dossier élevé, d'autres à dossier bas.

Prix, aux lecteurs de l'Album Universel, chaises, depuis \$1.35; berceuses et fauteuils, depuis \$2.60; et causeuses, depuis \$1.60.

RENAUD, KING
& PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste-Catherine

Voulez-vous une Carte Postale Illustrée

Originale, ce qu'il y a de plus nouveau à Montréal?

Nous en avons un grand choix: vues ou fantaisies, cartes en soie, cartes glacées, cartes bromure dernières importations.

Venez et jugez par vous-même ou envoyez-nous votre commande par la malle.

International Post Card Co.
GROS ET DETAIL
29 et 31, Rue St-Jacques, - Montréal



NOTRE COURRIER

Nos correspondants sont priés de nous adresser, dorénavant, leurs communications au No 51 rue Sainte-Catherine-Ouest.

M. Alex. G. — Certainement, l'Album sera un plaisir de publier les adresses d'échangistes que vous voudrez bien nous envoyer. Faut-il mettre la vôtre?

Alice. — Elle devait vous envoyer sa carte avec ses remerciements.

Sauvagesse. — 1o Adressez-vous à Mlle Tremblay, 1666 rue Notre-Dame, Montréal. 2o Quatre mois. 3o "Courrier Féminin", Album Universel.

Réveuse. — Il faudrait vous arranger de façon à avoir toujours quelque personne pour vous chaperonner, car il ne convient pas qu'une jeune fille reçoive seule des jeunes gens; on serait en droit de vous critiquer. 2o Vous avez tort d'agir ainsi, croyez-moi; vous en serez peut-être la première victime.

Iroquoise. — Pourquoi n'écrivez-vous pas à la "Mode Illustrée", à Paris? Mme Aline Raymond vous renseignera parfaitement, je crois. Peut-être aussi Mme Marcotte, 1209 rue Saint-Denis, Montréal, saura-t-elle vous indiquer ce qu'il vous faut.

Sans nom? — Colette a vu, en partant, vos aimables pages, et s'en est montrée touchée. C'est moi qui suis chargée de l'agréable tâche de vous répondre... Je vous prie de ne vous en prendre qu'au destin. Ne vous jugez pas avec trop de sévérité sur de tout petits semblants de sentiment qui n'en sont pas, et auxquels vous ne comprenez pas grand'chose encore! A seize ans, il faut aimer beaucoup tout le monde par ordre hiérarchique, bien entendu, en souhaitant le bonheur à tous et en se montrant toujours bonne, souriante, gentille. De grâce, n'allez pas écouter vos compagnes, vous éprendre, vous emballer! Vous deviendriez par le fait moins gaie, moins fraîche, moins aimable, et l'on se moquerait de vos rêveries, même de vos chagrins. — Voulez-vous que je vous baptise? Je vous donnerais le nom de votre visage: "Sourire". N'est-ce pas que je vous devine?

Violette. — Vous me pardonnez, j'espère, de répondre à vos questions adressées à "Colette", puisqu'elle m'a délégué ses pouvoirs avec la grâce d'état! Tout d'abord, je tiens à vous assurer que la destinataire a reçu avec une souriante gratitude votre témoignage d'amitié. 1o "Baron Volubilis"? Mon Dieu! c'est probablement un pseudonyme tout comme "Baronne Violette" en serait un, si vous aviez la fantaisie d'accoler ce titre nobiliaire à votre nom de fleur. 2o Vous n'êtes pas tenue d'envoyer votre carte à ceux qui vous ont adressé la leur avec remerciements. Toutefois, si vous désirez continuer les relations, à cette distance, vous pourrez profiter des grandes fêtes de l'année pour jeter de temps en temps une carte à la poste.

Incognito. — 1o On doit rester gantée, en visite. 2o L'eau de son fait blanchir les mains; le lait aussi. 3o Les bottines sont plus convenables que les souliers avec une robe demi-longue. 4o Je ne connais pas Walter Gill.

T. B. — Oui, Mlle M... achète des ouvrages de fantaisie, m'a-t-on dit. Une revue de modes de chapeaux? Je n'en connais pas. HELENE.

A LA VEILLE DU 1er MAI (Fantaisie)

La scène se passe dans une mairie canadienne. Population de la ville: $x + 1$.

Le maire. — Vous dites, chef, qu'il y aura manifestation socialiste le 1er mai?

Le chef de police. — Parfaitement, Votre Honneur, l'assemblée des militants aura lieu au "Citizen's Hall".

Le maire. — C'est une honte pour notre ville...

Le chef. — Il est vrai, mais mes hommes seront prêts. Vous savez que notre corps de police est unique...

Le maire. — Oui, et ce n'est pas dommage. On m'a assuré que, ce matin même, vous fîtes une arrestation sensationnelle. Une femme, sorte de Louise Michel, aurait frappé un policeman...

Le chef. — Pardon, Votre Honneur, elle n'en a pas eu le temps. D'un coup de "club", mon homme lui a fendu la tête.

Le maire. — Bravo! chef, signalez-moi cet agent de la force publique; il mérite de l'avancement. Nous ferons publier son portrait dans les grands journaux. Jamais

l'on ne stimulera trop le zèle des bons et dévoués serviteurs de la patrie. Mais, à propos, comment va la blessée?

Le chef. — Elle délire, on craint une méningite... La pauvre femme n'avait qu'à ne pas se saouler!

Le maire. — Mais alors, ce n'était pas pour cause politique?

Le chef. — Non, Votre Honneur. Cette fille de la Verte Erin avait pris un coup de trop, son tapage troublait l'ordre public, alors...

Le maire. — Tant mieux, chef, je craignais que ce fût une anarchiste, une socialiste... Nous n'avons pas besoin de cette vermine en ce pays...

Le chef. — !!...

Le maire. — Chef, pouvez-vous me dire ce que c'est qu'un socialiste?

Le chef. — Ça doit être un révolutionnaire, un brûleur de villes, un dynamitard.

Le maire. — Comment, vous, chef de police, vous n'êtes pas plus renseigné que ça sur le socialisme?

Le chef. — Non, Votre Honneur. Mais, vous-même...?

Le maire. — Bien, faites venir ici le premier commis du bureau politico-social de l'hôtel-de-ville.

Entre le commis: M. Placide.

Le maire. — M. Placide, veuillez me décrire le socialisme.

M. Placide. — Le socialisme est un concept politique qui tend à établir: la liberté, l'égalité et la fraternité universelles des hommes. Cela d'une façon tangible et non spéculative, comme il en a été jusqu'ici...

Le maire. — Mais j'en suis de la liberté, de l'égalité et de la fraternité...

M. Placide. — Alors, Votre Honneur est socialiste, bon socialiste... paisible, pardessus le marché.

Le maire. — Un socialiste est-il obligé de se promener avec ses camarades pour prouver son attachement à ses principes.

M. Placide. — Non, certes, s'ils en agissent ainsi, Messieurs les socialistes, c'est pour faire des recrues à leur parti.

Le maire. — Il ne faut pas de ça. Nous sommes dans un pays libre. Je veux que tout le monde soit socialiste paisible à ma manière. Mais... pas de promenades en bloc. — Chef...

A l'appel du maire le chef entre dans le bureau du premier magistrat.

— Chef, le soir du 1er mai, s'il y a manifestation socialiste, faites casser la tête aux mécréants. Consignez vos meilleurs hommes... ceux qui savent jouer du bâton... Surtout, n'oubliez pas Jim Bigfellow, celui-là même qui a mâté la mégère de ce matin... Vous pouvez vous retirer, messieurs.

Seul, et se grattant le toupet, le maire ajoute:

— Des socialistes... il n'en faut pas. Qu'ils le soient comme moi, passe, mais oust! pas davantage... On cognera, s'il le faut.

L. d'O.

CLAIR DE LUNE

C'est le moment mystérieux;
Le crépuscule étend ses voiles.
Oublions l'astre glorieux,
Le ciel est constellé d'étoiles!
Dans le silence de la nuit
Une fillette blonde ou brune
A petits pas, marchant sans bruit,
Rêve, éveillée, au clair de lune!

L'heureuse enfant réfléchit peu,
La joie est tout son apanage,
Pour elle l'étude et le jeu
Sont les seuls soucis de son âge!
La vie apparaît tout en fleur
Malgré son gros lot d'infortunes...
Pourrait-elle croire au malheur
En contemplant le clair de lune?

Enfant, gardez dans vos beaux yeux,
Bleus comme la fleur de pervenche,
Ce doux rayon venu des cieus
Qui vous conserve pure et franche...
Ce reflet du flambeau divin
N'est pas une faveur commune...
Je connais sans être un devin
Les secrets qu'on dit à la lune!

Ces secrets, Dieu seul les reçoit
Et les garde en son cœur de Père,
Dans votre avenir, quel qu'il soit,
Il mettra le moment prospère.
Travaillez... marchez à grands pas
Si vous voulez faire fortune,
Travaillez, mais ne rêvez pas,
Ne rêvez pas au clair de lune!...

HENRIETTE COLOMBET.

Colonial House

Montréal

Département des envois
par la Poste

PRIME OFFERTE

Pour tout achat de \$15.

Un abonnement à l'une des publications hebdomadaires suivantes:

Le Herald,
The World Wide,
Witness,
Le Cultivateur,
La Presse,
Le Canada,
L'Album Universel.

Pour tout achat de \$10.

Un abonnement à l'une des publications quotidiennes suivantes:

Le Herald,
Witness,
La Presse,
La Patrie,
Le Canada.

Pour tout achat de \$15.

Un abonnement à la
Gazette (quotidienne).

DEPARTEMENT D'ARTICLES DE SPORT

Fusils, Carabines, Cartouches

Demandez notre catalogue
illustré

Offre d'une grande prime

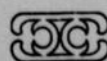
En outre des 5 pour cent d'escompte donnés sur toute vente au comptant, nous offrons une année d'abonnement à l'un quelconque des journaux dont on lira le titre ci-contre. Cette offre est faite à nos clients ruraux qui achètent chez nous par l'entremise de la poste à concurrence du montant spécifié, pourvu, bien entendu, que pendant l'année précédente ils n'aient pas été abonnés au journal choisi.

Liste des Départements

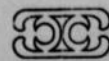
Gants, rubans, dentelles, indiennes, menus articles, étoffes à robes noires et de couleurs, cotons, toile, couvertures, châles et mantilles, couvrepieds, articles de mode, fourrures, soies, garnitures de robes, habits pour hommes, tapis, toiles cirées, bonnets pour la cuisine, articles de mode, échantillons de drapeaux, broderies, mouselines, livres et papeteries, articles pour hommes, argenteries, fournitures diverses, bottines, souliers et pantoufles, hardes faites, porcelaines, cristaux, coutellerie, rideaux, jouets, articles de sport, instruments d'optique, appareils électriques, tapisseries, chapeaux et casquettes, images et oeuvres d'art, machines à coudre, confiseries.

Echantillons envoyés gratuitement à n'importe quelle adresse, autant que possible; attention spéciale donnée aux envois par la poste.

Henry Morgan & Co.



Montréal



Médailles

Or, argent ou bronze



ET

Insignes

pour Collèges, Couvents,
Clubs, etc.

Nous sommes des spécialistes en Médailles et Insignes. Notre nouveau CATALOGUE est offert gratis. Demandez-le.

Caron Frères,
157, Craig O., - Montréal

Complet, \$10.00

Fail sur commande
Pantalon, \$3.00

Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins \$10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 564 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine Est.

Montréal Custom Tailoring Co

Main 2004 Est 3311



Cessez de boire

L'ivrognerie est une maladie que mon traitement guérira infailliblement.

Mon traitement a pour but de faire disparaître cette irritation et ce désir insatiable de l'alcool qui en découle, en lui substituant peu à peu un remède souverain qui adoucit et guérit.

Traitement à la portée de toutes les bourses. Écrivez-moi ou venez me voir, de 9 à 10 hrs a.m. et de 4 à 9 p.m., à mon bureau.

DR. B. THERIEN, Médecin-pharmacien,
1313, rue St-Denis, MONTREAL



PATENTES QUI PROTEGENT

Fetherstonhaugh & Cie
Charles W. Taylor, ancien examinateur du bureau des Brevets.
EDIFICE CANADA LIFE,
MONTREAL, CHAMBRE 39.

Les bienfaits de l'électricité

J'étais auparavant un des partisans les plus convaincus de l'électricité. Je répétais à qui voulait l'entendre que l'électricité, ah! monsieur, l'électricité, il n'y a rien comme l'électricité. Plus tard, j'ai appris à mes dépens qu'en effet il est peu de choses qui soient comparables à cette mystérieuse puissance; mais n'anticipons pas. C'était au milieu de mon enthousiasme électrique; un beau soir de juillet, je reçus un billet d'un de mes amis m'invitant à lui rendre visite à sa nouvelle maison d'été, où, par une heureuse innovation, tout se faisait à l'électricité: l'éclairage, le pouvoir d'eau, enfin tout jusqu'aux plus minimes besognes de la vie journalière. Heureux comme plusieurs rois, je me présentais quelques jours après à la demeure de mon ami. Et d'abord, plus de ces clochettes antiques qu'il fallait tirer jusqu'à ce que, se rendant enfin à vos désirs, elles consentissent à rendre un son quelconque; heureux si la dite cloche, fatiguée par votre insistance, ne vous accompagnait pas dans une dégringolade au bas du perron. Ici, rien de tel, une élégante et commode sonnerie électrique; une simple pression du doigt suffisait pour voir aussitôt la porte s'ouvrir devant vous.

Inutile de vous parler de l'accueil, il fut charmant. — Détail important: outre la famille de mon hôte, je trouvais une jeune fille, amie intime de la maîtresse de maison. Sans vouloir vous faire son portrait, je vous dirai seulement qu'elle s'appelait Juliette, qu'elle avait des yeux bleus très vifs, de jolis cheveux châtain clairs et une bouche, oh! une bouche positivement adorable, qui renfermait les plus jolies dents du monde. Je préférais ne pas vous parler de ses lèvres, car je ne pouvais les regarder sans éprouver le vertige, il faut avouer qu'elles étaient faites pour porter le trouble dans les cœurs: fines, roses, mobiles, elles avaient toutes les qualités. Enfin, la première manifestation électrique que je ressentis dans le paradis électrique fut le fameux coup de foudre sur le célibataire endurci, j'étais absolument sous le charme.

Mais arrivons au récit de mes funestes aventures. Pendant la durée des repas, Juliette ne parut pas fatiguée de ma compagnie, et après le souper, je m'installai à ses côtés. Voulaient lui inspirer le plus vite possible une haute idée de ma personne, (ne me condamnez pas, je fus cruellement puni), je me lançai dans une savante dissertation sur les causes et les effets de l'électricité. Altérée par mon érudition, sans doute, Juliette me demanda un verre d'eau sucrée. Aussitôt je me précipitai et appuyai sur un bouton à ma portée pour appeler un serviteur. Ah! certes, mon appel attira plus de verres d'eau et de domestiques que je n'en avais désirés. Ce ne fut pas un domestique, mais toute la brigade qui arriva à mon appel. Je m'étais trompé de bouton et lorsque, impatienté par une attente de quelques minutes, je me préparais à sonner une deuxième fois, j'entendis des clameurs, un cliquetis de vitres brisées. C'était tout simplement des braves pompiers qui, n'écoulant que leur courage, venaient, sans souci de leur propre sûreté, apporter des secours prompts et efficaces aux incendiés, et débataient par leurs manœuvres ordinaires, le bris de quelques vitres. Tableau: les pompiers furieux; mon ami très contrarié, quoique s'efforçant de le dissimuler; Juliette secouée toute entière d'un rire perlé qui, pour montrer ses jolies dents, ne m'était pas moins souverainement désagréable vu les circonstances; quant à ma personne, il est préférable de n'en pas parler. Lorsque l'incident fut apaisé, j'étais plutôt énévéré et ne souhaitait qu'un bon lit. Obligé comme toujours, mon ami vint me conduire lui-même à la chambre qui m'était réservée, en m'expliquant complaisamment l'usage de tous les boutons électriques dont les murs de mon appartement étaient couverts. De ces explications il ressortait que j'avais la plus grande liberté d'arroser la maison, un de ces boutons communiquant à un réservoir placé dans le plafond de chaque chambre. Un autre bouton pouvait aussi illuminer soudainement toute l'habitation. Enfin, ma chambre était pour ainsi dire le centre de tous les pouvoirs électriques. J'allais le constater d'une manière déplorable. Voulaient me rafraîchir, je pressai un bouton dans le louable dessein de remplir ma cuvette, mais je n'avais pas ôté le doigt sur l'infâme machine, que des cris perçants se firent entendre dans la chambre au-dessous de la mienne. C'étaient les quatre bébés de mon ami que je venais d'inonder, sans aucun avertissement, et qui, événement déplorable, comme dirait Virgile, s'unissaient dans un concert aussi peu varié qu'énergique de lamentations sur tous les tons. Je pris alors une résolution indigne. Trouvant que mon alerte de tout à l'heure suffisait, je me précipitai sur un autre bouton pour fermer les lumières de ma chambre et faire supposer que je dormais, de la sorte personne n'aurait pu soupçonner que j'étais l'auteur de l'inondation, mais là encore je me trompai, et

avec ma chambre je plongeai toute la maison dans l'obscurité. L'effet immédiat fut de redoubler les cris de mes quatre victimes et de jeter leurs parents dans une inquiétude bien justifiée. Complètement affolé, je poussai un autre bouton pour rendre la lumière, et, par un miracle que je ne m'expliquai pas tout d'abord, un pan du parquet céda et je me retrouvai assis sur le dos d'un fauteuil. J'avais encore commis une erreur, et ouvert une trappe très ingénieuse, mais destinée aux voleurs. Dans le trajet rapide, cependant, de ma chambre sur le dos du fauteuil, je pus faire trois observations qui me servirent beaucoup dans la suite. La première, c'est que les corps pesants ne se soutiennent pas dans le vide; la seconde, que d'un transport trop précipité d'un endroit à un autre, résulte une sensation plutôt désagréable pour la partie en contact immédiat avec l'obstacle qui sert de terme au parcours; enfin, la troisième et la plus importante, est que la chute d'un corps pesant sur un autre corps sonore produit toujours un certain bruit. Celui que produisit ma chute attira mon ami, qui me prit pour un voleur et m'administra un courant électrique de son invention, très bien imaginé, je l'avoue, mais qui alors ne rencontra pas toute mon approbation. Je me contentai simplement de bondir sur le mur d'en face, où mon nez mit en pratique la seconde observation que je venais de faire. Il paraît que ma manière de rebondir révéla ma personnalité, car mon ami me reconnut aussitôt et me prodigua ses soins les plus empressés.

Grâce à l'impuissance où j'étais de faire le plus léger mouvement, le reste de la nuit s'acheva sans encombre.

Le lendemain, je tins absolument à descendre, malgré mes blessures et une forte contusion, résultats naturels de ma nuit. Mal m'en prit. Le vrai motif de mon obstination était un ardent désir de revoir celle qui avait hanté mes rêves, la jolie Juliette, dont je ne pouvais déjà plus me passer. Mais j'avais compté sans mon misérable aspect. A peine l'objet de mes rêves m'eut-elle aperçue, le nez meurtri, les yeux au beurre noir, un bras en écharpe, boitant péniblement, par-dessus le marché, qu'elle fut prise d'un fou rire inextinguible. C'était, paraît-il, très drôle de me voir! Mon Dieu, je le veux bien, mais alors la partie comique de l'incident m'échappait totalement, car j'avais beau essayer, pas le moindre sourire ne venait se jouer sur mes lèvres. Contrairement à mes prévisions de la veille, la journée me parut longue et sceptique, la lecture des romans de Bourget m'avait corrompu, je reprenais le chemin de la ville, désespérant de jamais faire oublier à Juliette le souvenir de cette nuit néfaste.

Depuis, mon admiration pour l'électricité a beaucoup diminué; je n'ai jamais revu Juliette, mais j'y pense souvent et me prends parfois à soupirer. Sait-on à quoi tient la vie?

GEM.

Montréal, avril 1906.



Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à lundi, 28 mai 1906, inclusivement, des soumissions pour la construction d'une approche à la pile isolée, à Saint-François, Isle d'Orléans, comté de Montmorency, P. Q., lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour l'approche de la pile isolée, Saint-François, I.-O."

On peut consulter les plans et devis au bureau de M. A. Décaré, ingénieur et résident, 5 rue du Fort, Québec; au bureau de M. Chs Desjardins, commis des travaux, bureau de poste, Montréal, Qué.; au bureau du maître de poste de Saint-François, I.-O., Qué., ainsi qu'au ministère des Travaux publics, à Ottawa.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque de deux mille quatre cents dollars (\$2,400.00), à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

FRED. GELINAS, secrétaire.
Ministère des Travaux publics,
Ottawa, 5 avril 1906.

N.-B. Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

La Créole
LE MEILLEUR DES
CAFÉS D'HAÏTI

Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant 1/2 de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicer.

AUGUSTIN COMTE & CIE
11, rue Bonsecours, Montréal

PRÊT FONCIER
(LIMITE)
CAPITAL
\$1,000,000.

La responsabilité et la sécurité. — Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le Prêt Foncier, Lté, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de \$600,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Épargne de la Cité n'a que \$600,000 de versées sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du Prêt Foncier, Lté.

Les opérations sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans contredit le placement le plus sûr, et dans le cas du Prêt Foncier, on peut ajouter le plus profitable. Donc, sécurité absolue.

Nous prêtons à moins de 3 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Écrivez pour connaître notre système.

PRÊT FONCIER, Lté

107, St-Jacques, (Suite 10.) Montréal
P. BILAUDEAU, Gérant

Valent 50 cts, pour 25 cts

Pour introduire mon nouveau catalogue illustré de mercerie pour hommes printemps et été 1906, j'enverrai sur réception de 25c (en timbres, argent ou mandat-poste) 2 jolis mouchoirs, soit et fil, bord piqué, en couleur garantie qui ne change pas au lavage.

M. Beaupré, Dept. "D"
1718, Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Pardessus ou Complet DU PRINTEMPS

et vous serez certain d'être servis à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE
MARCHAND-TAILLEUR
Coin Amherst et DeMontigny

Tél. Est 4906



Deux dans une seule famille.

BOBCAYGEON, Can.

Il y a à peu près deux ans, un de mes...
 fut des attaques d'évanouissement et not...
 me conseilla de faire usage des Toniques du Père
 Koenig pour les Nerfs. Une demi bouteille a
 suffi pour guérir mon petit malade. Quelque
 temps après un autre de mes enfants fut pris du
 même mal et lui aussi a été guéri par les To-
 niques.
 Mme J. THIBAUDEAU.

Mme. M. Murphy, de Montréal, Can., écrit
 qu'elle souffrait de dyspepsie nerveuse depuis
 huit ans, qui lui causait des palpitations de cœur,
 des étourdissements, et qui s'accroissaient beaucoup
 durant les cinq dernières années. Plusieurs
 médecins furent consultés et beaucoup de remèdes
 employés sans aucun succès, jusqu'à ce
 que le Tonic du Père Koenig pour les Nerfs
 vint lui procurer le soulagement désiré. Pas le
 moindre symptôme du mal depuis trois mois.

Un livre précieux sur les Maladies
 Nerveuses envoyé gratuitement à
 une adresse quelconque, et les pa-
 tients Pauvres peuvent aussi ob-
 tenir cette Médecine gratuitement.

Ce remède a été préparé par le RÈV. PASTEUR
 TERSTIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et
 est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille,
 6 pour \$5.00.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
 DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, HARTFORD, * 9.00 a.m., * 7.45 p.m.
 SPRINGFIELD, HARTFORD, - * 7.45 p.m.
 TORONTO, CHICAGO, * 9.30 a.m., * 10.00 p.m.
 OTTAWA, * 8.45 a.m., * 9.40 a.m., * 10.00 a.m.
 * 11.00 p.m., * 10.10 p.m.
 SHERBROOKE, * 8.30 a.m., * 4.30 p.m., * 7.25 p.m.
 HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - * 7.25 p.m.
 ST. PAUL, MINNEAPOLIS, * 10.10 p.m.
 WINNIPEG, VANCOUVER, * 9.40 a. m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, * 8.45 a.m., * 2.00 p.m., * 11.30 p.m.
 TROIS-RIVIERES, * 8.45 a.m., * 8.50 a.m., * 2.00
 p.m., * 5.15 p.m., * 11.30 p.m.
 OTTAWA, * 8.20 a.m., * 5.35 p.m.
 JOLIETTE, * 8.00 a.m., * 8.45 a.m., * 5.15 p.m.
 ST-GABRIEL, * 8.45 a.m., * 5.15 p.m.
 ST-AGATHE, * 8.00 a.m., * 5.00 p.m.
 LABELLE, * 8.00 a.m., * 5.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches
 ‡ Jeudi, à Mardi et jeudi seulement. § Diman-
 che seulement. ¶ Quotidien excepté le samedi.
 †† Samedi seulement

A. ELI A. L'AGENT DES PASSAGERS DE LA VILLE,
 Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques,
 vis-à-vis du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur
 l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE

"International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE
 TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a. m., Arr. Toronto à 4.30 p. m.,
 Hamilton 5.30 p.m., Niagara Falls, Ont., à 10.15
 p.m., Buffalo, 11.15 p.m., London, 7.43 p.m., Dé-
 troit, 9.45 p.m., Chicago, 7.42 a. m.

Café élégant sur ce train

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE,
 SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté,
 aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours,
 aller et retour.

Part de Montréal * 8.45 a.m., * 11.10 a.m.,
 * 7.40 p.m.

Arrive à New-York * 8.00 p.m., * 11.0 p. m.,
 * 7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches
 exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m., les jours de semaine, 4.10 p.m.,
 tous les jours.

ARRIVE à OTTAWA à 11.40 a.m., les jours de
 semaine et 7.10 p.m., tous les jours.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-
 Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours Pour tous les points de
 excepté le dimanche. Montagnes Adirondacks, Malone, Utica,
 7.00 P.M. tous les jours. Syracuse, Rochester,
 Buffalo, Albany, New-York et tous les points au
 Sud.

8.20 A.M. excepté le dimanche. Train local
 10.20 A.M. excepté le sam. et dim. pour Chata-
 1.35 P.M. le samedi seulement. guay, Beauhar-
 5.10 P.M. excepté le dimanche. nois et Valley-
 7.00 P.M. tous les jours. field.
 9.45 A.M. Dim. seulement.

Pour billets, horaires, accommodation de char
 Pullman, et toutes informations, adressez-vous
 au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HEBERT, F. E. BARBOUR,
 Agent local pour la vente des billets Agent général

Pour nos jeunes amis

QUESTIONS A REPOUDRE

1. Citez deux illustres navigateurs dont la naissance fut très obscure, et dites les principaux événements de leur vie.

2. Nommez une ville de France qui fut un port de mer, et qui se trouve maintenant à une demi-lieue dans l'intérieur.

Les noms de nos petits amis devins se-
 ront publiés.

POUR AUTOMOBILISTES

Les inconvénients de la pluie sur la vi-
 tre de leur voiture sont connus des auto-
 mobilistes.

La glace présente, à côté, de nombreux
 avantages, un défaut grave : lorsqu'il
 pleut, l'eau s'accumule sur elle en goutte-
 llettes et la rend vite opaque. Le conduc-
 teur voit mal à travers, se fatigue en une
 tension éternelle et redoute à chaque ins-
 tant un accident.

M. Albert Tesch, notaire à Arlon, en
 Belgique, indique à ses confrères, non pas
 en notariat, mais en automobilisme, que,
 pour combattre ce défaut dangereux, il
 frotte simplement la vitre avec de la gly-
 cérine. Cette couche légère a pour effet
 d'empêcher l'agglomération des gouttes
 d'eau et de les faire couler immédiate-
 ment en bas de la vitre.

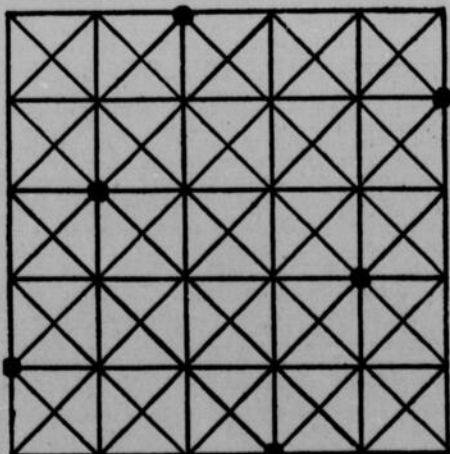
La vitre y perd un peu, très peu, de sa
 transparence habituelle, mais elle permet
 toujours aux yeux de voir très nettement
 la route.



Concert tel qu'il s'en fera bientôt sous les nouvelles feuillées

Réponses aux problèmes donnés dans no-
 tre numéro du 10 avril.

1. Jeu d'épingles. — 1ère ligne 3e point;
 2e ligne, 6e point; 3e ligne, 2e point; 4e li-
 gne, 5e point; 5e ligne, 1er point; 6e ligne,
 4e point.



Les lignes et les points doivent être
 comptés à partir du haut à gauche.

2. Mathématiques. — L'un avait 5 mou-
 tons, l'autre en avait 7.

On trouvé les solutions aux problèmes:
 1o Jeu d'épingles : M. John Laroche,
 Sainte-Foy, Québec.

2o Mathématiques : Mlle Germaine Ché-
 nevert, Berthierville; M. J. Z. N. Thibert,
 2 Heard St., Worcester, Mass., E. U.; M.
 John Laroche, plus haut nommé; M. Er-
 nest Pâquet, 22 Hill St., Biddeford, Me.,
 E. U.

Nos correspondants sont priés de nous
 adresser, dorénavant, leurs communica-
 tions au No 51, rue Sainte-Catherine-
 Ouest.

LA-BAS !

Une rue déserte. — Trois heures du matin.

Un pochard, cramponné par un bras à
 un poteau de l'Électrique, le corps en Z,
 décrit une circonférence titubante autour
 de ce flambeau municipal. — Le nez incli-
 né vers le sol, telle une fleur incarnadine
 penchant sur sa tige, il fouille le trottoir
 d'un regard avide, semblant chercher à ter-
 re quelque chose qu'il s'impatiente de n'y
 pas rencontrer.

Le pochard, grognant. — J'le trouverai
 pas!... Sûr que j'le trouverai pas!... C'te
 malchance!... (Avec une lueur d'espoir.)
 Ah! Non, c'est qu'ma casquette... Va
 donc, chameau! (D'un coup de pied farou-
 che il envoie son couvre-chef au milieu de
 la chaussée.) Où'ce qu'y peut être?...
 (Reprenant sa marche en rond.) Mais
 où'ce qu'y peut être, c't animal-là ?

Dans le calme de la nuit résonne un
 bruit de bottes dont la solennelle cadence
 dénonce surabondamment une
 ronde de gardiens de la paix.
 Les deux agents s'approchent
 du pochard :

Premier agent, obligeam-
 ment. — Vous avez perdu
 quelque chose ?

Le pochard, bourru. — J'ai
 rien perdu du tout... Mais
 j'peux pas l'trouver... Alors
 je cherche...

L'agent. — Que cherchez-
 vous ? (Le pochard lève le
 nez, reconnaît l'uniforme de
 la police et pousse un cri de
 joie.)

Le pochard. — Des police-
 men! J'suis sauvé! (Il se
 redresse et serre le poteau-
 lumière sur son cœur.) Vous
 allez me renseigner, vous, mes
 bons "sargents"... Vous allez
 m'dire où'squ'il est ?

L'agent. — Quoi? Quoi?
 Le pochard. — C'que j'cher-
 che...

L'agent. — Que cherchez-
 vous, encore une fois ?
 Le pochard. — J'cherche
 (mystérieusement) l'aut'côté
 d'la rue.

L'agent. — Hein ?
 Le pochard. — L'aut'côté
 d'la rue... Vous pourriez pas
 m'dire où'squ'il est ?

L'agent, fronçant les sour-
 cils. — Dites donc, vous, tâ-
 chez moyen de ne pas faire le
 loustic, hein ?

Le pochard, avec des yeux ronds. — S'ou
 plait ?

L'agent, lui mettant la main au collet. —
 Fourre au bloc... s'ra pas long, moi. (Il
 le secoue.)

Le pochard, navré. — V'là... v'là... v'là
 c'que j'raignais! (Au poteau qu'il étreint
 de ses deux bras.) M'lâche pas, vieux frè-
 re! (Pleurant.) On demande un p'tit
 renseignement... Et c'est le bloc, tout de
 suite... (Suppliant.) Voyons! qu'ça peut
 vous faire de m'dire où'squ'il est ?

L'agent. — Quoi ?
 Le pochard. — L'aut'côté...
 L'agent. — Encore !

L'autre agent, intervenant. — Laisse-le
 donc... Tu vois bien qu'il n'est pas mé-
 chant... (Au pochard.) Tenez, mon brave,
 l'autre côté de la rue, c'est là-bas. (Il
 lui indique le trottoir d'en face.)

Le pochard, narquois. — Là-bas? Vous
 dites que c'est là-bas ?

L'agent. — Assurément.
 Le pochard, avec un ricanement mépri-
 sant. — Là-bas!... Non, m'sieu l'agent, ça
 n'prend pas.

L'agent. — Qu'est-ce qui ne prend pas ?
 Le pochard. — Faut pas m'croire plus
 bête qu'un autre. (Très vexé.) J'en
 viens, d'là-bas... Et on m'a dit qu'aut'
 côté d'la rue, c'était ici.

(Les deux agents s'éloignent en haussant
 les épaules.)

Le pochard, seul, avec indignation. —
 V'là à quoi qu'ça sert, la police... A trom-
 per l'peupl'! (Amèrement.) Et y veulent
 que l'peupl' les gobe!... Malheur!...
 (Il recommence à tourner en rond au-
 tour du poteau de la lumière électrique.)

Refaites votre santé faites dispa-
 raitre maux de tête, dou-
 leurs aiguës, manque d'appétit; guérissez
 toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac,
 des Reins ainsi que des troubles
 féminins par l'usage des



2 00 doses, \$1.
 avec une garantie
 parfaite que si
 vous n'obtenez pas
 une guérison votre
 argent vous sera
 remis. Deman-
 dez-les à notre
 agent local. Si
 nous n'en avons
 pas chez vous, en-
 voyez \$1.00 direc-
 tement à
 The Rival Herb Co., 207 St-Jacques, Montréal
 Si vous pouvez travailler pour nous pen-
 dant quelques heures chaque semaine écri-
 vez-nous, et nous vous enseignerons com-
 ment augmenter considérablement vos re-
 venus.

DUPUIS FRERES

Un Bargain Extraordinaire dans les

Etoffes à Robes

Nous annonçons aujourd'hui la ven-
 te la plus importante de la saison dans
 les tissus de fantaisie pour Robes ou
 Costumes.

Malgré la quantité énorme que nous
 avons en mains, nous conseillons aux
 personnes intéressées de venir dès la
 première journée, afin de s'assurer du
 premier choix. Nous réservons des
 surprises à ceux-là même qui sont ha-
 bitués à nos bonnes valeurs. Les quel-
 ques pièces que nous exhibons dans
 l'une de nos vitrines, aussi bien que
 l'énumération qui suit, vous donne
 une idée bien imparfaite de l'import-
 tance de cette vente extraordinaire. Il
 faut voir l'étalage complet de ces tis-
 sus de haute qualité, tissus de choix,
 à la mode, que nous allons vendre à
 moins que la moitié de la valeur.

A REMARQUER DANS CE LOT
 EXCEPTIONNEL

MOHAIR UNI, pure laine, largeur, 38
 pes, dans les teintes en vogue
 de brun, gris-fer, gris-argent,
 vert bleu, ainsi que rouge. Va-
 lant pour le moins 50c
 MOHAIR DE FANTASIE, pour robes de
 sortie ou robes d'intérieur, lar-
 geur, 38 pes, rayures blanches
 fines, formant carreau sur fond
 brun, bleu, vert ainsi que noir.
 Cette étoffe serait une valeur excep-
 tionnelle à 50c
 SICILIENNE LAINE ET SOIE, pesant
 moyenne pour costumes de rue
 ou toilette d'intérieur, largeur
 42 pes, mélange de blanc (fil de
 soie) avec brun, vert, bleu, gris
 et autres couleurs; tissus annoncés
 et vendus ailleurs à 60c

PRIX
 spécial

24

Cents.

DUPUIS FRERES

Le Grand Magasin Départemental de l'Est
 1571 à 1589 rue Sainte-Catherine

Etes-vous satisfait de votre

POELE?

Si non, profitez de notre vente à
 grande réduction et venez faire votre
 choix parmi la très grande variété de
 beaux poêles en fonte et en acier que
 nous avons en stock.

Derniers modèles. Styles artistiques.
 Prix modiques.

T. Girard & Cie
 729, Rue Ste-Catherine Est

Réparation de meubles

Nous vous remettrons vos ameuble-
 ments de salon, boudoir, salle à dîner,
 matelas, etc., complètement à neuf,
 avec des étoffes solides et de bon goût.

TRAVAIL IRREPROCHABLE
 Nous vous les réparerons de suite et
 vous les livrerons au 1er mai ou à de-
 mande.

Profitez de notre Grand Rabais.
F. DUFOUR
 395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3399

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 29 avril 1906.

Gillan, Michael, 50 ans.
Bouchard, Dme Alexis, née Duteau, 55 ans.
Charlebois, Dme Edmond, née Fortier, 64 ans.
Charbonneau, Anna, 19 ans.
Lecavalier, Léon, 62 ans.
Faille, Dme Gédéon, née Audet, 40 ans.
Berthiaume, Henri, 35 ans.
Jean, Pierre, 17 ans.
Drolet, Dme Alfred, née Boulais, 42 ans.
Fulford, Dme Frank, née Blake, 33 ans.
Jasmin, Dme Alcidas, née Chartrand, 32 ans.
Charest, Dme Emery, née Bernier, 69 ans.
Lavigne, Clodomir, 25 ans.
Bélair, Dme J.-B., née Masson, 52 ans.
Robert, Louis-Ignace, 72 ans.
Nolin, Marie-Antoinette, 33 ans.
Ryan, Patrick, 45 ans.
Perron, Dme Azarie, née Morin, 49 ans.
Lafond, Alphonse, 61 ans.
Perron, Alfred, 25 ans.
Doonan, John, 72 ans.
Laramée, Georges, 53 ans.
Lafamme, Albert, 32 ans.
Lizotte, Vve Nap., née Plante, 77 ans.
Charlebois, Vve Bazile, née Routhier, 82 ans.
Gauthier, Hector, 17 ans.
Sylvain, Rosario, 31 ans.
Léger, Rose-Anna, 23 ans.
Forsyth, Dme Will., née Terroux, 54 ans.
Racette, Edgar, 20 ans.
Parizeau, Céline, 37 ans.
McDonald, Vve Michael, née Graham, 60 ans.
Lahaise, Dme Gaspard, née Dufresne, 47 ans.
Hainault, Dme Geo., née Gravel, 48 ans.
Thouin, Vve F.-X., née Guéil, 73 ans.
MeLeroy, Mary, 45 ans.
Donovan, Catherine, 34 ans.
Bienvenu, Clara, 30 ans.
Pellerin, Edouard, 56 ans.
Carli, Thomas, 68 ans.
Leclair, Moïse, 27 ans.
Brosseau, Dme Emilien, née Smith, 29 ans.
Carroll, George, 23 ans.
Payette, Louis, 52 ans.
Laporte, Dme Stanislas, née Delisle, 24 ans.
Lajeunesse, Dme Félix, née Forget, 23 ans.
Clermont, Dme Alexandre, née Blais, 22 ans.
Brisson, Germaine, 21 ans.
St Onge, Vve J.-B., née Couillard, 95 ans.
Trépanier, Dme Chs, née Lacroix, 47 ans.
Malbrun, Charles, 50 ans.
Burrell, Adélaïde, 56 ans.
Hardy, Vve F.-X., née Baron de Koenig, 82 ans.
Taylor, Vve Robert, née Delaney, 60 ans.
Régner, Dme Josaphat, née St Onge, 36 ans.
Demers, Hector, 26 ans.
Boulé, Dme Léon, née St Pierre, 71 ans.
Byrne, James, 45 ans.
Despocas, Jos.-Oscar, 16 ans.
Gagné, Vve Jacques, née Rhéaume, 69 ans.
Plante, Napoléon, 52 ans.
Lord, Vve Antoine, née Ethier, 71 ans.
Kelly, Dme James, née Foley, 50 ans.
Morrissey, Dme Thomas, née Callaghan, 60 ans.
Thornton, Vve Edouard, née Brouillet, 86 ans.
Sabourin, Alphonse, 64 ans.
St' Aubin, Eloïse, 55 ans.
Trudel, Vve Olivier, née Prévost, 64 ans.
Thivierge, Vve Basile, née Cadoret, 84 ans.



SOUSSIONS

DES SOUSSIONS adressées au sousigné à Ottawa et marquées sur l'enveloppe: "Soumission pour charbon à Sorel", seront reçues jusqu'à midi, le 8ème jour de mai prochain, pour fournir 20,000 tonnes de charbon à vapeur pour l'usage du chantier maritime du gouvernement, à Sorel.

Les spécifications et les renseignements détaillés seront obtenus en s'adressant ici ou à M. G. J. Desbarats, directeur du chantier maritime, Sorel, P. Q.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque de \$3,000 accepté par une banque "enregistrée", incorporée, qui sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat de livraison ou ne le remplit pas tel que spécifié. Le chèque sera remis si la soumission n'est pas acceptée.

F. GOURDEAU,

Député ministre de la Marine et des Pêcheries.

Département de la Marine et des Pêcheries.

Ottawa, 14 avril 1906.

Les journaux qui publieront cet avis sans autorisation ne seront pas payés.

LAMONTAGNE—NADEAU

Le docteur Aimée Lamontagne a épousé, le lundi 30 avril courant, dans la chapelle privée de la Cathédrale, Mademoiselle Réséda Nadeau.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque P. Bruchési a béni l'union, à 7.30 heures du matin.

Monsieur Arthur Nadeau a été le témoin de sa fille. Monsieur le docteur Ludovic Verner, ami intime du marié, était son témoin.

Durant la cérémonie, Mlle Victoria Carter a tenu les orgues.

Messieurs les abbés H. Bédard, P. S. S., et J. C. Pouliot, curé d'Essex Junction, États-Unis, étaient présents.

Notre-Dame de Bonsecours de L'Islet.

(Suite)

Et, maintenant, passant du domaine spirituel au temporel, voici les noms des députés qui ont représenté le comté de l'Islet jusqu'à ce jour :

Comté de l'Islet — deux députés — de 1830 à 1838. — Avant l'Union.

Formé en 1829 du comté de Devon. Létourneau, Jean-Charles, du 26 octobre 1830 au 27 mars 1838.

Fortin, Jean-Baptiste, du 26 octobre 1830 au 27 mars 1838.

Comté de l'Islet — 1 député — de 1841 à 1854. — Sous l'Union.

Le même de 1830 à 1838.

Taché, Etienne-Pascal, du 8 avril 1841 au 1er juillet 1848.

Fournier, Charles-François, du 6 mai 1847 au 23 juin 1854.

Comté de l'Islet — 1 député — de 1854 à 1867.

Le même de 1841 à 1854; moins en 1853 la partie qui forme une partie du comté de Montmagny.

Fournier, Charles-François, du 31 juillet 1854 au 28 novembre 1857.

Caron, Louis-Bonaventure, du 5 janvier 1858 au 7 juin 1858.

Fournier, Charles-François, du 7 juin 1858 au 16 mai 1863.

Caron, Louis-Bonaventure, du 22 juin 1863 au 1er juillet 1867.

Comté de l'Islet — 1 député — de 1867 à 1891. Le même de 1854 à 1867.

Verreault, Pamphile-Gaspard, du 10 septembre 1867 au 22 mars 1878.

Dupuis, Jean-Baptiste, du 1er mai 1878 au 7 novembre 1881.

Marcotte, Charles, du 2 décembre 1881 au 9 septembre 1886.

Déchène, François-Gilbert, Miville, du 14 octobre 1886.

Comté de l'Islet — 1 député — de 1867 à 1901.

Le même de 1854 à 1867.

Pouliot, Barthélemy, du 14 septembre 1867 au 8 juillet 1872.

Casgrain, Philippe-Baby, du 13 août 1872 au 3 février 1891.

Desjardins, Louis-Georges, du 5 mars 1891 au 30 septembre 1892.

Tarte, Joseph-Israël, du 5 janvier 1893 au 24 avril 1896.

Déchène, Arthur-Miville, du 23 juin 1896 au 13 mai 1901.

Carbonneau, Onésiphore, du 15 janvier 1902.

Les députés actuels sont: MM. J. G. Caron, membre du parlement provincial, et E. Paquette, membre de la Chambre des Communes.

Ayant nommé les représentants de l'Islet, il nous semble intéressant de transcrire ici les édits qui définissent les limites de cette paroisse.

Nous lisons :

Municipalité de l'Islet, comprenant la paroisse de N.-D. de Bonsecours.—Édits et ordonnances du 3 mars 1722.

L'étendue de la paroisse de Notre-Dame de Bonsecours, située sur la dite seigneurie, sera de deux lieues et demie, savoir : une lieue de front qui contient le fief de l'Islet, Saint-Jean, à prendre du côté d'en bas, depuis Port-Joli, en remontant le long du fleuve, jusqu'au fief de Bon-Secours, et une lieue et demie de front qui contient le dit fief Bon-Secours, depuis le dit fief de l'Islet Saint-Jean, en remontant le long du fleuve, jusqu'au fief de Vincelotte, ensemble des profondeurs renfermées dans ces bornes, y compris le fief du Sieur Lessard, étant au bout des profondeurs du fief de l'Islet Saint-Jean, et les dits fiefs de Port-Joli et de la Rivière des Trois-Saumons seront desservis, par la voie de mission, par le curé de Bon-Secours, comme il est dit ci-devant.

Proclamation du 18 juin 1845.

Moins: Le fief Lessard compris dans St Cyrille de Lessard, par proclamation du 18 juin 1845, et par 31 V. C. 28.

Moins: Les limites de la paroisse de Saint-Eugène, par proclamation du 23 juin 1868.

Moins: Cette partie annexée à Saint-Eugène, par proclamation du 9 juin 1893.

Tel qu'il est actuellement, le comté de l'Islet, dont la paroisse de Notre-Dame de Bonsecours est un des plus beaux fleurons, possède des bornes géographiques appa-

ramment arrêtées. Bordé au nord-ouest par le Saint-Laurent; à l'est par l'État du Maine; au nord par le comté de Kamouraska; et au sud-sud-ouest, par le comté de Montmagny, ce comté est représenté sur la carte par une sorte de rectangle coupé parallèlement au Saint-Laurent, et environ par moitié, par une chaîne de montagnes. Ce sont ces montagnes qui ajoutent au pittoresque et à la fertilité de ce beau pays.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la prospérité que nous y avons déjà signalée.

Aussi, la vie y est-elle des plus agréables. Là, ceux qui dédaignent les grands centres ont une existence rurale confortable et très aisée, dont ils apprécient toute la valeur.

Citons parmi les résidents de la paroisse de l'Islet: le docteur A. Dion, le docteur U. Moreau, le notaire Cléophas Leclerc. Comme marchands: M. O. Charbonneau, ex-M. P.; MM. T. Lord, Alb. Dionne, F. Hudson, Elzéar Caron, N. Dussault, I. Sauriol, A. M. Plourde, dont les affaires sont prospères.

Il ne faut pas oublier, en effet, que l'Islet compte plusieurs pilotes, capitaines au cabotage, et marins en général, qui, gens de mer, favorisent éminemment le commerce.

C'est au point que la Banque Nationale doit, dit-on, ouvrir prochainement une succursale à l'Islet.

LE COURRIER DE L'OUEST

Organe des Canadiens-français de l'Ouest.

Le seul journal publié en langue française à l'ouest de Winnipeg. Publié tous les jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Féminin", rédigé par Magali.

Abonnement, \$1.00 par an.

Adresse: "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alberta.



RESUME DES REGLEMENTS CONCERNANT LES HOMESTEADS DU NORD-OUEST CANADIEN.

TOUTE section de nombre pair des Terrains de la Puissance, au Manitoba ou dans les Provinces Maritimes, excepté les lots 8 et 26 non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section, de 160 acres, plus ou moins.

Les entrées doivent être faites personnellement, au bureau local des terres, pour le district dans lequel la terre est située.

DEVOIRS DU COLON.—Un colon auquel on a accordé une entrée pour un homestead, devra remplir les conditions s'y rapportant de l'une des manières suivantes:

(1) Au moins un séjour de six mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours du terme de trois ans.

(2) Si le père—ou la mère, si le père est décédé—de toute personne éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme dans le voisinage du terrain entré par la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies sur le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(3) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain.

DEMANDE DE LETTRES PATENTES devra être faite à l'expiration de trois années, devant l'agent local, le sous-agent ou l'inspecteur des homesteads.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

Résumé des Règlements sur les Terrains Miniers du Nord-Ouest Canadien.

CHARBON.—Les terrains à charbon peuvent être achetés à \$10 l'acre pour le charbon mou et à \$20 pour l'antracite. Un individu ou une compagnie ne peut en acheter plus de 320 acres. Une royauté de 10 cents la tonne de 2,000 livres sera collectée sur la production brute.

QUARTZ.—Un certificat de mineur libre est accordé sur paiement à l'avance de \$7.50 par année, pour un individu, et de \$50 à \$100 par année pour une compagnie, selon le capital.

Un mineur libre ayant découvert du minerai dans un endroit, peut se choisir un "claim" de 1,500 x 1,500 pieds.

Le prix d'enregistrement d'un claim est de \$5.00.

On devra dépenser \$100 par année au moins sur le claim ou le payer au registraire du district. Lorsque \$500 auront été dépensés et payés, le locataire pourra faire l'arpentage de son claim et l'acheter à \$1.00 de l'acre, après avoir rempli toutes les autres conditions.

La patente d'un endroit minier devra pourvoir au paiement d'une royauté de 2½ pour cent sur les ventes.

Les claims de travail de mine dans les placers sont généralement de 100 pieds carrés. Prix d'entrée, \$500, devant être renouvelé tous les ans.

Un mineur libre ne peut obtenir que deux baux de 5 milles chacun pour un terme de 20 ans, qui peut être renouvelé à la discrétion du ministre de l'Intérieur.

Le locataire devra faire fonctionner un dragueur par 5 milles, la première saison qui suivra la date de son bail.

Taux \$10 par année pour chaque mille de rivière louée. Royauté de 2½ pour cent collectée sur la production dès qu'elle excède \$10,000.

W. W. CORY,

Député ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

LA CROISADE DE LA TEMPERANCE

(Suite)

"Que faites-vous donc là, mon ami?" demanda le prêtre. — "Je suis en devoir, Monseigneur." — "Et ces gens qui entrent et sortent par cette porte, que vont-ils faire là?" — "Ils vont boire, sans doute, Monseigneur." — "Mais vous ne pouvez pas les obliger à respecter la loi?" — "Je n'ai pas d'ordre à ce sujet précis, Monseigneur. Si quelqu'un causait du scandale, j'agirais. Autrement, je fais comme si je ne voyais rien. Il me faudrait des ordres." — "C'est bien, nous verrons, nous," dit l'évêque, et la voiture repartit.

Allons, en bonne vérité, est-ce que cette fameuse porte — la petite aussi bien que la grande — de par la loi, ne devrait pas être fermée, le dimanche, puisqu'une porte doit être ou fermée ou ouverte, comme on l'explique spirituellement dans je ne sais plus quelle comédie?

La voiture de Monseigneur n'avait pas fait trois pas que le curé dit à l'évêque: "Tenez, voici justement le propriétaire de l'hôtel."

L'affaire était lancée, une foule de curieux avaient vu Monseigneur parlementer avec l'homme de police, valait autant en finir avec un peu d'éclat, pour l'exemple!

De nouveau, le prêtre fait arrêter sa voiture, et il appelle M. X. près de lui.

Le pauvre X! un peu "émêché" lui-même, pris en flagrant délit, sous les yeux d'une foule intriguée, le voilà qui s'avance près de Monseigneur.

"Vous êtes le propriétaire de cet hôtel, mon ami?"

"Oui..."

"Et vous vendez, à ce que je vois, de la boisson le dimanche?"

"Oui..."

"Mais c'est là agir contre la loi civile, mon ami, tout autant que contre la loi de la conscience?"

".....!"

"Et allez-vous en vendre encore?"

".....!"

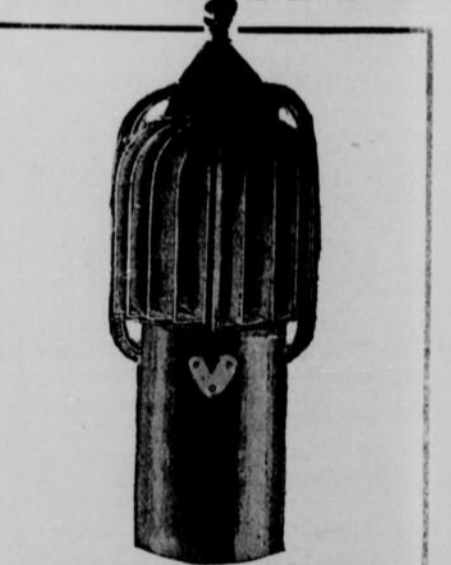
"Eh bien, moi, termina Monseigneur, je vous assure que vous n'en vendrez plus."

Pendant que la voiture de l'évêque repartit au trot rapide des chevaux, M. X. restait là sur le trottoir, tournant son chapeau entre ses mains, très pâle et un peu chancelant sur ses jambes...

Il y a lieu de craindre pour son cas, en effet. C'est un cas perplexé!

Mais que dire de la responsabilité de ceux qui voient ces aous, les pourraient empêcher, et ne le font pas?

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étables, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD

Ci-devant de Lessard & Harris

SEUL MANUFACTURIER

Ploombier et Poseur d'Appareils de Chauffage

191 rue Craig Est, Montréal

En face du Champ-de-Mars